N° 72

23 Novembre 1907.

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'actualités dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Ce numéro contient :

Monsieur de Courpière

par

Abel Hermant

Abonnement annuel : France, 36 francs ; Étranger, 48 francs.

L'Illustration Théâtrale paraît trimestriellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.

Prix du Numéro : UN FRANC.

Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.

Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

13-15, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

The play *Monsieur de Courpière* is entered according to act of Congress, in the year 1907, by M. Abel Hermant, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

Monsieur de Courpière à l'Athénée

A PROPOS de *Chaîne anglaise* le 8 septembre 1906, et des *Jacobines* le 11 mars dernier, nous avons fait le portrait littéraire et le portrait physique de M. Abel Hermant et montré la ressemblance qui existe entre l'un et l'autre, la corrélation qu'il y a entre l'homme et l'œuvre. Or, jamais M. Abel Hermant ne fut autant lui-même que dans *Monsieur de Courpière*, jamais pièce de théâtre ne porta, à ce point, l'empreinte, la marque de son esprit : audace cyniquement libertine et imperturbablement souriante du sujet et de l'expression, élégance recherchée de la forme. C'est une note bien particulière du théâtre contemporain ; à ce titre, du moins, la nouvelle pièce de l'Athénée devait figurer dans la collection de *L'Illustration théâtrale*.

M. Abel Hermant a tiré cette comédie d'un des cinq ou six romans qu'il a publiés sous ce titre général : « Mémoires pour servir à l'histoire de la société. » Quand nos arrière-petits-neveux voudront connaître les mœurs contemporaines, ils pourront, en effet, consulter les ouvrages de M. Abel Hermant, ils y découvriront quelques cas moraux et sociaux assez intéressants, mais il va sans dire qu'ils n'y trouveront pas les éléments propres à l'histoire de toute la société ; d'abord, parce que M. Abel Hermant ne s'est guère occupé que d'une classe de cette société et ensuite parce qu'il n'a étudié dans cette classe que les cas exceptionnels, et un peu anormaux. Cela dit, convenons qu'avec plus de force, avec des oppositions plus marquées dues à l'adaptation scénique, *Monsieur de Courpière*, la pièce que nous publions, a beaucoup de la saveur et de la finesse du roman d'où elle est extraite et qui est intitulé : *Souvenirs du vicomte de Courpière*.

***

La presse a été unanime à rendre hommage au talent manifesté par M. Abel Hermant dans *Monsieur de Courpière*. Quelques critiques ont, il est vrai, protesté en bloc contre le sujet ; nommons-les tout de suite : MM. Jean Drault, de *la Libre Parole ;* Debuscher, de *la Presse*.

M. Félix Duquesnel, du *Gaulois*, n'est pas intransigeant ; cependant il s'inquiète des tendances de ce théâtre :

« Ça n'est pas que le dialogue en soit irrévérent, mais les situations — presque toujours les mêmes, d'ailleurs — sont scabreuses, et le personnage principal est d'un cynisme révoltant. Il continue la série, car, depuis quelque temps, il y a comme un parti pris d'attaques contre une classe sociale, attaques que rien ne justifie, car en y admettant la présence, si elle existe, de quelques brebis galeuses, comme cela est partout, il n'en faut pas conclure que le troupeau, tout entier, est atteint de la gale. »

Et M. de Nion tient à remettre dans le même sens les choses au point, par l'intermédiaire de *l'Echo de Paris :*

« Tout le monde, aujourd'hui, sait que les mœurs prêtées à une certaine caste sont surtout œuvre d'imagination. La noblesse n'ignore pas qu'à peine quelques emblèmes traditionnels et quelques appellations sonores la distinguent des autres classes, qui lui sont égales, sinon supérieures par la fortune, le raffinement ou la culture, et, sans se montrer aussi préoccupée que les Courpière de la « naissance » et de la « roture », termes qu'elle se garde d'employer et qui sont relégués aux royaumes de snobie — elle essaye par le travail, la persévérance et l'énergie de mériter l'honneur du nom qu'elle porte et des souvenirs que celui-ci évoque pour elle. »

Cela est bien entendu, aussi M. de Flers se place-t-il, dans *la Liberté*, à un point de vue plus strictement littéraire :

« D'un livre qui est une manière de chef-d'œuvre élégant et cruel, M. Abel Hermant a tiré une comédie d'une excessive audace. Jamais, sans doute, on n'avait porté à la scène un sujet aussi scabreux. Il a fallu pour l'y faire accepter l'art très fin, très délicat et l'exquise forme littéraire de M. Abel Hermant. Malgré toute cette grande dépense de talent, — et qui donc en a plus que l'auteur d'*Eddy et Paddy* et du *Frisson de Paris ?* — le public n'a point laissé d'être un peu étonné et déconcerté par le cynisme paisible et calculateur du vicomte de Courpière. Il nous est apparu clairement que c'est par le livre que ce personnage a pris place dans la galerie des grands séducteurs. Le théâtre ne la lui enlèvera pas, mais c'est tout de même au roman qu'il en sera redevable. »

Et c'est aussi l'opinion de M. Paul Souday, qui constate néanmoins dans *l'Eclair :*

« Comme certains romanciers licencieux du dix-huitième siècle, plus M. Abel Hermant est hardi dans ses peintures, plus il est châtié, subtil et précieux dans la forme. Entre l'allure un peu renchérie de ce style et l'énormité des choses qu'on l'emploie à raconter, il existe un contraste, d'où M. Abel Hermant tire un comique savoureux. »

D'autres encore ont mêlé à leurs réserves, plus d'éloges. Par exemple, M. Emile Faguet, dans *les Débats*, M. Adolphe Brisson, qui dit dans *le Temps :*

« Nous apprécions en M. Abel Hermant un littérateur raffiné, un observateur minutieux et précieux de nos décadences ; il se complaît dans la peinture de ce que le vice moderne a de plus élégamment corrompu et faisandé. Ses tableaux précis et secs, dénués d'émotion, ont la dureté de l'eau-forte. On sent qu'un artiste impassible et toujours maître de soi les a gravés. Cela est soigné, menu, propret, froidement cynique ; cela vous intéresse intellectuellement, et cela vous glace.

» Cette sorte de détachement hautain, cette sensation de lame d'acier indifférente et aiguë, la nouvelle pièce de M. Abel Hermant en porte l'empreinte. »

Tandis que M. Catulle Mendès, qui n'aime pas beaucoup *Monsieur de Courpière*, constate cependant, dans *le Journal*, que son succès « n'a pas laissé d'être vif ».

M. Emmanuel Arène l'enregistre aussi, dans *le Figaro*, au cours d'une analyse très fouillée :

« M. Abel Hermant, qui est un historien ingénieux et subtil de la psychologie contemporaine, a conté, en deux volumes qui sont des merveilles de finesse et — comme on dit aujourd'hui — d'écriture, la vie d'un personnage infiniment moderne, le vicomte Maurice de Courpière. C'est une sorte de Casanova, léger de scrupules, mais rehaussé de croyances et de traditions. Sa condition est celle d'un joli garçon très noble et très désargenté, dédaigneux de tout autre métier que celui de plaire, à la fois souple et hautaine bête de race et bête de proie. Comme il le dit, ou à peu près, au témoin de sa vie, il ne veut demander ses ressources ni au vulgaire tapage, ni au mariage riche qu'il réserve pour plus tard, ni au jeu, l'art d'y corriger sa chance n'étant plus suffisamment honoré. Que lui reste-t-il donc pour subvenir aux besoins d'une vie voluptueuse et passionnée ? Un seul moyen... — il faut bien le nommer, ce moyen, puisque, après tout, le public semble accepter l'introduction au répertoire de ces mœurs spéciales — le moyen qui lui reste, ce sont les femmes.

» Tel est le sujet ou plutôt tel est le caractère qui fait le centre du sujet choisi par M. Abel Hermant. L'an dernier, à propos de la reprise de *Monsieur Alphonse*, la critique eut occasion de remarquer combien les temps avaient changé. Le personnage qu'imagina l'audacieux génie d'Alexandre Dumas fils s'est vulgarisé. Il ne choque même plus. Et l'étude extrêmement adroite et profonde que vient d'en donner M. Abel Hermant a pu être écoutée sans que les spectateurs s'en révoltassent autrement. C'est déjà une belle victoire, à la vérité, que d'avoir pu faire « passer » un tel rôle. Les quatre actes de *Monsieur de Courpière* sont la négation de tout ce qui, pendant deux siècles et demi, a paru nécessité fondamentale du théâtre en France : toutes les âmes sont boueuses, toutes les intrigues sont de petites infamies, l'avilissement des caractères est de règle. Et à la fin de la pièce, l'aimable monstre qui en est le héros n'est châtié de rien, tout au contraire. A propos de

Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.

Monsieur de Courpière

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

par

ABEL HERMANT

M. Abel Hermant

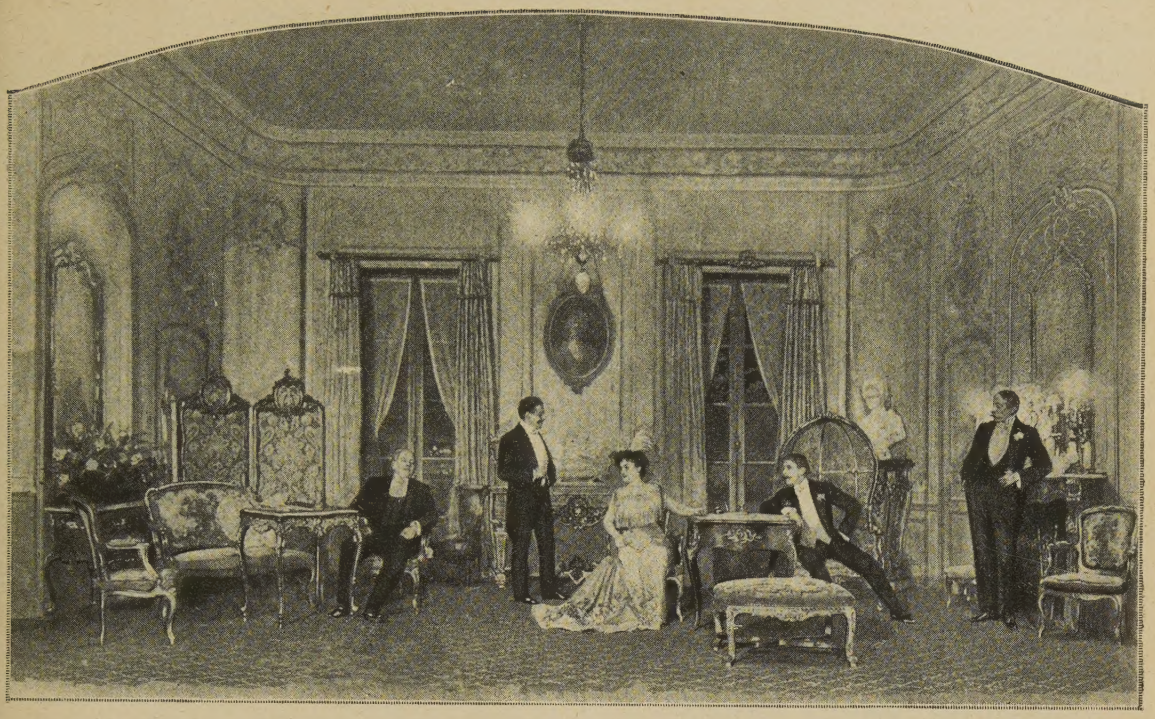
Phot. H. Manuel.

Monsieur de Courpière *a été représenté pour la première fois le 7 novembre 1907 au théâtre de l'Athénée.*

PERSONNAGES

Maurice de Courpière	MM. André Brulé.
Comte de Courpière	André Lefaur.
Arrow	Clément.
Robert Esprels	Louis Bourney.
Baron Duval	Bénédict.
Camille Lambercier	Félix Ander.
Charles	Charbonnel.
Un domestique	Durand.
Blanche Lambercier	Mmes Laurence Duluc.
Mme Arrow	Nelly Cormon.
Mme de Passelieu	De Miramon.
Comtesse de Courpière	Ael.
Baronne Duval	Marcelle Prince.
Jeanne Thillier	Marly.
Louise	Delyère.

Dessin original de Georges Scott. — Photographies Larcher.



ACTE PREMIER, SCÈNE V. — De gauche à droite : le baron Duval, Robert Esprels, Mme de Courpière, le vicomte et le comte de Courpière.

MONSIEUR DE COURPIÈRE

ACTE PREMIER

Chez le vicomte de Courpière, qui habite l'attique de l'hôtel Lambercier, place de la Concorde. La décoration d'environ 1760, est demeurée intacte. Le théâtre représente un salon à boiseries grises, de dimensions médiocres, et un peu bas de plafond, avec deux fenêtres de face, dont les vitrages sont de simple tulle, et les rideaux de taffetas jaune, en bonne grâce ; un entre-deux de bois de rose, orné de bronzes dorés, et surmonté d'un pastel ovale ; la cheminée de brèche violette, avec la garniture de biscuit, à droite, entre deux portes, dont celle au fond donne sur la salle à manger, et celle du premier plan est une fausse porte ; deux portes à gauche, au fond sur la chambre à coucher du vicomte, et au premier plan sur l'antichambre ; une grande glace entre ces deux dernières portes ; devant la glace, un canapé corbeille, autour duquel sont groupés divers sièges, garantis de la porte et de la fenêtre par un paravent ; au coin de la cheminée le plus éloigné du cadre de scène, une bergère à chapeau dite gavotte, et au coin le plus proche, une bergère ; des guéridons ou tables rognons, portant des lampes ainsi que divers bibelots, près de la gavotte et du canapé. Les lampes et les bougies de la cheminée sont allumées.

Scène première

CHARLES, puis LAMBERCIER

La scène reste vide. La porte de la salle à manger ouverte. Brui de voix de ce côté. Un coup de sonnette. Charles (tenue de maître d'hôtel) entre, de la salle, dont il ferme la porte derrière lui, traverse la scène et sort par la porte de l'antichambre qu'il laisse ouverte. On l'entend qui parle avec Lambercier. Lambercier entre (habit, pardessus). Charles suit.

LAMBERCIER. — M. le vicomte n'est pas là ?

CHARLES. — On est à table, monsieur.

LAMBERCIER. — A table ! Déjà ! Ils viennent de s'y mettre ?

CHARLES. — Ils sont sur le point d'en sortir.

LAMBERCIER. — Si j'avais su !... Ils ont donc dîné comme les poules ?

CHARLES. — A sept heures précises, à cause de ce vieux monsieur souffrant, que j'avais pris d'abord pour le mari de Mme la comtesse et le père de M. le vicomte, et qui, paraît-il, n'est ni l'un ni l'autre.

LAMBERCIER. — L'erreur que vous avez pu commettre et que les apparences justifient, vous indique tout de suite avec quelle déférence particulière vous devrez traiter M. le baron Duval, lorsqu'il viendra chez M. le vicomte.

CHARLES. — Oui, monsieur.

LAMBERCIER. — Quels sont les autres invités de M. le vicomte de Courpière ?

CHARLES. — La famille. La mère de monsieur, Mme la

comtesse. Et cet autre vieux monsieur, qui a l'air si jeune, que je n'aurais jamais pris pour le père de M. le vicomte, et qui, paraît-il, est bien son père.

LAMBERCIER. — Vous êtes très intelligent... Charles, vous êtes très intelligent... J'espère que vous saurez comprendre les délicatesses de la situation. J'ai loué à M. le vicomte de Courpière l'attique de mon hôtel. Il est donc chez lui puisqu'il est mon locataire, mais il est aussi chez moi. Je vous ai prêté à lui : vous êtes donc à son service, mais vous ne cessez pas d'être au mien...

Nouvelle sonnerie, impatiente.

CHARLES. — Oui, monsieur... On me sonne.

LAMBERCIER. — Allez, allez... (Charles va vers la porte de la salle.) Vous ne m'avez pas cité, parmi les convives, M. Robert Esprels... ce jeune homme... dans nos âges... qui ne lâche pas le vicomte plus que son ombre. Est-ce que, par hasard, il ne dîne pas ?

CHARLES. — Si, monsieur. J'ai même été bien surpris d'avoir à mettre son couvert. Je le prenais pour une espèce de petit secrétaire...

LAMBERCIER. — C'est, hélas ! le meilleur ami de M. le vicomte. C'est lui qui vous fera mettre à la porte, malgré moi, si vous ne savez pas lui plaire.

La porte s'ouvre. Robert Esprels paraît.

CHARLES, vite, bas. — Le voici.

Il retourne en hâte dans la salle.

Scène II

LAMBERCIER, ROBERT ESPRELS

ROBERT, sur le seuil, pendant la sortie de Charles. — Dites donc, Charles, est-ce que vous servez, oui ou non ? (Apercevant Lambercier.) Comment, Lambercier, c'est vous ? Je croyais que vous n'étiez pas libre ce soir. Alors, vous pourriez nous laisser dîner tranquilles. Si vous commencez comme ça, ça va être gai pour Maurice de loger chez vous.

LAMBERCIER, confus. — Excusez-moi... Je ne pensais pas que vous vous mettriez à table sitôt... Je comptais avoir encore un bon bout de temps à passer avec vous jusqu'au dîner... Je suis si désolé de ne pouvoir pas fêter ce soir, en votre compagnie, le vingt-cinquième anniversaire de Maurice, ni pendre la crémaillère de l'appartement que je lui loue !... Comme propriétaire et comme ami, j'y avais plus de titres que personne... Je suis désolé.

ROBERT, ironique. — Oui, c'est navrant.

LAMBERCIER. — Cette date m'était tout à fait sortie de la tête. J'avais accepté, il y a plus de trois semaines, un grand tralala chez la duchesse de Muids.

ROBERT. — Chic.

LAMBERCIER. — Ou plutôt, ma mère et ma sœur avaient accepté pour moi. Vous connaissez maman : elle nous plaque toujours à la dernière minute. Je conduis Blanche et je ne pouvais plus moi-même me dégager... Alors je... je voudrais bien savoir si Maurice est content.

ROBERT. — De quoi ?

LAMBERCIER. — De... de son installation... enfin... de tout.

ROBERT. — Il ne vous l'a pas dit ?

LAMBERCIER, penaud. — Non.

ROBERT. — Ni à moi.

LAMBERCIER, consterné. — Ah !

ROBERT. — Il ne dit jamais quand il est content. A quoi bon ?

LAMBERCIER, rasséréné. — C'est juste... Mais, vous... qui le connaissez... et même qui êtes plus lié avec lui que moi... oh ! je ne me fais pas d'illusions... pensez-vous qu'il soit content ?

ROBERT. — Il aurait du vice... Dites donc... voilà un gaillard qui, sur le coup de vingt-cinq ans, prend fantaisie de s'installer, d'avoir un logis à soi... Cela pouvait bien présenter certaines difficultés... notamment d'ordre matériel... sur lesquelles il est superflu que j'insiste.

LAMBERCIER. — Oui...

ROBERT. — Mais vous êtes là...

LAMBERCIER, modeste. — Oh !

ROBERT, enchaînant. — ... Camille Lambercier, fils du milliardaire bien connu, possédant, par succession de votre père défunt, l'hôtel de Crissé, place de la Concorde. et y demeurant. Il se trouve que cet hôtel a un attique...

LAMBERCIER, toujours modeste. — Comme les autres hôtels de la place de la Concorde.

ROBERT. — ... Et que cet attique est un appartement ravissant, de style, meublé à merveille, les rideaux aux fenêtres, le linge dans les armoires... les gens à l'office. (A chaque article de cette énumération, Lambercier fait un oh ! ou un geste pour protester.) La jouissance, comme parlent Tiffen ou John Arthur, en peut être immédiate.

LAMBERCIER, le coupant. — Je... je vais vous dire, mon cher Esprels... C'est un... c'est un véritable service que me rend Courpière... Mon père avait loué... entre nous : était censé avoir loué cet appartement... à Mlle Morissot de la Comédie-Française... Après la mort de mon pauvre père... et le départ de Mlle Morissot... tout était resté en état... Il vaut mieux que quelqu'un en profite.

ROBERT. — D'autant que les objets s'abîment.

LAMBERCIER. — Oui... ! Et puis les domestiques se rouillent... Je les avais tous gardés, parce que c'est un principe, à la maison, de ne jamais renvoyer les domestiques... on ne sait pas ce qu'ils peuvent raconter quand ils sont partis... Le chef, tenez... je vous demande un peu ce que faisait le chef.

ROBERT. — Eh bien, désormais, il fera la cuisine. (Allant vers la salle.) Il en fait même de bonne.

Un coup de sonnette.

LAMBERCIER, sursautant. — Ah !

ROBERT. — Je parie que mademoiselle votre sœur vous envoie chercher... qu'est-ce que vous avez ?

LAMBERCIER. — Oh ! c'est stupide... Vous savez à quel point je suis... neurasthénique... Chaque fois que j'entends sonner... — Chez moi... j'ai fait envelopper tous les grelots, mais, naturellement, pas à cet étage-ci — il me semble que c'est le malheur qui sonne. (Robert Esprels fait un geste de dédaigneuse pitié. La porte de la salle à manger s'ouvre et Charles fait une fausse entrée ; mais on entend la voix de Courpière qui dit, très haut :) Charles, je vous défends expressément d'aller ouvrir. Puisque M. Robert Esprels a quitté la table et ne se décide pas à y revenir, il peut bien ouvrir lui-même... La porte, je vous prie.

Et la porte se referme.

ROBERT, à Lambercier, avec un geste significatif. — Là ...

Il passe dans l'antichambre. On l'entend qui s'exclame. Puis il reparaît.

Scène III

LAMBERCIER, ROBERT ESPRELS, BLANCHE, puis CHARLES

ROBERT, de la porte. — C'est mademoiselle votre sœur en personne.

Elle paraît, toilette de soirée, sortie de bal. Lambercier va vivement au-devant d'elle.

LAMBERCIER. — Blanche ! Ici ! Tu es folle !

BLANCHE. — Je viens te chercher. La voiture est avancée depuis un petit quart d'heure. Nous allons encore arriver les derniers. Nous avons l'air de le faire exprès.

LAMBERCIER. — Tu aurais pu m'envoyer le valet de pied.

BLANCHE, à Robert. — Vous trouvez scandaleux que j'aie monté chez M. de Courpière un jour qu'il a, m'a-t-on dit, son père, sa mère et l'ami de sa mère à dîner ?

ROBERT. — Oh !...

BLANCHE. — Je suis copropriétaire de l'hôtel, et on ne m'a jamais laissé visiter cet appartement... qui a toujours été très bien habité... (A Robert Esprels.) Du temps de mon père, nous avions Mlle Morissot de la Comédie-Française.

ROBERT. — Ah ?...

BLANCHE, furetant. — Ce sont ses anciens meubles ? Elle se mettait bien.

LAMBERCIER. — Laisse tout ça tranquille, et filons.

BLANCHE. — Tu n'es pas de bonne humeur.

ROBERT. — Vous croyez qu'il gronde parce qu'il juge votre démarche peu correcte ? Vous n'y êtes pas. Personne n'a le droit de pénétrer ici. Il a peur qu'on ne lui souffle M. de Courpière.

BLANCHE, riant. — Moi ? Quelle rivale !

La porte de la salle à manger se rouvre.

CHARLES, sur le seuil, avec solennité. — M. le vicomte m'envoie demander si M. Esprels désire qu'on lui apporte son dessert au salon. (On entend de nouveau la voix mordante et haute de Courpière.) Je n'ai pas dit cela. Les enfants sont privés de dessert quand ils se lèvent de table avant la fin.

Pantomime plaisante de Robert, de Blanche, et même, un peu, de Lambercier.

BLANCHE, bas. — Ne nous reconduisez pas.

Robert fait signe que non et se dirige vers la salle à manger.

LAMBERCIER, courant après lui, bas. — Alors, je reviendrai peut-être sur le coup de dix heures et demie.

ROBERT. — Oh ! si ça peut faire votre bonheur...

Il disparaît.

Scène IV

LAMBERCIER, BLANCHE

LAMBERCIER, à Blanche qui, de nouveau, furette. — Qu'est-ce que tu cherches encore ?

BLANCHE. — Mon éventail : je ne sais plus où je l'ai déposé en entrant.

LAMBERCIER. — C'est ridicule, il est huit heures un quart. Et puis nous ne pouvons pas rester ici. Tant pis, laisse-le.

BLANCHE. — Mon éventail ? Chez M. de Courpière !

LAMBERCIER, bougonnant. — Oh !...

Il va et vient, remettant les bibelots en place, redressant le cadre du pastel. Blanche, qui vient de retrouver l'éventail, regarde son frère en souriant.

BLANCHE, lui donnant un petit coup d'éventail sur l'épaule. — Voilà comment tu le cherches ! Tu fais le ménage de ton ami !

LAMBERCIER, gêné. — Oh !...

BLANCHE. — M. Esprels a raison : tu es extraordinaire avec le vicomte. C'est une passion. J'avoue qu'il est unique.

LAMBERCIER, avec une émotion soudaine.— Pas comme tu l'entends...

BLANCHE, surprise. — Comment ?

LAMBERCIER.—Blanche...Maurice de Courpière est le seul être humain, tu entends bien, le seul, qui ne m'ait jamais demandé un centime. Je suis obsédé de quémandeurs et d'escrocs. Si j'ai les nerfs malades, c'est parce que je passe ma vie à me défendre et à me méfier. J'ai confiance en Maurice de Courpière. Je ne l'admire pas outre mesure... Je n'ai pas la superstition de son nom, notre fortune nous fait les égaux de n'importe qui. J'ai de l'amitié pour lui. Mais ce n'est pas d'amitié que j'ai besoin, moi, c'est de sécurité. J'ai confiance en lui.

BLANCHE. — Tu as rencontré un homme désintéressé ! Ah ! mon petit frère, tu as de la chance. Je voudrais bien en rencontrer un, moi !

LAMBERCIER. — Oh ! toi, qu'est-ce que tu en ferais ?

BLANCHE, riant. — Je l'épouserais vite.

La porte de la salle à manger est ouverte à deux battants. Bruits de voix, de chaises repoussées.

LAMBERCIER. — Oh ! viens !... Si on nous retrouvait encore ici !...

BLANCHE. — Oui, ce serait ridicule.

LAMBERCIER. — Mais non, pas par là ! C'est sa chambre à coucher !

Ils sortent en courant.

Scène V

LA COMTESSE, LE BARON DUVAL, COURPIÈRE, puis LE COMTE, ROBERT ESPRELS, puis CHARLES

COURPIÈRE, paraissant, puis se retournant vers la salle, tandis que sa mère et le baron traversent lentement la scène, vers le groupe de sièges qui est à gauche. — Bien que j'aie dit, et que je maintienne, que tu mérites d'être privé de dessert, je te permets de rester encore à table, une minute, pas plus, pour en finir avec ces meringues à la fleur d'orange, dont tu es friand comme un chat. Mon père voudra bien te tenir compagnie.

Il descend et il a le temps, sans hâter le pas, d'arriver avant la comtesse et le baron au fauteuil où l'on installe celui-ci. Il aide la comtesse à y accumuler les coussins.

LA COMTESSE, au baron. — Vous êtes bien ?

LE BARON.—Trop bien... (A Courpière.) Merci. (A tous deux.) Mais vous exagérez. Je peux m'asseoir tout seul. Je suis solide et, comme tous les gens qui relèvent de maladie, je me porte beaucoup mieux qu'avant.

LA COMTESSE. — Vous avez encore besoin de ménager votre voix.

LE BARON, plus bas. — Oui.

COURPIÈRE. — Je vous trouve, d'ailleurs, une mine extrêmement fleurie, et vous avez mangé comme quatre... Ce n'est pas pour vous le reprocher.

LE BARON. — Votre dîner était exquis.

LA COMTESSE. — Oui, très bon début.

Courpière s'incline, Robert Esprels et le comte entrent, devisant ensemble.

COURPIÈRE, à Robert. — Ah ! te voilà, toi ? Tu as rattrapé le temps perdu ? L'assiette est nettoyée ?... Dis donc, au fait, que me voulait-il, ce Lambercier de malheur ?

LE BARON. — Vous êtes ingrat.

COURPIÈRE. — Habituellement.

LE COMTE. — Très bien.

ROBERT. — Tu peux dire : « ces Lambercier... »

COURPIÈRE. — Pourquoi ?

ROBERT. — La sœur est venue relancer le frère.

LA COMTESSE. — Par exemple !

LE COMTE. — Je croyais cette jeune fille bien élevée, à l'ancienne mode ?

LA COMTESSE. — Ne craignez-vous pas, Maurice, que vos... vos... comment dirai-je ? propriétaires ?

COURPIÈRE. — Dame, c'est le mot.

LA COMTESSE. — ... Vous ayant... loué cet appartement dans des conditions...

LE BARON. — Spéciales.

LA COMTESSE. — Oui... ne se croient autorisés par là, ainsi que par un voisinage trop proche, à vous assommer de leur familiarité.

COURPIÈRE. — Je ne le crains pas, parce que j'y couperais court.

ROBERT. — Ce brave Camille venait voir si tu étais bien content et si tu ne manquais de rien, draps, serviettes, torchons, que sais-je ?

LE COMTE. — Mais, ce garçon-là, c'est ce qu'on appelait autrefois un chauffe-la-couche.

ROBERT. — Il adore Maurice, il en est touchant. (A Courpière.) Il pleurait presque de partir sans t'avoir souhaité ta fête... Oh ! il repassera... Il attache la plus grande importance aux solennités intimes et aux anniversaires.

LA COMTESSE. — Est-ce qu'il aurait le sentiment de la famille ?

LE BARON. — Ce sentiment-là n'est plus guère bourgeois.

ROBERT. — Ah ! comme vous avez raison, monsieur !... Je me souviens, quand j'étais enfant... ce qui me paraissait le plus différencier Maurice de ses petits camarades de pen... de moi, par exemple... c'est qu'il était de sa famille et de sa maison... Au lieu que nous autres, n'étions que des individus épars... (Ne s'adressant plus au baron seul.) Il faut croire, pourtant, que ce besoin d'avoir une famille

est bien inné chez l'homme ; car, sans y penser, naïvement... j'avais adopté la vôtre... au point de dire, comme vous, le cousin un tel, la cousine une telle... (A Courpière.) Tiens, la cousine de Mouillepied... Tu te rappelles, cette pauvre cousine de Mouillepied ?... J'allais toujours chez elle avec toi le jour de l'an. Je l'aimais bien.

COURPIÈRE. — Elle n'avait pas le sou.

LA COMTESSE. — Elle nous donnait en guise d'étrennes, à chacun, une papillote de chocolat... Elle en avait un tas dans une coupe de Chine...

LE COMTE. — Une merveilleuse coupe ! C'est mon oncle l'amiral qui l'avait volée à Pékin, lors du pillage du Palais d'Été.

ROBERT, riant. — J'ai découvert un jour qu'elle dissimulait un billet bleu dans la papillote destinée à Maurice.

LA COMTESSE, riant. — Non ?

Le comte rit bruyamment, et le baron Duval avec discrétion.

ROBERT, à Courpière. — Elle était amoureuse de toi.

COURPIÈRE. — C'est bien possible... Nous n'avons plus guère de parents aujourd'hui, mais, autant qu'il me souvienne, la famille était fort bigarrée.

LE BARON. — C'est le malheur des temps... sous Louis XIV, ou sous Louis XV, une famille était Louis XIV, ou Louis XV, comme ses tables et ses fauteuils. Maintenant, c'est un vrai bric-à-brac.

LA COMTESSE. — Oui, tous les Courpière que j'ai connus étaient des styles les plus disparates.

ROBERT. — Mais tous étaient de style.

COURPIÈRE. — C'est pourquoi, malgré le bric-à-brac, tu as jugé notre famille digne d'être adoptée par toi.

LE BARON. — Votre intimité se perd dans la nuit des temps ?

ROBERT. — Elle date de la première enfance.

COURPIÈRE. — Elle naquit d'un malentendu.

ROBERT, riant. — Bah ?... tu ne me l'as jamais dit.

COURPIÈRE. — Je te croyais juif !

ROBERT. — C'est pour cela que tu m'invitas chez le pâtissier un jour que tu avais oublié ton porte-monnaie ! Seulement, le mien s'est trouvé vide. Tu as été bien attrapé.

COURPIÈRE. — Non, mais bien aise d'apprendre que tu appartenais à la même religion que moi.

ROBERT. — Et comme tu étais déjà fort grand seigneur, tu tins à honneur de me continuer des sentiments... qui eurent désormais d'autant plus de prix à mes yeux que je les savais désintéressés.

Charles apporte le café. Courpière fait signe à Robert, tous deux se mettent à faire le service.

LA COMTESSE, au baron. — Vous avez le plus grand tort de prendre du café.

COURPIÈRE. — Si je n'étais pas chez moi, je vous en refuserais... Nous allons faire le tour du propriétaire.

LA COMTESSE, vivement. — Le baron ne bouge pas !... Quant à moi, je connais déjà tous les coins et recoins du logis.

COURPIÈRE. — Comme il vous plaira. Mais je désire que mon père visite.

LE COMTE. — Très volontiers... Vous savez comme j'étais favorable à la décision que vous avez prise d'avoir un chez vous... Je vous aurais même rendu votre liberté beaucoup plus tôt, si vous me l'eussiez demandée. Moi, j'ai, sur ce chapitre-là, les idées des Américains.

COURPIÈRE. — Oui, vous approuvez notamment leur usage de livrer les jeunes gens à leurs propres ressources dès l'âge de la majorité.

La comtesse et le baron échangent un furtif regard d'intelligence.

ROBERT. — Mais l'âge de la majorité est variable : vingt et un ans pour les simples mortels, pour les souverains quatorze ou quinze... combien pour les vicomtes ?

LE COMTE. — Mettons dix-huit, mon cher, et Maurice en a vingt-cinq aujourd'hui... (A Courpière.) D'ailleurs... du moins, pour les menus plaisirs... un garçon tourné comme toi n'a jamais besoin d'être subventionné.

ROBERT, avec un assez méchant rire. — Oh ! oh !

LE COMTE, sans se démonter. — Ne me faites pas dire ce que je ne dis pas... J'entends qu'une armure et un cheval sont présents qu'un homme a toujours pu accepter de sa maîtresse.

LE BARON, de loin. — Il est vrai que, dans la vie contemporaine, on a plus à régler de comptes de boulanger que de comptes d'armurier.

LE COMTE, avec indifférence. — Oh ! ce que j'en dis n'est que par attachement aux vieilles coutumes, et par goût de la tradition. (A Courpière.) Voyons donc votre tournebride.

COURPIÈRE. — Vous connaissez déjà la salle à manger et ce salon-ci... vous avez traversé l'antichambre... (Il la désigne.) Voici ma chambre.

Il ouvre la porte. Le comte et Robert Esprels le suivent vers le fond gauche de la scène. La comtesse, malgré ce qu'elle a dit tout à l'heure, se lève et fait quelques pas dans cette direction. Le baron aussi se lève, mais reste à la même place et se contente de se retourner vers le fond.

LE COMTE. — Mâtin ! vous avez un lit qui ne craint pas de se faire remarquer.

COURPIÈRE. — N'est-ce pas ? les meubles sont bien. Mais la distribution surtout est commode. Les deux portes sous tenture que vous voyez là-bas donnent... l'une sur le cabinet de toilette, naturellement... et l'autre sur une ravissante petite bibliothèque à deux issues qui serait admirable en cas de flagrant délit. (Avec une gaminerie affectée.) Comme, selon toute vraisemblance, aucune des personnes présentes n'aura jamais occasion de me surprendre en flagrant délit, je peux vous livrer le secret.

Cette plaisanterie jette un froid inattendu. Le comte seul paraît bien la prendre. La comtesse, après avoir échangé un nouveau regard avec le baron, va s'asseoir dans la gavotte et donne des signes d'énervement. Le baron va vers la cheminée. Charles rentre et présente aux hommes la boîte de cigares, le coupe-cigares.

LA COMTESSE. — Vous n'allez pas fumer ici ! Pensez aux bronches du baron !

COURPIÈRE. — Non, non... Nous allons passer... justement dans la bibliothèque, par l'antichambre.

Il sort le premier. Le comte et Robert le suivent, sans se hâter.

Scène VI

LA COMTESSE, LE BARON DUVAL

Il s'assoit sur la bergère à l'autre coin de la cheminée, et regarde la comtesse, en souriant, sans rien dire.

LE BARON, après un assez long temps. — Savez-vous, ma chère amie, que vous êtes une heureuse mère ? Je vous fais bien mes compliments. Vous avez un fils très fort. C'est un chef-d'œuvre, pour commencer, que d'arriver à se loger... comme nous voyons... gratis.

LA COMTESSE. — Ce n'est pas ce que j'admire le plus... Vous venez d'entendre ce qu'il nous a servi, à propos de ses flagrants délits futurs, qui, selon la vraisemblance, n'intéresseront personne de nous ?

LE BARON. — Dame, personnellement, je l'ai trouvée assez raide... étant donné le tout petit nombre d'heures écoulées depuis que Maurice était précisément l'amant de ma femme.

LA COMTESSE. — Votre femme ! La créature entre toutes...

LE BARON. — ... Qui devrait être sacrée à votre fils.

LA COMTESSE. — Vous ne preniez pas les choses si gaiement il y a six semaines, quand vous avez eu, chez moi, ce bel accès de colère qui vous a valu votre chaud et froid... et à moi quarante jours de transes, consignée à votre porte par la mesquine rancune de votre femme, sans nouvelles de vous que par mon mari... ou par Maurice !... Je vous revois aujourd'hui. Voici notre premier tête-à-tête, et je ne sais seulement pas encore comment cette aventure burlesque et honteuse a pris fin.

LE BARON. — Tout à fait correctement, chère amie ; mais, comme je prévoyais, grâce à l'emploi des grands moyens ?

LA COMTESSE. — Quels grands moyens ?

LE BARON. — Vous allez comprendre, alors ne m'obligez pas à mettre les points sur les *i*... Laissez-moi glisser...

Pendant que j'étais malade, Maurice est venu à la maison quotidiennement, seul, et aux heures où l'on trouve la baronne. Il y a aujourd'hui juste huit jours, son ami Robert Esprels est venu avec lui et ils ont choisi une heure où ils savaient ma femme dehors.

La Comtesse. — Pourquoi ?

Le Baron. — Mais je vais vous le dire ! Je vous en prie, ne m'interrompez pas. Je suis un peu fatigué... Je les ai reçus, tous les deux. Cinq minutes seulement. Je n'avais que le souffle... J'ai remercié Maurice d'être venu si fréquemment s'informer d'un vieux malade, et j'ai observé qu'à son âge on a mieux à faire... Je ne sais comment cela nous a conduits à traiter de ce que coûte la vie d'un jeune homme. Maurice m'a rappelé que ni son père ni vous ne lui serviez aucune pension.

La Comtesse. — Il a fait également tout à l'heure une allusion un peu vive à notre parcimonie.

Le Baron. — Oui... Ses prétentions ne sont pas exorbitantes et nous sommes vite tombés d'accord qu'avec vingt-cinq louis par mois, un jeune homme de vingt-cinq ans peut être heureux.

La Comtesse. — Alors ?

Le Baron. — Eh bien, c'est tout. Vous pensez bien qu'une fois le chiffre fixé nous n'avions pas besoin d'insister davantage. Maurice m'a parlé aussitôt de son installation, de sa fête prochaine et de cette crémaillère où il a marqué un grand désir de m'avoir. Je lui ai témoigné combien j'étais heureux de pouvoir, désormais, sortir, ce qui lui épargnerait la peine de remettre les pieds chez moi... Et voilà, ma chère, comment j'ai employé les grands moyens.

La Comtesse. — Et vous croyez qu'après cette explication qui n'en est pas une, et ce marché discret...

Le Baron. — Je suis sûr que Maurice se conformera scrupuleusement aux obligations qu'il a tacitement consenties.

La Comtesse. — Oh !

Le Baron. — Mais il a tiré le premier ; car je ne lui ai encore rien fait tenir, et pourtant... il a rompu. Très franchement, sans réclamer aucun délai, sans ménager aucune transition... et sans même se soucier d'aucune bienséance. Ah ! il est homme d'honneur.

La Comtesse. — Et la baronne ?

Le Baron. — Vous la connaissez. Elle est née souffre-douleur. Elle a repris tout naturellement sa mine habituelle de résignation. Je n'en reviens pas encore qu'une sainte de son acabit se fût mise dans le cas, même à son âge, d'avoir à y renoncer.

La Comtesse. — Maurice a été si adroit ! Il a joué le grand jeu de l'innocence. Croiriez-vous que c'est, à ma connaissance, au moins la troisième fois qu'il se fait...

Le Baron. — Déniaiser ? D'une femme, c'est ordinaire, mais d'un homme, c'est plus piquant.

La Comtesse. — J'étais moi-même dupe de sa fausse candeur. Jusqu'au jour où je l'ai vu entreprendre la baronne, j'ai pu croire qu'il ignorait... ce que vous êtes pour moi.

Le Baron. — Je n'avais pas eu jusqu'à présent à me plaindre de lui. Sa tenue, à mon égard, avait toujours été d'un tact !...

La Comtesse. — Oh ! je lui rends justice.

Le Baron. — Dites que vous le... gobez... et plus que jamais au moment où vous venez d'être roulée par lui. Quelle belle chose que le sentiment maternel !

La Comtesse, pensive. — Maternel... Même avec moi, il est homme... fat, despotique... Il me parle sur un ton de galanterie, de persiflage... et de menace.

Le Baron. — Oh ! vous êtes de force !

La Comtesse. — Oui. (Un temps.) Il m'a pourtant fait peur quelquefois... A la campagne, à Courpière, quand j'avais reçu, le matin, un pli chargé... Une nuit, je l'ai entendu venir, pieds nus, je l'ai... Oh !

Elle se cache le visage dans sa main.

Le Baron. — Je connais l'histoire, j'étais là... Le lendemain, Maurice avait les poignets terriblement meurtris, et je suis bien sûr, chère amie, qu'il ne manquait pas un centime à votre compte.

La Comtesse, froidement. — Pas un centime. (Un temps, puis elle sourit, énigmatique.) Aujourd'hui, il est le plus malin, et il nous extorque une pension. Quand il sera marié, c'est peut-être lui qui nous en fera une... (Gaiement.) En attendant, comment allons-nous lui faire parvenir celle-ci ? Car il faut que Maurice soit à même de paraître ignorer d'où elle lui tombe, ne pouvant l'accepter en connaissance de cause, ni de vous, ni même de moi.

Le Baron. — Soyez tranquille, je m'en charge.

La voix de Courpière, dehors. — On peut entrer ?

La Comtesse. — Mais, mon cher, ici vous êtes chez vous.

Scène VII

LA COMTESSE, LE BARON DUVAL, COURPIÈRE, puis CHARLES

Le Baron. — Vous avez achevé votre tour du propriétaire ?

Courpière. — Depuis longtemps. Et, comme je ne fume guère, et que j'ai des devoirs de politesse envers vous, j'ai laissé mon père et Esprels achever leurs cigares. Ils se tiennent compagnie. Ils s'entendent très bien. Je me demande même si cet excellent Robert n'a pas encore plus d'admiration pour mon père que pour moi.

Le Baron. — Cela m'étonnerait de son dilettantisme avisé : car votre cher père est un homme délicieux, mais moins... comment dirais-je ? moins...

La Comtesse. — Complet...

Le Baron. — C'est cela : moins complet que vous.

Courpière, sans sourciller. — Peut-être. Je suis plus complet, mais il est plus jeune, plus fringant.

La Comtesse. — Vous avez d'autant mieux fait de revenir que le baron se sent un peu las. Il va être obligé de nous dire bonsoir.

Courpière. — Oh !

Le Baron. — Pas avant de lui avoir remis mon cadeau de fête.

Courpière. — Oh !

Le baron fait un geste pour sonner. Courpière le prévient.

La Comtesse, prenant un sac déposé sur un des guéridons. — C'est juste, les cadeaux !

Courpière. — Oh !

Charles entre.

Le Baron, à Charles. — Apportez-moi donc, je vous prie, le gros paquet que j'ai laissé dans l'antichambre.

Courpière, d'un ton d'enfant gâté. — Gros paquet ?

Le baron sourit. Sortie de Charles.

La Comtesse. — En attendant, voici mon « petit » présent.

Elle le tire du sac. C'est un très joli porte-cartes. Courpière l'ouvre d'un geste assez brusque.

Courpière. — Qu'est-ce donc qu'il y a dedans ?

La Comtesse. — Vos cartes de visite avec votre nouvelle adresse. Je me suis amusée à vous les faire faire.

Courpière. — Ah !... ravissant... (Il baise la main de la comtesse. Charles rentre, apportant le paquet, en effet volumineux, du baron. Charles sort. Courpière déballe. La comtesse et le baron le regardent faire en souriant. Le présent est une boîte aux lettres.) Ah ! vous m'avez fait peur ; j'ai cru que c'était un tronc.

Le Baron. — Nullement. (Il ouvre et ferme plusieurs fois la porte, comme pour montrer que la boîte est bien vide.) C'est une de ces boîtes aux lettres anglaises qu'on met dans les antichambres, vous savez ? On glisse votre correspondance par ici à mesure qu'elle arrive, vous gardez la clef sur vous...

Courpière. — J'aime infiniment ces bibelots anglais, je vous remercie mille fois.

La Comtesse. — Eh bien, Charles est parti ? Et les affaires du baron ? (Le baron se lève.) Mais non, vous allez me faire le plaisir de remettre votre pardessus ici.

Elle court vers l'antichambre. Courpière court après elle.

Scène VIII

LE BARON DUVAL, seul, puis COURPIÈRE, puis LA COMTESSE, CHARLES, LE COMTE, ROBERT ESPRELS.

Le baron, seul, tire de sa poche une enveloppe qu'il glisse dans la boîte. Courpière rentre, souriant.

COURPIÈRE. — Je n'ai pas pu la rattraper. Elle est étonnante ! (Prenant affectueusement la main du baron.) Je vous remercie encore.

LE BARON. — Maisonn, c'est moi qui vous remercie... (Regard interrogatif de Courpière.) de cette charmante soirée.

COURPIÈRE. — Oh !

Un temps.

LE BARON, lui touchant légèrement l'épaule et le regardant bien dans les yeux. — Je crois que vous irez loin.

COURPIÈRE, avec grâce. — Monsieur, je l'espère.

La comtesse rentre, suivie de Charles, qui pose sur un siège les vêtements du baron et se retire. Cependant le comte est entré suivi de Robert Esprels.

LE COMTE. — Vous partez, mon cher baron ? Mais, nous aussi. Nous allons laisser ces jeunes gens.

COURPIÈRE. — Pourquoi sitôt ?

LE COMTE. — On sait vivre. C'est ici une garçonnière, où vous n'avez pu recevoir votre famille que par exception, et j'ai des raisons de croire que vous y attendez...

COURPIÈRE. — Que j'y attends ?

LE COMTE. — Quelqu'un. Je suis discret.

LA COMTESSE. — Oh ! vous nous avez mis l'eau à la bouche...

COURPIÈRE, affectant de ne pas comprendre. — Je vous en prie.

LE COMTE. — Eh bien, ma chère, votre fils a déniché, au théâtre des Batignolles...

LE BARON. — Et on prétend qu'il n'y a plus d'occasions dans ces quartiers-là !

LE COMTE, enchaînant. — ... Une créature... exquise... quelque chose de fin et de peuple... un bibelot de faubourg, une Mimi Pinson... qui jouerait le mélodrame avec un talent... d'amateur, et qui leur a tiré des larmes dans *le Sonneur de Saint-Paul*. Cette beauté se nomme...

LE BARON. — Il sait jusqu'à son nom !

LE COMTE. — Jeanne Thillier.

ROBERT. — Est-ce que vous nous faites suivre, monsieur ?

COURPIÈRE, froidement. — Tout cela est exact, sauf un point : ce n'est pas moi qui ai déniché, mais Robert...

Celui-ci a fait un geste de contrariété.

LE COMTE. — En effet. Mais, la première fois que vous avez obtenu, à vous deux, de Mlle Jeanne Thillier qu'elle vînt souper avec vous au Rocher...

LA COMTESSE. — Au Rocher ?

LE COMTE. — C'est le Prunier des Batignolles... Elle eut une façon de vous aborder qui faisait aussitôt de Maurice l'amant présomptif, et de Robert l'ami. (On rit.) Les femmes ont, dans ces conjonctures-là, des intonations et des gestes qu'il est impossible de définir, mais qui sont sans réplique.

COURPIÈRE, toujours froid. — Malgré les intonations et les gestes de Mlle Jeanne Thillier, vous vous trompez absolument sur l'avenir comme sur le présent de nos relations et sur ce qui pourrait résulter de sa visite, au cas, d'ailleurs probable, où elle viendrait ce soir ici.

LE COMTE. — Mais, puisqu'elle est charmante, je serais le dernier à vous reprocher... de vous en apercevoir.

COURPIÈRE. — Vous me surprenez. Car, si je m'abstiens, si je ne me lance pas dans des aventures qui ne peuvent me mener à rien de profitable, c'est justement parce que je suis imbu de principes et d'exemples que je vous dois. Soyez tranquille, je ne perdrai jamais de vue que je suis né et que je n'ai rien.

LE COMTE. — A merveille... Nous partirons quand même pour vous laisser libres... Vous voudrez peut-être faire un tour. Il m'est revenu que, ces derniers temps, vous poussiez des pointes dans les quartiers excentriques et que vous aviez beaucoup de sympathie... (Riant.) pour les... pour les apaches !

COURPIÈRE. — Je ne m'en défends pas. Je n'ai horreur que des classes moyennes. Seulement, vous tombez encore mal : je viens, il n'y a pas huit jours, de renoncer à Belleville et à Ménilmontant, à la suite d'un... fait divers que j'avais vu d'un peu trop près.

ROBERT. — Oh ! je t'en supplie. Maurice, ne reviens pas là-dessus.

LE COMTE, riant. — Qu'est-ce qu'il a ?

ROBERT. — Je ne peux pas supporter les histoires de cour d'assises... Le banc des accusés me fait une bête de peur : je m'y vois.

COURPIÈRE, riant. — Tu t'y vois ? Pas moi.

ROBERT. — Oh ! tu sais, il ne faut pas dire : fontaine...

COURPIÈRE, haussant les épaules. — Evidemment, mais on peut toujours être sûr.

ROBERT. — Tu te ferais sauter ?

COURPIÈRE. — Non. C'est trop banal. Je trouverais mieux... J'ai le temps.

LA COMTESSE. — Evidemment... Finissons-en de partir. Le baron a son pardessus depuis cinq minutes. C'est très dangereux. Comment nous partageons-nous ?

LE COMTE. — Je vais au cercle. Je préférerais garder la voiture. Je peux poser le baron chez lui.

LE BARON, à la comtesse. — Alors, je vous laisse mon coupé.

LA COMTESSE. — Bien. Descendez vite. Pas de protocole, ne m'attendez pas.

LE COMTE. — Bonsoir.

LE BARON, à Courpière. — Bonsoir, mon cher, et merci.

Courpière et Robert Esprels vont jusque dans l'antichambre. Robert en revient le premier, apportant le manteau de la comtesse qui commence à se préparer. Courpière rentre.

Scène IX

LA COMTESSE, ROBERT ESPRELS, COURPIÈRE

COURPIÈRE. — L'un de nous va vous accompagner.

LA COMTESSE. — Jamais de la vie !

ROBERT. — Tous les deux... comme autrefois, quand vous nous promeniez le jeudi.

COURPIÈRE. — Voilà encore Esprels avec ses souvenirs et ses sentimentalités !

LA COMTESSE, moqueuse. — C'est un tendre.

ROBERT. — Bah ! vous regrettez bien un peu, vous aussi, ce vieux temps-là.

LA COMTESSE. — Peut-être.

ROBERT. — Nous allions tout bonnement à la Muette ou au Jardin d'Acclimatation. Votre jeunesse corrigeait notre précoce gravité. Nous devenions, en votre compagnie, insouciants et gais comme de petits étudiants. Et vous aviez aussi je ne sais quoi d'une...

Geste gamin de la comtesse.

COURPIÈRE. — Je crois qu'il allait vous traiter de grisette.

ROBERT. — Vous me gardiez ensuite à dîner. Mais je n'avais pas faim ces jours-là. J'étais un peu amoureux de vous toute la soirée.

Courpière se moque.

LA COMTESSE. — Et il prétend que je me laisse reconduire par lui ! Quelle imprudence ! (Courpière veut parler. Du même geste, elle lui ferme la bouche et lui tend sa main à baiser.) Bonsoir. (Puis elle part, d'une démarche incroyablement légère. On l'entend qui dit dans l'antichambre.) Votre escalier est un peu raide.

Sa voix se perd. Courpière et Robert Esprels, qui l'avaient suivie, rentrent en scène.

Scène X

COURPIÈRE, ROBERT ESPRELS, puis CHARLES

A peine rentré en scène, Robert Esprels indique d'un geste qu'il a oublié quelque chose et retourne dans l'antichambre.

COURPIÈRE. — Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ?

ROBERT, de loin. — Un moment... voilà... (Il rentre. Courpière l'interroge du regard. Désignant la boîte aux lettres qui est restée sur un des guéridons.) Je vois qu'on t'a fait des cadeaux. J'allais oublier de te faire le mien. (Très intimidé.) Il n'est pas bien considérable...

Robert défait un paquet qu'il vient d'apporter, contenant une écritoire.

COURPIÈRE. — Il est au contraire fort beau, et c'est insensé de me faire un pareil présent.

ROBERT, ravi. — Vrai, tu trouves ?

Courpière lui prend la main et, le voyant extraordinairement ému, sourit.

COURPIÈRE. — Ça fait donc tant de plaisir que ça, de donner ?

ROBERT, gentiment. — Bien plus que de recevoir.

COURPIÈRE. — C'est curieux... Ça doit dépendre des caractères... (Un temps.) Dis donc, c'est à toi-même que tu fais là un cadeau, puisqu'en général je préfère que tu tiennes la plume pour moi.

ROBERT, légèrement sarcastique. — Oui, ça vaut mieux.

COURPIÈRE. — Oh ! ce n'est pas que l'orthographe me gêne.

ROBERT. — Non !... Tu t'y appliques depuis qu'il est de mauvais ton de la réformer.

COURPIÈRE. — Moi, j'accorde mes participes.

ROBERT. — Même quand il n'y a pas lieu.

COURPIÈRE. — Mais c'est le ton que je n'attrape pas, quand j'écris. Je sens que je m'exprime comme un mioche, moi qui ne fus jamais enfant, et il me vient malgré moi des mots de sous-officier.

ROBERT, prenant brusquement un air très contrarié. — Au fait, dis donc, mon petit... qu'est-ce que tu viens de raconter à ton père, à propos de Jeanne Thillier... et de tes intentions... abstentionnistes ?

COURPIÈRE. — Mais... la vérité.

ROBERT. — Ce n'est pas sérieux ?

COURPIÈRE. — Très sérieux.

ROBERT, avec un geste et d'un ton de collégien. — Ah ! bien...

COURPIÈRE. — Quoi ?

ROBERT. — Tu sais.... franchement... si c'était pour ne rien faire d'elle... tu aurais pu ne pas me la souffler.

COURPIÈRE. — Qui te dit que je n'en veuille rien faire ?

ROBERT. — Comprends pas... Ni elle, d'ailleurs.

COURPIÈRE. — C'est juste. Il est temps que je lui ouvre mon cœur. Je vais faire ça tout à l'heure, quand elle viendra.

ROBERT. — Tu vas lui... signifier... que tu... enfin que tu fais Joseph ?... Eh bien, tu sais, je suis curieux de voir comment tu t'y prendras.

COURPIÈRE. — Tu vas le voir... J'ai le goût des rôles difficiles... et même un peu ridicules. Je suis fier de savoir m'en tirer avec quelque désinvolture. (Un temps.) J'ai un grand fond de sérieux, moi, mon garçon. Je donnerai toujours à mes intérêts de carrière le pas sur les plaisirs du moment. Tu devrais comprendre ça, toi, qui n'es pas né.

ROBERT. — Toi qui l'es, je ne comprends pas que tu te préoccupes de ta carrière autant qu'un simple roturier.

COURPIÈRE. — Davantage. La situation du roturier est bien meilleure : tous les métiers avouables lui sont permis. Compare... Oh ! je ne me dissimule pas que j'entreprends la lutte pour l'existence dans des conditions défavorables.

ROBERT. — Inquiétantes !

COURPIÈRE. — Halte-là ! Il ne faudrait pas croire non plus que j'y sois tout à fait désarmé. Le suis-je, en fin de compte, beaucoup plus que mes ancêtres ? Longtemps avant la Révolution, et lorsqu'ils jouissaient encore de privilèges, n'étaient-ils pas obligés par leurs princes à un état de maison où leurs revenus ne suffisaient point ? Donc, le même problème se posait pour eux que pour moi. Ils ont bien trouvé le moyen de le résoudre...

ROBERT. — Le roi payait ! Rétribuée par les rois, ta caste a, de génération en génération, au cours de deux siècles, acquis l'habitude de consommer sans produire, de servir avec dignité, de recevoir, sans être diminuée, des gages ou des gratifications... Habitude bien commode. Quel emploi en faire, maintenant que le roi manque ?

COURPIÈRE. — Peuh !...

ROBERT. — Le plus simple, évidemment, serait de... Tu ne te froisseras pas ?

COURPIÈRE. — Non.

ROBERT. — ... de pratiquer le tapage... Oh ! ne t'arrête pas à l'ignominie de ce mot : il a été forgé dans une autre classe de la société, où le tapage se pratique aussi, mais sans la distinction, sans la grâce, enfin sans le je ne sais quoi qu'y peuvent mettre des gens entraînés de père en fils et depuis deux cents ans à... recevoir... Je ne te fais pas injure en hasardant l'hypothèse que tu puisses t'y adonner, tu y serais inimitable.

COURPIÈRE. — Et quand même je ne m'y adonnerai pas. Le tapage est simple, trop simple à mon gré, d'un profit trop immédiat. J'y répugne. Je veux exercer mes facultés et être pour quelque chose dans ma fortune. J'aime le sentiment de l'effort... à condition, bien entendu, que cet effort ne soit pas du travail dans le sens bourgeois du mot.

ROBERT, après un temps, avec un peu de timidité. — Il a été naguère de bon ton de tirer des ressources du jeu.

COURPIÈRE. — Je compte ne jamais toucher une carte. C'est pour le jeu comme pour le tapage : trop de gens de basse condition s'en mêlent. Et ils n'aident même pas la fortune : ils font tout bonnement leur matérielle ! En outre, s'il paraît qu'à la grande époque on ait eu de l'indulgence pour certaines façons de jouer un peu libres, il ne paraît pas non plus que cette indulgence ait été universelle.

ROBERT. — On hésitait.

COURPIÈRE. — Justement. On n'allait pas jusqu'à croire perdus des gens qui n'avaient que triché, mais...

ROBERT. — On cessait d'avoir toute confiance en eux.

COURPIÈRE. — Il est certain que, de nos jours, cette dernière façon de voir a prévalu. Et je m'y range.

ROBERT, un temps. — Alors ?... car je finirais par être réellement inquiet de ton avenir.

COURPIÈRE. — Rappelle-toi la phrase de mon père : qu'un garçon bien tourné ne reste guère dans l'embarras.

ROBERT. — Le mariage ?

COURPIÈRE. — Non... Oh ! Je ne dis pas que je refuserais une occasion... exceptionnelle... même très jeune.. Mais c'est risquer gros. Le mariage a toute chance d'être une fin, et je veux bien qu'il couronne ma carrière ; mais, de préférence, une fois que je l'aurai toute fournie. Je ne tiens pas, sauf nécessité, à assurer sitôt et du premier coup fixer ma vie par une trop heureuse et trop définitive spéculation... (Un silence.) A quoi penses-tu ?

ROBERT. — A l'étrange sort de tes pareils et de toi. Vous n'avez plus de fonction sociale. Vous subsistez dans la société, comme il subsiste dans le corps certains organes qui ont eu jadis leur utilité et qui ne servent plus à rien. Il s'ensuit que le parasitisme est une nécessité pour vous, et par conséquent, un droit.

COURPIÈRE. — Dis : un devoir. Nous ne demanderions pas mieux que de nous en tirer autrement, mais nous faisons de nécessité vertu.

ROBERT. — Ton privilège n'est pas aboli. Tu vis sous le régime de l'inégalité, hors la loi, au-dessus de toutes les lois, morales ou autres. Tu es toujours le grand seigneur, enfin don Juan. Seulement, don Juan a évolué. L'ancien pouvait séduire pour rien, pour le plaisir : toi tu ne peux plus. Encore une fois, je ne te froisse pas ?

COURPIÈRE. — Au contraire. Rien ne m'amuse comme de t'entendre faire la théorie de ma personnalité. Et puis c'est toujours flatteur d'être un type dans le genre de don Juan.

ROBERT. — Je l'entends bien ainsi, et tu vois que je t'admire, au lieu de te juger étroitement... (Après une brève hésitation.) Je rappelais tout à l'heure des souvenirs de notre enfance... sais-tu quel est celui entre tous qui m'a le plus frappé ?... Je ne t'en ai jamais reparlé... Cette nuit, à Courpière, où un cri de toi m'a réveillé en sursaut. J'ai couru. Je t'ai trouvé luttant avec ta mère... qui te broyait les

poignets... près d'un secrétaire forcé... Je t'ai arraché à elle, emmené par la main, remis dans ton lit comme un enfant... et, sans échanger avec toi une seule parole, je me suis assis à ton chevet... Tu étais à la renverse, les yeux fixes. Je te regardais et je me disais : « Qu'y a-t-il dans cette tête-là ? Quels combats s'y livrent ? Quel remords y point ? Ou quelle rage y bouillonne d'avoir échoué ? Quels projets s'y ébauchent pour demain ? » Au moins j'étais bien sûr qu'il ne pouvait rien s'y passer de vulgaire : ton visage avait une expression trop farouche et trop noble. Je voyais dans tes yeux l'âme des ancêtres, de ceux qui ont conquis et pillé. Tu étais allongé comme une statue sur une tombe. Tu avais la beauté des morts et le prestige du passé.

Un assez long silence. Un coup de sonnette.

COURPIÈRE, du ton le plus naturel. — Tiens ! Est-ce Jeanne ? Déjà ?

Charles entre et lui présente une carte. Il y jette les yeux et sourit.

ROBERT. — Qui est-ce donc ?

COURPIÈRE. — La baronne Duval. Quelle cérémonie ! Faites entrer... Si on lui avait dit la semaine dernière qu'elle me ferait passer sa carte !

Charles sort.

ROBERT. — Eh bien, si elle était arrivée dix minutes plus tôt...

COURPIÈRE. — Oui, c'est dommage, elle aurait eu le plaisir de rencontrer son mari.

Scène XI

COURPIÈRE, ROBERT ESPRELS, LA BARONNE DUVAL

COURPIÈRE, lui désignant un siège. — Madame.

LA BARONNE, restant debout. — Merci... Je passe... Vous ne m'attendiez pas.

COURPIÈRE. — Je vous avoue que je suis surpris.

LA BARONNE. — Pourquoi ? Je viens vous souhaiter votre fête. Ce qui est bizarre, c'est que vous ayez omis de m'inviter. Dois-je en conclure que nous avons rompu ?

COURPIÈRE. — Madame, nous ne sommes pas seuls.

LA BARONNE, avec un regard dédaigneux vers Esprels. — Il est sans importance : le témoin de votre vie... et un peu de la mienne... Il a suivi dès les premiers jours les savantes manœuvres que vous faisiez pour me séduire — le mot est assez ridicule quand il s'agit d'une femme de mon âge — mais c'est qu'en effet... une femme qui est arrivée jusque-là... sans jamais penser... même à la possibilité d'une erreur... c'est... un peu ridicule... mais c'est aussi un peu... comment dire ?... un peu sacré. Vous avez eu tort... Ah ! moi aussi. Mais qu'est-ce que vous voulez ? J'étais désarmée par l'étonnement. Jamais personne n'avait fait attention à moi. Je vous dois une revanche tardive et inattendue... Tout de même je reste votre obligée. Seulement, pourquoi rompre avec cette brusquerie ?... Il fallait trouver un prétexte... dire un mot.

COURPIÈRE. — Adressez-vous au témoin de ma vie, qui sait apparemment pourquoi j'ai cru devoir me conduire de la sorte, et qui a plus de facilité d'élocution que moi.

ROBERT, contrarié. — Je t'en prie...

COURPIÈRE. — Mais si, mais si, parle.

LA BARONNE. — Epargnez-nous à tous les deux cette raillerie peu convenable.

COURPIÈRE. — Eh bien, madame... vous me forcez à vous dire... des choses... Enfin, vous savez aussi bien que moi combien ma situation était impossible... Votre mari est... chez mes parents... enfin... l'ami de la maison... Mes scrupules...

LA BARONNE. — Non, Maurice, non, ne soyez pas hypocrite. Ça ne vous va pas... Si mon mari n'avait pas été... l'ami de la maison, vous ne vous seriez jamais occupé de moi... Il paraît que je ne peux plus vous être utile à rien, puisque vous me mettez de côté : dites-le. Et soyez tranquille. Je n'ai aucune idée de me raccrocher à vous. Je suis venue d'abord vous dire que je vous pardonne.

COURPIÈRE. — Madame, je vous remercie bien.

LA BARONNE. — Et puis, je vous ai tant aimé... et je ne suis pas capable d'indifférence... je suis venue essayer... ne riez pas... de vous ouvrir les yeux... Vous m'inquiétez, Maurice... Vraiment... Votre avenir m'effraye. Il serait peut-être encore temps...

COURPIÈRE. — Madame, j'y penserai.

LA BARONNE. — Vous savez que j'ai des sentiments très religieux... Alors... je crois... qu'on paye toujours le mal qu'on a fait... Quand ce n'est pas ici-bas... c'est... ailleurs. Je souhaite — vous allez encore vous moquer de moi — je souhaite que vous... ce soit ici-bas...

COURPIÈRE. — Mais je vous remercie encore... Voilà de grandes idées. Qu'en dis-tu, Robert ?... En attendant, comme j'ai aussi, moi, des sentiments très religieux, je vous prie de ne pas mêler la religion à ce qu'il y a eu entre nous.

LA BARONNE. — Oui... D'ailleurs, ne vous frappez pas, nous ne sommes plus à une époque où la vertu soit récompensée et le vice puni. Allons, adieu. Je n'aurai sans doute pas la douleur d'assister à votre... châtiment. J'aurai peut-être la douleur, pire, d'assister à vos succès.

COURPIÈRE. — Eh bien, madame, j'en accepte l'augure. Adieu.

Elle sort.

Scène XII

COURPIÈRE, ROBERT ESPRELS

COURPIÈRE. — Bien le bonsoir. (A Robert.) Dieu me pardonne ! Tu es ému !

ROBERT, souriant. — Un peu... Dis donc, quand on parle de don Juan... Voilà donc Elvire... Seulement, j'aperçois une différence entre don Juan et toi. Tu viens d'avoir un mot superbe sur la religion. Tu sais qu'il était « libertin », c'est-à-dire libre penseur ?

COURPIÈRE. — Je n'imite personne, et je serai toujours bien pensant.

ROBERT. — Ah çà ! pourquoi, parmi les amies de ta mère... on débute toujours par les amies de sa mère... mais pourquoi as-tu choisi celle-ci, qui n'est pas gaie ?

COURPIÈRE. — Comment, pourquoi ?... Elle vient de le dire elle-même.

ROBERT. — Oui, elle était nécessaire à ta combinaison... Mais, à présent... où vas-tu ?...

COURPIÈRE. — Opérer ?

ROBERT. — Oui... Tu ne veux pas de Jeanne, tu as dit aussi pourquoi et, somme toute, je te comprends...

COURPIÈRE. — Le monde.

ROBERT. — Le vaste monde ?

COURPIÈRE. — Non : un seul et unique salon... Au fait, voici une invitation pour toi, chez la comtesse de Passelieu.

ROBERT. — Ah ! voilà, par exemple, la maîtresse rêvée. La comtesse de Passelieu ! Belle à miracle, point effarouchante, un mari vieux, pas riche et d'une parfaite honorabilité, trois cent mille livres de rentes personnelles provenant, par tiers, de trois amants, qu'elle a réglés chacun aussitôt ce chiffre obtenu ; et elle touche à l'âge ou une femme qui a conquis son indépendance, peut, de temps à autre, s'offrir un caprice.

COURPIÈRE. — Ne t'emballe pas. Je ne considère, quant à présent, Mme de Passelieu que pour son salon, qui est commode.

ROBERT. — Si... commode que l'on s'étonne un peu d'y voir fréquenter une pure jeune fille comme Mlle Blanche Lambercier, parmi des... Mme Arrow, tiens, par exemple, qui est notoirement entretenue.

COURPIÈRE, sèchement. — Mme Arrow me plaît infiniment, et je te serai obligé de ne pas te faire l'écho des bruits qui courent sur elle. Le salon de Mme de Passelieu est, d'ailleurs, parfaitement convenable, puisqu'il est fréquenté, non seulement par Mlle Blanche Lambercier, mais par ma mère.

ROBERT, confus. — Ah ! c'est vrai !

On sonne.

COURPIÈRE. — Cette fois, c'est Jeanne.

ROBERT. — Tiens, je n'y pensais plus du tout.

COURPIÈRE. — Tu vois bien que tu ne tenais pas à elle tant que ça.

ROBERT. — Pauvre fille, va-t-elle être désappointée !... Je parie qu'elle comptait, ce soir, étrenner ton appartement.

Scène XIII

COURPIÈRE, ROBERT ESPRELS, JEANNE

JEANNE, de la porte, souriante, gentille. — Bonjour. Bonjour, vous deux. (A Courpière.) Bonjour, toi.

Robert Esprels lui donne la main.

COURPIÈRE. — Bonjour.

Il lui baise le bout des doigts.

JEANNE, faisant le geste de retirer son chapeau. — On peut ?

COURPIÈRE. — Naturellement. (Désignant le manteau de Jeanne.) Et ça aussi.

ROBERT, prenant le chapeau. — Il y a un vestiaire.

Il va vers la porte de gauche, au fond.

JEANNE. — Par ici ?

ROBERT. — Oui, c'est la chambre de Maurice.

JEANNE. — Ah ?... (A Courpière.) On peut voir ?

COURPIÈRE. — Tout ce que tu voudras. Seulement, que Robert te conduise. Moi, j'en ai assez de faire visiter.

Robert porte le chapeau de Jeanne dans la chambre de Maurice, revient prendre son manteau, sort de nouveau et revient, tandis que Jeanne demeure sur le seuil et ose à peine regarder.

JEANNE. — Alors... tu inaugures l'appartement aujourd'hui ?

COURPIÈRE. — C'est déjà fait.

JEANNE, vivement. — Ah ?... Comment ?...

COURPIÈRE. — Par un dîner de famille.

JEANNE. — Ah !... (Très gaiement.) C'est moi qui ai mal dîné ! J'étais du lever de rideau, et tu sais, le rideau lève de bonne heure, à Batignolles. Par compensation, je n'étais pas du quatre...

COURPIÈRE. — Tu as faim ?

JEANNE. — J'en meurs !

ROBERT. — Il doit rester du dessert.

COURPIÈRE, à Robert. — Sonne Charles.

JEANNE. — Oh ! non.

ROBERT. — J'irai à l'office moi-même.

Il sort.

COURPIÈRE, désignant à Jeanne la gavotte. — Assieds-toi là.

JEANNE. — Dans cette guérite ?

COURPIÈRE. — Oui.

Il débarrasse la petite table.

JEANNE. — Et toi ?

COURPIÈRE. — Ici.

Il approche un X de la gavotte et s'y place, tout contre Jeanne, un peu plus bas qu'elle.

JEANNE, câline. — Oh ! on est bien...

ROBERT, rentrant, une assiette de gâteaux à la main. — Ne vous gênez pas. (A Courpière, de mauvaise humeur.) Tu me laisses tout faire.

COURPIÈRE, fort occupé auprès de Jeanne. — Mais non, pas tout... J'ai la meilleure part. (A Jeanne.) Que je ne t'empêche pas de te restaurer.

Il prend pour elle les gâteaux sur l'assiette que tient Robert.

ROBERT, grognon. — Tiens, tu ne sais pas ce que tu veux.

COURPIÈRE. — Moi ?... Si, parfaitement.

Comme, en réponse à un geste trop osé, elle lui tend les lèvres ; il se met hors de portée, prend délicatement la tête de Jeanne, entre ses deux mains, et la repose contre le dossier du siège. Elle le regarde, étonnée, triste.

JEANNE, naïvement. — Alors... Tu ne veux donc pas ? Courpière secoue la tête.) Oh !...

COURPIÈRE, souriant à Robert. — Est-elle gentille, hein ?

ROBERT. — Je n'ai pas attendu ta permission pour m'en apercevoir.

COURPIÈRE, à Jeanne. — Et toi ?... Tu voudrais donc bien ?

JEANNE. — Oh ! oui.

COURPIÈRE. — Tu m'aimes ?

JEANNE. — Oui.

COURPIÈRE. — Moi aussi, je t'aime.

JEANNE, avec passion. — Ah !...

COURPIÈRE. — Et c'est pourquoi je suis péniblement affecté de cette médiocrité où je te vois... Certes, ce visage si fin... ce corps charmant... (Gestes et caresses.) peuvent se passer de parure. Et pourtant... qu'il n'y ait pas de luxe autour de toi, cela est choquant.

JEANNE. — Ce n'est pourtant pas ma faute !...

COURPIÈRE. — Je ne te reproche rien : je te dis que cela est choquant.... comme un désordre, comme un défaut d'harmonie. Sais-tu où tu devrais t'habiller ?

JEANNE. — Chez les grands couturiers ?

COURPIÈRE. — Pas chez les grands couturiers, chez un. Il faut savoir choisir. Chez un qui saurait t'habiller dans l'esprit de ta beauté... d'étoffes molles... de lingeries... de dentelles. Tout a une importance... Le cadre !... Il fallait être un marchand de curiosités du boulevard de Clichy, comme ton amant...

JEANNE. — Je n'ai plus d'amant.

COURPIÈRE. — Plus de... ?

JEANNE. — Dame, tu penses bien que je l'ai balancé.

COURPIÈRE. — Ah ? (Il reprend, impassible.) Il fallait être un marchand de curiosités du boulevard de Clichy pour te loger rue Caroline... Sais-tu pour quel motif je n'ai jamais encore monté chez toi ?

JEANNE. — Je me le suis souvent demandé.

COURPIÈRE. — Il me déplaisait de te voir dans un cadre indigne... Oh ! je l'imagine, ton logement, le « carré » décoré du nom d'antichambre, le bout de salon avec les meubles Louis-Philippe qui ont la prétention d'être « empire », les nattes de la salle à manger et le linoléum de la salle de bain. (Elle sourit.) C'est ça ?

JEANNE. — Assez.

COURPIÈRE. — J'imagine aussi, très bien, le décor où je t'aimerais sans souffrir... Comme ici... Mais, d'autres tentures, à cause de ton teint et de tes cheveux... Tes voitures, tiens, je les dessinerais... Quant aux bijoux... un conseil : ne porte jamais que des perles.

JEANNE. — Bien.

COURPIÈRE. — Je me suis amusé à faire ton budget.

JEANNE. — Mon...

COURPIÈRE. — Oui. Sais-tu à quel chiffre j'arrive ? Oh ! en grapillant sur les moindres choses... Ma chère, je te défie de t'en tirer à moins de douze mille louis par an. (Tandis qu'elle compte, de tête, ce que cela fait en francs, il s'écarte d'elle, et sèchement.) J'ai cinq cents francs par mois.

JEANNE, après un nouveau calcul. — Cinq cents... cinq cents francs par mois... ça fait six mille par an ?

COURPIÈRE. — D'ordinaire.

JEANNE. — Eh bien, mon marchand de curiosités ne me les donnait pas. Six mille francs par an ! Je vivrais très bien de ça... et même de moins.

COURPIÈRE, froidement. — Pas moi... D'ailleurs, ma petite, même aussi sommairement nippée, tu es trop jolie, trop voyante, pour que je t'exhibe. On me soupçonnerait de vouloir faire un lancement !

JEANNE. — On ne t'en soupçonnera pas, parce qu'on verra bien que je te reste fidèle.

COURPIÈRE. — Alors, je serai ridicule, parce qu'on croira que j'ai raté mon coup.

Un silence.

JEANNE, brusquement redressée, d'un ton de révolte. — Pourquoi m'as-tu fait lâcher mon amant ?

COURPIÈRE. — D'abord, tu voudras bien remarquer que je ne t'ai pas fait lâcher ton amant : tu viens de m'apprendre cette grande nouvelle. Et puis, c'est grand'chose que tu as perdu là !

JEANNE, assez durement. — C'est mon pain.

COURPIÈRE, haussant les épaules. — Tu te contentes de peu.

Silence.) Qu'est-ce que tu veux, ma petite, je ne peux pas te ramasser où je te trouve.

JEANNE, pensive. — Ah! voilà, si j'étais la maîtresse d'un de tes amis ?... (Un temps.) L'ennui, c'est que tu ne peux pas me présenter dans ton monde.

COURPIÈRE, avec un franc rire. — Ah ! évidemment.

On sonne. Charles entre et annonce : « M. Lambercier ». Courpière, d'un simple signe affirmatif, donne ordre qu'on l'introduise. Puis son regard rencontre celui de Robert Esprels, qui baisse les yeux.

Scène XIV

COURPIÈRE, ROBERT ESPRELS, JEANNE THILLIER, LAMBERCIER

LAMBERCIER, avec un extrême embarras. — Je vous demande pardon... C'est très indiscret à moi...

COURPIÈRE, condescendant. — Du tout, du tout.

LAMBERCIER. — Mais... d'abord, mon cher Maurice... j'aurais été navré de ne pas vous serrer la main aujourd'hui...

COURPIÈRE, lui tendant la main. — Voilà.

LAMBERCIER, gardant cette main. —Et puis... je désirais savoir... s'il ne vous manque réellement rien... si vous êtes content.

COURPIÈRE. — Ravi. (Il retient à son tour la main de Lambercier, qui, n'osant se dégager, jette à la dérobée un regard à Jeanne et à Robert, pour s'excuser de ne leur avoir pas encore dit bonjour.) Vrai, c'est très bien ici, très gentil. Je crois que je m'y plairai... et que j'y resterai éternellement.

LAMBERCIER. — Je le souhaite !

Courpière le lâche. Il se hâte d'aller saluer Jeanne.

COURPIÈRE. — Vous vous connaissez ?

JEANNE, riant. — En voilà une question ! Tu nous as fait souper ensemble il y a quatre jours.

COURPIÈRE. — Ah ! oui, j'oubliais.

LAMBERCIER.— Maintenant, je m'en vais. (A Courpière.) Je vous demande encore pardon... Je ne savais pas que mademoiselle fût là ...

JEANNE. — J'allais partir.

LAMBERCIER, surpris. — Ah ?

JEANNE. — Oui... Robert, où as-tu mis mon chapeau ?

ROBERT. — Par ici.

JEANNE. — Conduis-moi.

Tous deux sortent.

Scène XV

COURPIÈRE, LAMBERCIER

LAMBERCIER, hésitant, ému. — Maurice...

COURPIÈRE. — Quoi donc ?

LAMBERCIER. — Je voudrais profiter des... des trois minutes de tête à tête... qu'on nous laisse... pour vous demander... un avis... non... un renseignement.

COURPIÈRE. — Lequel des deux ?

LAMBERCIER. — Un renseignement d'abord, et ensuite... le cas échéant... un avis.

COURPIÈRE. — Marchez.

LAMBERCIER. — J'ai cru remarquer, l'autre soir... qu'il n'y avait... rien... entre Mlle Jeanne Thillier et vous.

COURPIÈRE. — Rien.

LAMBERCIER. — Ah !... Et comme elle vient de dire... enfin... comme elle s'en va... c'est donc... qu'aujourd'hui encore...

COURPIÈRE. — Aujourd'hui encore.

LAMBERCIER. — Est-ce que ?... Vous permettez ?

COURPIÈRE. — Certainement, je permets.

LAMBERCIER. — Est-ce que, réellement, vous n'auriez pas... d'intentions ?

COURPIÈRE. — Aucune.

LAMBERCIER. — Ah !... Alors... alors, je peux tout vous dire : elle me plaît infiniment.

COURPIÈRE. — Bah ?

LAMBERCIER. — Et... je ne crois pas lui déplaire.

COURPIÈRE. — Tiens !

LAMBERCIER. — Alors... ne croyez-vous pas... que je ferais bien... de pousser l'aventure... de la mettre dans ses meubles... et de l'environner d'un luxe fou ?

COURPIÈRE, avec une feinte et brusque colère. — Non, vous êtes inouï ! Ah çà ! mon cher, quand donc en finirez-vous avec cette pusillanimité, grotesque à votre âge, qui vous empêche de jamais prendre une résolution tout seul ?

LAMBERCIER. — Je...

COURPIÈRE. — Vous vous figurez que je vais vous donner un avis là-dessus ? Mais vous êtes fou !

LAMBERCIER. — Oh !...

COURPIÈRE. — Prenez garde, mon petit : vos façons excitent la risée universelle, je saisis cette occasion de vous le dire et je crois vous rendre un grand service. Cette vie retirée, craintive, que mènent les vôtres et vous-même, finit par être suspecte, et vous ne vous doutez pas des commentaires que l'on fait partout.

LAMBERCIER, effaré. — Vraiment ?

COURPIÈRE. — On vous brocarde, vous en particulier...

LAMBERCIER. — Moi ?

COURPIÈRE. — Parce qu'on ne s'est jamais aperçu que vous osiez seulement prendre une maîtresse.

LAMBERCIER. — Pourtant...

COURPIÈRE. — Je ne vous cacherai pas que, même, il court sur votre compte, à ce propos, des bruits fort désavantageux.

LAMBERCIER. — Mon Dieu ! de quelle nature ?

COURPIÈRE. — De toute nature... Ah ! quel gnangnan vous êtes !... Cristi ! si vous vous mettez avec Jeanne, vous ferez bien la paire...

LAMBERCIER. — Alors...

Robert Esprels reparaît seul. Courpière sonne.

Scène XVI

COURPIÈRE, LAMBERCIER, ROBERT ESPRELS, puis CHARLES

ROBERT. — Elle n'a plus que son chapeau à mettre.

Charles entre.

COURPIÈRE. — Nous ne l'attendrons pas. (A Charles.) Mes affaires sont dans l'antichambre ? Et celles de M. Robert ?

CHARLES. — Oui, monsieur le vicomte.

COURPIÈRE. — Nous avons un rendez-vous chez Maxim.

Il va vers la porte. Robert le suit, et machinalement, en passant, regarde la boîte.

ROBERT. — Tiens ! il y a une lettre pour toi. Comment diable est-elle venue ?

Courpière la prend sans répondre, décachette l'enveloppe d'où il tire un billet de cinq cents francs qu'il met tranquillement dans son portefeuille.

COURPIÈRE, à Lambercier. — Bonsoir.

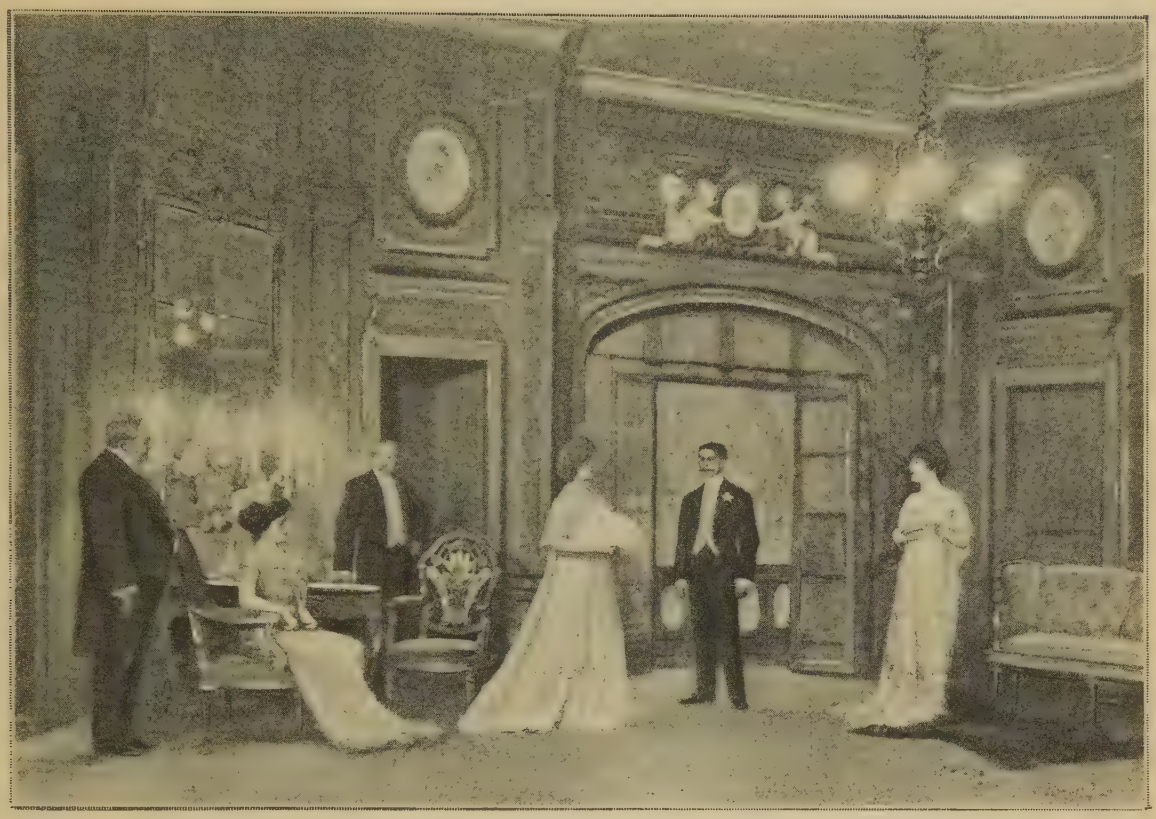
Il sort. Robert Esprels le suit.

Scène XVII

LAMBERCIER, JEANNE

Elle rentre presque au même instant et voit d'abord que Lambercier est seul. Elle le regarde ; il la regarde, sans rien dire. Tous deux baissent les yeux. Il lui donne la main. Ils rient niaisement.

RIDEAU



ACTE II, SCÈNE II. — De gauche à droite : le baron Duval, Mme de Courpière, le comte, Mme de Passelieu, Courpière, Mme Arrow

ACTE II

CHEZ LA COMTESSE DE PASSELIEU

Un boudoir qui communique, à droite, avec sa chambre à coucher, à gauche, avec une chambre de toilette, et qui ouvre, au fond, sur un balcon à mi-étage de la salle des fêtes. On voit la chambre, le lit à travers une glace sans tain placée entre deux portes symétriques. La cheminée est à gauche, entre deux portes, celle du premier plan communiquant à l'extérieur. La salle des fêtes est magnifiquement éclairée. Le luminaire en scène est brillant, mais plus intime.

Scène première

LE BARON DUVAL, LE COMTE DE COURPIÈRE, ROBERT ESPRELS

Au lever du rideau, la porte du fond est ouverte. On entend le concert. Le baron Duval est installé dans un fauteuil près de la cheminée. Robert Esprels est en vue sur le balcon, accoudé à la balustrade. Le comte paraît à son tour sur le balcon, venant de droite et s'arrête à causer quelques instants avec Esprels, puis vient en scène.

LE COMTE. — J'étais sûr de vous trouver ici !

LE BARON DUVAL. — Vous y avez monté en contrebande, par le petit escalier dérobé derrière le décor, au bout de la salle des fêtes ? Moi, c'est Mme de Passelieu elle-même qui m'a conduit par la main dans ce cabinet réservé aux intimes. Je m'y trouve fort à mon aise. J'écoute comme dans le salon d'une loge à l'opéra, les yeux fermés. Et quand il me vient fantaisie de les rouvrir et de les promener sur un joli spectacle, je n'ai qu'à m'avancer jusqu'à cette balustrade, d'où je vois toute la salle à vol d'oiseau.

LE COMTE. — Cet hôtel de Passelieu est vraiment bien distribué. Je le copierais, si j'avais à faire construire. A mon âge il n'y a plus guère d'apparence. Mais, quand Maurice fera, comme il faut prévoir, le mariage qui l'obligera d'avoir une espèce de palais, je lui conseillerai de se modeler sur celui-ci.

LE BARON DUVAL. — Oh ! un escalier, une salle de fêtes sur deux étages et une galerie tout autour, cela est à la portée de toutes les imaginations. Ce que nous devons souhaiter à votre fils, c'est une femme qui, en lui procurant les moyens d'avoir cela, y sache mettre, par surcroît, la vie, l'âme, l'entrain, comme fait la comtesse de Passelieu.

LE COMTE. — Il est vrai que les mêmes choses, qui assortient ailleurs, amusent ici.

LE BARON DUVAL. — Et voyez, ce soir : même l'absence forcée du maître de la maison, son grave état de santé, ne jettent pas le moindre voile sur cette fête charmante.

LE COMTE. — Tiens, c'est vrai, au fait ! Où est-il donc, Passelieu ? Je n'avais pas même remarqué...

LE BARON DUVAL. — Il est dans je ne sais quelle maison de santé, le plus loin possible de Paris. On l'y a conduit d'urgence, hier, trop tard, heureusement, pour que la comtesse eût le temps de nous décommander, et j'ai vaguement ouï dire qu'il a été opéré ce matin.

LE COMTE. — De quoi ?

LE BARON DUVAL. — Sait-on jamais ? (A Esprels qui vient

en scène.) Bonsoir, monsieur Esprels. Vous voilà seul, par hasard ?

LE COMTE, riant. — Maurice le sème.

ROBERT ESPRELS, qui semble fort nerveux. — Depuis une quinzaine, je ne sais rien de ce qu'il fait. Je suis réduit aux conjectures.

LE BARON DUVAL. — Une femme ?

ROBERT ESPRELS, après une brève hésitation. — Croiriez-vous, aujourd'hui, tout d'un coup, je m'avise que je n'ai plus remis les pieds chez cette pauvre Jeanne... vous savez, Jeanne Thillier... des Batignolles...

LE COMTE. — Oui, oui.

ROBERT ESPRELS. — ... Depuis que Lambercier en est devenu... propriétaire... J'y vais, et j'y trouve... Maurice !...

LE BARON DUVAL. — Tiens !

ROBERT ESPRELS. — J'y trouve Maurice... installé... avec les airs de quelqu'un... qui est venu hier et qui reviendra demain... enfin avec cet air d'être chez soi qui saute d'abord aux yeux d'un tiers survenant.

LE COMTE. — Le cas seul excepté où ce tiers survenant est un mari...

LE BARON DUVAL. — Ou bien un amant titulaire. (Il regarde dans la salle.) Tenez, le voilà, votre ami,... là-bas... à côté de la belle Mme Arrow.

ROBERT ESPRELS, entre deux tons. — Naturellement. (Haut.) La belle Mme Arrow !

LE BARON DUVAL. — J'use de l'expression consacrée.

ROBERT ESPRELS. — Moi, j'ai horreur des belles madames.

LE COMTE. — Je suis comme Esprels. Je préfère la maîtresse de céans... C'est extraordinaire, l'injustice des réputations mondaines. Mme Arrow n'affiche pas trop de luxe, et rien n'autorise à croire qu'elle dépense plus que les revenus de la communauté : pourquoi donc a-t-elle une renommée de se vendre encore plus solidement établie que celle de notre aimable hôtesse, dont tous les bailleurs de fonds sont connus ?

LE BARON DUVAL. — Cela tient à la différence des maris. Arrow marque mal, il est trop fort aux armes.

LE COMTE. — Il tue trop infailliblement ceux des amants de sa femme qui n'ont pas, ou qui n'ont plus le sou.

LE BARON DUVAL. — Passelieu est aveugle sans préférences. Et il est vénérable : vous savez qu'il a soixante-dix ans bien sonnés.

LE COMTE. — Et elle ?

LE BARON DUVAL. — Qui peut savoir ? Elle est étonnante...

LE COMTE. — Ah ! voici l'entr'acte.

LE BARON DUVAL, revenant en scène. — Elle est étonnante. Je ne lui vois qu'un seul petit signe de vieillissement... tout moral : il commence à lui venir un goût pour les petits jeunes gens.

LE COMTE. — Heureux petits jeunes gens !

LE BARON DUVAL. — Vous parlez en père... qui prévoit.

Scène II

LE BARON DUVAL, LE COMTE, ROBERT ESPRELS, LA COMTESSE, Mme DE PASSELIEU, puis COURPIÈRE, Mme ARROW, puis BLANCHE.

La comtesse et Mme de Passelieu entrent par le balcon.

Mme DE PASSELIEU. — Venez par ici, on respire et nous serons tranquilles.

LA COMTESSE. — Vous négligez tous vos invités pour moi ! (Mme de Passelieu passant un instant dans sa chambre, la comtesse dit au baron Duval.) Je m'amuse ! Elle a un béguin pour Maurice. Alors, comme il ne semble pas y prendre garde, elle me fait la cour à moi.

LE BARON DUVAL. — Procédé classique. Pourtant, quand il s'agit d'amour libre...

LE COMTE, à Mme de Passelieu. — Je vous demande pardon de ne pas m'être informé tout d'abord de M. de Passelieu. J'ignorais qu'il fût malade. J'espère que ce n'est rien de trop inquiétant ?

Mme DE PASSELIEU, très gaie. — Mon Dieu, je n'irai pas jusqu'à vous dire ce que me disait, l'autre jour, une de mes amies, aux Variétés : « Oh ! je m'amuse, ce soir, je m'amuse !... Et j'en avais joliment besoin, car mon pauvre mari est au plus mal. » Mais je dois me forcer un peu pour être si gaie : l'état de ce pauvre M. de Passelieu est sérieux, sans être grave. (A la comtesse.) Asseyez-vous donc.

Courpière entre avec Mme Arrow.

COURPIÈRE, à Mme de Passelieu. — Vous m'excusez ? Mme Arrow n'osait pas monter ici. J'ai pris sur moi de vous l'amener.

Mme DE PASSELIEU, visiblement contrariée. — Vous n'avez pas besoin de vous excuser, mon cher Maurice. Vous êtes ici... chez vous.

COURPIÈRE. — Merci... et soyez tranquille : je n'abuse jamais.

Mme ARROW, à la comtesse. — La duchesse de Muids vient de chanter Tristan avec un feu !

LA COMTESSE. — Oui, on n'en peut plus !

COURPIÈRE, à Mme Arrow. — Venez voir le coup d'œil de la galerie (A Mme de Passelieu.) Vous permettez ?

Elle fait un signe d'assentiment. Courpière et Mme Arrow vont sur le balcon, où ils restent bien en vue.

Mme DE PASSELIEU. — Il faut que ce soit Maurice... En voilà une idée, de m'amener ici cette femme, qui, je vous prie bien de le croire, n'est pas de mon intimité.

LA COMTESSE, sans avoir l'air d'y toucher. — Elle me paraît être fort de l'intimité de mon fils.

LE BARON DUVAL, de même. — Ils font à eux deux un beau couple.

Mme DE PASSELIEU, nerveuse. — Malheureusement pour votre esthétique, il y a un mari... qui ne tolère à sa femme que des partenaires plus confortables.

LE COMTE. — Où est-il donc, Arrow ?

LE BARON DUVAL. — Comment se fait-il qu'il ne surveille pas ?

LA COMTESSE, à Mme de Passelieu qui se lève. — Vous allez l'appeler, du balcon ?

Mme DE PASSELIEU. — Non, je vais le suppléer.

Elle va en effet s'accouder auprès de Courpière et de Mme Arrow.

LA COMTESSE. — Les voilà, maintenant, après mon fils, à deux de jeu.

LE BARON DUVAL. — Mais elles n'usent pas de mêmes procédés.

LE COMTE. — Oui, vous nous disiez que Mme de Passelieu fait la cour à vous...

LE BARON DUVAL. — L'autre paraît faire la cour à Maurice directement, ou, du moins, se la laisser faire par lui.

LA COMTESSE. — Je serai incorruptible, et je tiendrai la balance égale entre ces deux prétendantes... J'ai même idée de les inviter toutes les deux à Courpière cet automne.

LE COMTE. — Oui, ensemble.

LA COMTESSE. — Bien entendu.

COURPIÈRE, à Mme Arrow, sur le balcon. — Tenez... je vous présente le plus attentif et le plus insupportable des amis... mon inséparable Robert Esprels, qui est venu ici avec moi et qui ne m'a pas adressé la parole en chemin, et qui, depuis, me fait une tête, je ne sais pas pourquoi...

BLANCHE, entrant, à Robert qui descend en scène. — Vous vous querellez avec M. de Courpière ?

ROBERT ESPRELS, souriant. — Il me taquine.

BLANCHE. — C'est un tyran, qui gâte le caractère de ses meilleurs amis. Mon frère est d'une humeur, ce soir ! Je crois même qu'il est parti. J'espère qu'il reviendra me chercher. Vous ne savez pas si M. de Courpière l'a envoyé faire une course ?

ROBERT ESPRELS. — Oh ! je ne pense pas.

COURPIÈRE, descendant, à Robert Esprels. — Tu ne veux pas dire pourquoi tu me fais une tête ? Tu ne veux pas dire pourquoi ?

ROBERT ESPRELS. — Tu me rends ridicule... (Avec brusquerie.) Franchement, si la cause de ton dérangement, depuis quinze jours, et de tes cachotteries n'était que Jeanne Thillier, avoue qu'il y a de quoi être de mauvaise humeur.

COURPIÈRE. — Du calme, du calme.

ROBERT ESPRELS. — D'ailleurs, je ne suis pas aveugle, ce n'est pas du tout de Jeanne Thillier qu'il s'agit...

COURPIÈRE. — Chut Chut Chut !

Scène III

LES MÊMES, LAMBERCIER, puis ARROW

LAMBERCIER, très ému, allant droit à Courpière. — Bonsoi , j'ai... quelque chose... de très grave et de très urgent à vous dire.

ROBERT ESPRELS, inquiet. — Ah ?

COURPIÈRE. — Eh bien, mon cher, vous me le direz tout à l'heure. Ce n'est pas le lieu ni le temps. Il me semble que vous devriez commencer par demander à Mme de Passelieu des nouvelles du comte, qui est malade.

LAMBERCIER. — Ah ?... (A Mme de Passelieu.) On vient de me dire que le comte de Passelieu est malade ?

Mme DE PASSELIEU. — Oui... c'est bien triste... il vaut mieux ne pas en parler.

LAMBERCIER, se raccrochant à Esprels. — J'ai réellement quelque chose de très grave et de très urgent à dire à Maurice.

ROBERT ESPRELS, de mauvaise humeur. — Eh bien, tout à l'heure.

Arrow entre.

COURPIÈRE, à Mme Arrow. — Ah ! voici votre mari.

ARROW, à Mme Arrow, avec un accent anglais très exagéré. — Oh ! Je vous... cherchais...

Mme ARROW. — Ah ?

ARROW. — Oui... Il paraît... que la petite... pièce... qu'on va... jouer, pour finir la... soirée... est... très... drôle... Je vous... engage... à redescendre bientôt... pour avoir une... bonne... place.

Mme ARROW. — Ah !... bien... merci...

Arrow lui tourne le dos et s'en va se poster dans un autre coin, d'où il observe.

COURPIÈRE. — Je n'ai jamais entendu M. Arrow parler français si... imparfaitement.

Mme ARROW, préoccupée. — Oui.

COURPIÈRE, la dévisageant. — Est-ce que cela aurait une... signification ?

Mme ARROW, après un temps. — Peut-être.

COURPIÈRE. — Dans quelques minutes, tous ces gens seront en bas à écouter la pièce. Voulez-vous remonter ici ? J'aurais à vous parler.

Mme ARROW. — Soit.

Courpière va pour sortir.

Mme DE PASSELIEU. — Monsieur de Courpière, vous vous sauvez ? Venez donc vous asseoir... Asseyez-vous. (Elle lui indique une place sur le canapé où elle vient elle-même de s'asseoir, mais il va s'asseoir assez loin, sur une banquette très basse.) Vous voilà posé comme Chérubin pour chanter sa romance. Vous avez presque son âge...

COURPIÈRE. — Non seulement je ne l'ai plus, mais il ne me souvient pas de l'avoir eu jamais.

Mme DE PASSELIEU. — Ce n'est pas ce que dit la chronique.

COURPIÈRE. — Oui-dà ?

Mme DE PASSELIEU. — Elle prétend que vous avez fait le chérubin quand vous en aviez réellement l'âge... et que vous ne vous gênez pas pour le faire encore, depuis que, soi-disant, vous ne l'avez plus.

COURPIÈRE. — Ah ! en amour, c'est autre chose. Un homme qui sait s'y prendre, s'adapte au goût probable de ses partenaires. Il fait le petit jeune homme quand il a fantaisie de plaire à une femme un peu mûre... Et, quand il a la malice de ne vouloir pas lui plaire, il ne fait pas le petit jeune homme. Voilà.

Murmure de ravissement.

Mme ARROW. — Oh ! mais c'est charmant !

LA COMTESSE, à l'oreille du baron Duval. — C'est un assaut.

LE BARON DUVAL. — Une phrase d'armes.

Mme DE PASSELIEU, tout d'un coup. — Oh ! monsieur de Courpière... monsieur de Courpière... Ne laissez donc pas traîner ainsi votre main.

COURPIÈRE. — Pourquoi ?

Mme DE PASSELIEU. — Vous ne savez pas ce que cela me donne envie de faire ?

COURPIÈRE. — Non.

Mme DE PASSELIEU. — De poser mon talon, mon talon rouge sur cette main... et d'appuyer !

COURPIÈRE, calme. — Ah ?... Voilà une singulière tentation.

LE BARON DUVAL. — D'où vous vient cette fantaisie ?

Mme DE PASSELIEU. — Oh !... rien... un souvenir... historique... Un souvenir du maréchal de Richelieu... Dans un salon où il se trouvait entouré des plus éclatantes femmes de son temps... groupées à peu près comme nous sommes... il y en avait une assise par terre... on lui demanda la raison pourquoi il souriait : « C'est, répondit-il, que je pense que je vous ai eues toutes. » Et, posant le talon sur le dos de la main de celle qui était par terre, il fit la cabriole classique... (Nouveau murmure. Blanche, un peu choquée, se lève, sans affectation, et va vers le fond de la scène.) Je vous ai eues toutes... Voilà une chose que vous ne pourriez pas dire, monsieur de Courpière.

COURPIÈRE. — Pas plus que toutes ne pourraient le dire de moi.

Mme DE PASSELIEU. — Mon cher, il ne tiendrait qu'à nous.

COURPIÈRE. — Oh ! vous vous trompez bien.

Mme DE PASSELIEU. — Quoi ?

COURPIÈRE. — Je dis : vous vous trompez bien avec votre : « Il ne tiendrait qu'à nous. » Cela me serait impossible, quant à moi. Et pour un motif... bizarre, mais devant lequel je m'incline.

Mme DE PASSELIEU. — Qui est ?

COURPIÈRE. — Qui est que j'éprouve pour vous un respect profond, un respect pieux, un respect fou, enfin un respect... irrémédiable.

Mme DE PASSELIEU. — Mais... voilà un sentiment bien flatteur.

COURPIÈRE. — Mais non, mais non... Il n'est ni très flatteur pour une femme de l'inspirer, ni très agréable pour un homme de l'éprouver. Mais qu'est-ce que vous voulez ? Je dis les choses comme elles sont. Je n'y peux rien : je vous respecte, là, quoi ? Je vous respecte. Ah ! Dieu ! que je vous respecte !

Mme DE PASSELIEU, outrée, se levant brusquement. — L'entr'acte est fini. Il faut descendre.

Sortie générale, un peu bousculée. Le baron Duval et la comtesse se regardent en souriant. Courpière regarde Mme Arrow avec une fixité interrogative. Elle passe, hautaine.

LAMBERCIER. — Maurice...

ROBERT ESPRELS. — Mais laissez-le donc tranquille

LAMBERCIER. — Mais, encore une fois, j'ai quelque chose de très grave et de très urgent à lui communiquer.

ROBERT ESPRELS. — Eh bien, vous me le communiquerez à moi, plus tard. Ça reviendra au même.

Il le congédie d'un geste impatient et demeure seul en scène avec Courpière.

Scène IV

ROBERT ESPRELS, COURPIÈRE

ROBERT ESPRELS. — Est-ce que tu deviens complètement fou ?

COURPIÈRE, riant. — Bon ! Encore une scène ! Mais... il faudra soigner ça, mon petit... Et pourquoi serais-je complètement fou ?

ROBERT ESPRELS. — Quand Mme de Passelieu se jette à ta tête... car... elle s'y jette...

COURPIÈRE. — Oui...

ROBERT ESPRELS. — Mme de Passelieu !... avec tous les avantages qu'elle comporte !... Je n'insiste pas...

COURPIÈRE. — Non.

ROBERT ESPRELS. — Tu lui infliges la plus sanglante injure qui se puisse infliger à une femme...

COURPIÈRE. — Qui est ?

ROBERT ESPRELS. — Qui est de lui exprimer en paroles, et de lui prouver en action, qu'on la respecte.

COURPIÈRE, avec un grand rire. — Ah ! ah ! ah !... Mais je te remercie bien... je te remercie de si chaudement épouser mes intérêts... Madame Cardinal !

ROBERT ESPREL, haussant les épaules. — Oh !

COURPIÈRE. — Soyons sérieux... Le plus beau de la chose, mon petit, c'est que j'ai dit à Mme de Passelieu la vérité vraie.

ROBERT ESPRELS. — Hein ?

COURPIÈRE. — J'éprouve, en effet, pour elle un respect qui me coupe bras et jambes.

ROBERT ESPRELS. — Je te prie de ne pas te payer ma tête... La vérité, c'est que Mme de Passelieu ne te dit rien, parce qu'une autre... te dit trop... Ah ! je comprends les inquiétudes, les larmes de cette pauvre Jeanne Thillier !

COURPIÈRE. — Les larmes ?

ROBERT ESPRELS. — Oui, cet après-midi, quand je t'ai rencontré chez elle... Tu es parti le premier. Elle a fondu en larmes, et elle m'a dit : « Il va encore chez cette femme ! » Quelle femme ? Mme Arrow !... Mme Arrow ! Dans ta situation !

COURPIÈRE. — Jeanne est la dernière personne que ma... situation devrait inquiéter.

ROBERT ESPRELS. — Parce que ?

COURPIÈRE, après un demi-temps. — Oui, ça ne te regarde pas. Revenons à Mme de Passelieu. Je la respecte : c'est un sentiment comme un autre. Il y a des femmes que l'on respecte... Et... ce respect... est pour moi un avertissement du ciel...

ROBERT ESPRELS. — Oh ?

COURPIÈRE. — Parfaitement. Je ne sais quoi de mystérieux, de providentiel m'interdit d'aspirer à cette femme. Je sens que cela me porterait malheur si je négligeais l'avis d'en haut, et, du reste, je ne manque jamais à tenir compte de ces sortes de suggestions.

ROBERT ESPRELS. — C'est idiot !

COURPIÈRE. — Merci.

ROBERT ESPRELS. — Aussi parfaitement idiot, tiens, que ta manie de ne rien entreprendre, de minuit à minuit, le treize de chaque mois... et de ne jamais monter dans un fiacre dont le numéro ne soit pas un multiple de trois.

COURPIÈRE, sèchement. — Assez !... Tu ne crois à rien.

ROBERT ESPRELS, avec dérision. — Ah !... Tu es courroucé contre moi... non parce que je critique ta ligne de conduite, mais parce que je te blesse dans tes convictions.

COURPIÈRE, doucement, le poussant par l'épaule. — Mais non, mais non, je ne suis pas... courroucé. Seulement, laisse-moi : Mme Arrow va venir.

ROBERT ESPRELS, soupirant. — Ah !... (Il va pour sortir, puis revient.) Vrai, tu ne m'en veux pas ?

COURPIÈRE. — Moi, t'en vouloir ! Quelle idée !

ROBERT ESPRELS. — Oui, tu attaches trop peu d'importance à l'opinion d'autrui... et même à autrui... pour être capable de rancune.

COURPIÈRE. — Peut-être.

ROBERT ESPRELS. — J'ai aussi fort bon caractère, peut-être pour le même motif.

Il serre la main à Courpière et se retire.

Scène V

COURPIÈRE, seul, puis Mme ARROW

Courpière va jusqu'au balcon, guette ; puis on devine qu'il suit des yeux quelqu'un qui sort de la salle des fêtes. Il revient en scène, ferme soigneusement la porte du fond, et descend vers la gauche. Mme Arrow entre de ce côté. Elle est, à son ordinaire, hautaine ; il perd son impassibilité et laisse échapper un geste de joie.

Courpière. Mme Arrow.

COURPIÈRE. — Vous êtes venue ?

Mme ARROW. — Oui. Parce qu'il faut en finir.

COURPIÈRE, tout de suite sur la défensive et arrogant. — Av quoi, s'il vous plaît ?

Mme ARROW. — Vous ne pensez pas que j'aurai pe des mots ?... Voilà une quinzaine de jours que vous ma quez, avec une insolence officielle, les intentions que vo avez sur moi. Et notamment après ce soir, je défie q que ce soit qui sache vivre, et qui ait du monde, de no inviter désormais à dîner l'un sans l'autre.

COURPIÈRE. — Eh bien ?

Mme ARROW. — Eh bien, c'est cela qui doit finir, to de suite.

COURPIÈRE. — Pourquoi ?

Mme ARROW. — Parce que. Depuis quand est-ce qu'u femme est tenue de donner des explications à un homr de qui elle ne veut pas ?

COURPIÈRE. — Mais à un homme de qui elle voudra bien ?

Mme ARROW. — Vous croyez ?

COURPIÈRE. — Vous ai-je dit, moi, que je vous aimais Vous ai-je fait seulement une galanterie ? Pourtant vo m'avez deviné. Je vous ai devinée aussi. Je n'ai eu qu regarder dans vos yeux pour y voir que je pouvais al de l'avant.

Mme ARROW. — Il m'est tout à fait égal... ou peut-ê ne me déplaît-il point... que vous vous imaginiez cela ; je ne me donnerai pas la peine de vous détromper. surplus, ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Et, s'il n'y comme on dit, rien à faire, c'est parce que vous, vous pouvez pas m'aimer.

COURPIÈRE. — Pourquoi ?

Mme ARROW. — Vous faites fausse route, je vous d Ce qui convient à un monsieur de Courpière, ce n'est p une madame Arrow, c'est une Passelieu... et je vo engage, entre parenthèse, à rattraper votre gaffe... est encore temps, marchez... D'ailleurs, tout le mon croit que ça y est. La preuve, c'est que pas une femm

ce soir, ne vous a fait la moindre avance. On croit don Juan... indisponible.

COURPIÈRE. — Je continue à ne pas comprendre.

Mme ARROW. — Vrai ?... Eh bien... pour parler plus net... je vous conseille Mme de Passelieu comme faisant merveilleusement votre affaire, et je vous déconseille... moi... comme ne la faisant point... parce que vous êtes bien don Juan... mais modifié.

COURPIÈRE. — Modifié ?

Mme ARROW. — L'autre... l'original... était... oh ! tout ce que vous voudrez de pire... mais enfin il était désintéressé... Au lieu que l'ordre présent de la société... si défavorable à vous et à vos pareils... ne vous permet point — dit-on — de maintenir une distinction trop scrupuleuse entre les fantaisies de votre cœur et les considérations de votre intérêt... voire de votre subsistance.

COURPIÈRE. — Il est étrange que vous m'opposiez cela, à moi, vous... avec la réputation que vous avez aussi...

Mme ARROW. — Quelle réputation ?

COURPIÈRE. — Mais, la même, exactement.

Mme ARROW. — Cela tranche donc la question. Vous voyez que vous ne pouvez pas aimer la femme que je passe pour être, si vous êtes l'homme qu'on dit. Vous fausseriez votre personnage. Vous démentiriez votre... formule... Vous seriez un Courpière, qui ne serait plus un... Courpière.

COURPIÈRE. — Si !... justement... Vous me faites voir pourquoi, comment je vous aime... nous nous aimons.

Mme ARROW. — Ah ! dites-le-moi : je suis curieuse.

COURPIÈRE. — Oui, je vais vous le dire... Je ne vous ai pas encore... exprimé mes sentiments... Ce n'est pas mon genre... Et puis, je ne me rendais pas très bien compte de ce qui se passait en moi... J'y suis... Voilà... Naguère, j'ai eu le caprice, pendant cinq ou six mois, de... m'encanailler... Je courais, avec Robert Esprels, les quartiers pauvres... équivoques... les Belleville, les Ménilmontant... Nous avons fait là de drôles de relations... hommes, femmes... qui m'inspiraient... de la peur, de la répulsion et de la sympathie... J'ai aimé une de ces femmes-là... oui, cette fois, j'ai aimé... Je pensais à elle continuellement... J'avais de grands frissons brusques. Et j'étais à l'agonie quand elle allait avec un certain individu de ses pareils... et c'est curieux... quand elle allait avec n'importe quel autre... je n'étais même pas jaloux, ça ne me faisait rien... Mais vous ne devez pas comprendre.

Mme ARROW, sourdement. — Si.

COURPIÈRE. — Enfin, comme ils disent, je l'avais dans la peau... Eh bien, c'est comme ça que je vous aime... enfin comme la seule et unique fois où j'aie aimé.

Mme ARROW. — Ah !... J'ai reçu bien des déclarations d'amour dans ma vie... dans ma... carrière... mais en voici une toute neuve... Jamais encore on ne m'avait assimilée aux... comment dites-vous ?... peu importe le nom... Jamais on ne m'avait parlé le langage des boulevards extérieurs et du talus des fortifications.

COURPIÈRE. — C'est vous qui l'avez parlé la première et qui avez pris l'initiative des flatteuses comparaisons. Vous m'avez comparé aux mâles de ces femmes-là... Eh bien, il les aiment... et elles les aiment.

Mme ARROW. — Comment font-ils ? Leur devoir... pro-

Mlle Nelly Cormon (Mme Arrow). — *Dessin de Georges Scott*

fessionnel s'oppose au sentiment.

COURPIÈRE. — Ça les gêne !

Mme ARROW. — Monsieur de Courpière amoureux ! Et de moi ! Voilà votre crise, mon cher... votre drame.

COURPIÈRE. — Tant mieux !

Mme ARROW. — Dans ces aventures-là... c'est comme au coin de certaines rues louches : il y a des coups de couteau à recevoir.

COURPIÈRE. — Je n'ai pas peur des coups !

Mme ARROW. — Ah ! je le sais bien !

COURPIÈRE, la prenant par le bras. — Tu m'aimes ?

Mme ARROW. — C'est pour ça que je ne veux pas te risquer.

COURPIÈRE. — Me risquer ?

Mme ARROW. — Je ne suis pas libre.

COURPIÈRE. — Quelle est la femme de ton espèce qui n'a pas un amant pauvre ?

Mme ARROW. — Je ne peux pas en avoir un de plus.

COURPIÈRE. — La place du pauvre est déjà prise ?

Mme ARROW, avec un sourire méprisant. — Par mon mari.

COURPIÈRE. — Je ne suis pas pauvre... Ecoute... Dans la vie d'un homme... comme moi... il y a toujours... une femme qu'on ne sait pas... une créature humble, aimante... utile... Comprends-tu ?

Mme ARROW. — Oui, oui...

COURPIÈRE. — Je suis très lié avec Lambercier.

Mme ARROW. — Oui.

COURPIÈRE. — On doit dire partout... et même croire... que je l'exploite... qu'il m'entretient...

Mme ARROW. — Naturellement !...

COURPIÈRE. — Eh bien, ça n'est pas vrai... ou du moins, ça n'a pas l'air d'être vrai... parce que... jamais je n'ai rien reçu de lui... directement...

Mme ARROW. — Ah !...

COURPIÈRE. — J'ai... quelqu'un qui puise dans sa caisse... Tu comprends, tu devines ?...

Mme ARROW, avec un rire nerveux. — Oui, oui... oui !

COURPIÈRE, la serrant contre lui. — On s'aime ?...

Mme ARROW. — Ah ! oui !

Après un long baiser, Mme Arrow sort très lentement. Courpière la regarde descendre dans la salle de fêtes. Puis la porte de gauche s'ouvre, Esprels entre avec Lambercier.

Scène VI

COURPIÈRE, ROBERT ESPRELS, LAMBERCIER

ROBERT ESPRELS, très ému. — Maurice ! J'ai pris sur moi de t'amener Camille. Il m'a communiqué ce qu'il voulait te dire tout à l'heure : c'est effectivement très grave et très urgent.

COURPIÈRE. — Qu'est-ce qu'il y a de si grave et de si pressé ? Je vous écoute.

LAMBERCIER, haletant. — Il y a... que je viens de découvrir... aujourd'hui... que Jeanne a un amant !

COURPIÈRE. — C'est tout ça ?

LAMBERCIER. — Quand je dis : un amant... je suis bien honnête. Je devrais me servir d'un autre mot.

COURPIÈRE. — Quel ? (Lambercier se tait, interloqué.) Dites-le.

LAMBERCIER. — Enfin, elle me gruge... au profit d'un autre homme.

COURPIÈRE. — Êtes-vous bien sûr ?

LAMBERCIER. — Oh ! le procédé dont elle use est si élémentaire !... Elle fait tout bonnement comme les domestiques... qui reçoivent de l'argent pour payer les notes... et qui ne les payent pas.

ROBERT ESPRELS. — Cela se sait toujours, à la longue.

COURPIÈRE. — Oui... Et une seule chose m'étonne, c'est que vous ayez mis si longtemps à vous en apercevoir.

LAMBERCIER. — Il a suffi d'un huissier, cet après-midi, pour m'ouvrir les yeux... Où passe la monnaie ? La seule réponse possible est que Jeanne a un amant.

COURPIÈRE. — Ou enfin ce que vous exprimez par cet euphémisme. (Dévisageant Lambercier.) Qui ?

LAMBERCIER, avec un geste d'ignorance furieuse. — Si vous croyez qu'on peut lui tirer un mot !... Je lui ai tordu les mains...

COURPIÈRE, dédaigneux. — Oh !... Du drame ?... (Un temps.) Que comptez-vous faire ?

LAMBERCIER. — Je l'ai jetée dehors !

Courpière a une soudaine expression de détresse et, comme malgré lui, tourne les yeux vers Robert Esprels. Au même instant entre Blanche.

BLANCHE, à Lambercier. — Ah ! tu es là, je m'en doutais. Je te cherche de tous les côtés. Eh bien, partons-nous ?

LAMBERCIER, avec embarras. — Mais... oui, si tu veux.

BLANCHE. — Nous pourrions emmener notre locataire. (Courpière ne paraît pas entendre.) Monsieur de Courpière... nous vous rentrons ?

COURPIÈRE, après un temps bref de réflexion. — Non... Non, merci.

LAMBERCIER. — Mais...

COURPIÈRE. — Non, je vous remercie. Je suis obligé de rester encore quelques instants.

LAMBERCIER. — Alors, bonsoir... nous recauserons...

COURPIÈRE. — Oui, demain matin... Mademoiselle...

Blanche lui fait un signe d'adieu et sort avec son frère.

Scène VII

COURPIÈRE, ROBERT ESPRELS

ROBERT ESPRELS. — Et toi ? Que vas-tu faire ?

COURPIÈRE. — Moi ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Robert Esprels, gêné, baisse la tête, puis, après un temps.

ROBERT ESPRELS. — Camille... va se trouver très... désemparé... Il ne demandera pas mieux que de pardonner, Il ne s'agirait que de lui persuader qu'il peut le faire sans ridicule.

COURPIÈRE. — A quoi bon ? Maintenant qu'il a l'œil ouvert !

Scène VIII

COURPIÈRE, ROBERT ESPRELS, LA COMTESSE DE COURPIÈRE, LE COMTE DE COURPIÈRE, LE BARON DUVAL.

LA COMTESSE. — Je vous demande pardon de venir vous relancer jusqu'ici ; mais votre père a je ne sais quel rendez-vous au club, et, si vous pouviez me reconduire...

COURPIÈRE. — Ah ! je suis désolé... mais je viens d'à peu près m'engager à rester ici. Vous savez, c'est une de ces maisons où l'on s'amuse surtout quand presque tout le monde est parti.

LE COMTE, souriant. — Oui.

LE BARON DUVAL, à la comtesse. — Eh bien, vous allez me permettre de vous mener chez vous.

COURPIÈRE, à sa mère. — Vous me pardonnez ?

LA COMTESSE. — Je vous pardonne... Bonsoir.

Adieux. Sortie. Courpière demeure absorbé.

Scène IX

COURPIÈRE, ROBERT ESPRELS

ROBERT ESPRELS. — Est-ce que je t'attends ? Est-ce que je rentre avec toi ?

COURPIÈRE. — Non. (Un temps. Comme à lui-même, et sans regarder Robert Esprels.) Il n'y a pas qu'une Jeanne Thillier au monde.

ROBERT ESPRELS, avec admiration. — Tu es fort...

COURPIÈRE. — Tu as notre numéro de vestiaire ?

ROBERT ESPRELS. — Oui.

COURPIÈRE. — Aie donc l'obligeance d'aller chercher mes affaires et de me les apporter ici.

ROBERT ESPRELS. — Volontiers. (Il sort. Courpière, seul, reste d'abord immobile, puis va, méthodiquement, sans hâte, reconnaître les diverses portes. Robert Esprels rentre et lui remet son manteau, son chapeau, sa canne. Après un temps.) Je te fais mes compliments.

COURPIÈRE. — Compliments ?

ROBERT ESPRELS. — Oui, tu n'es plus superstitieux.

Tu me parais sur le point de fort négliger les avertissements d'en haut... qui naguère te prescrivaient de respecter Mme de Passelieu... A moins que tu n'aies reçu, depuis cinq minutes, un autre avertissement du même endroit, te prescrivant juste le contraire ?

COURPIÈRE. — Je n'en ai pas reçu... Et je suis même fort troublé à l'idée de passer outre à ce premier avertissement que tu viens de me remémorer. Je n'ai jamais agi de la sorte, et j'ai comme un pressentiment que cela tournera mal.

ROBERT ESPRELS. — Ne te frappe pas. (Les lustres de la salle des fêtes s'éteignent. Courpière tourne la tête, puis regarde Robert Esprels.) Bonsoir.

Courpière lui répond d'un signe. Il se retire. Courpière, seul, reprend et achève ses investigations, puis dispose ses affaires sur un fauteuil, de manière que Mme de Passelieu ne puisse les voir d'abord, mais ne puisse entrer dans sa chambre sans les voir. Alors, comme il entend du bruit, il se retire sur le balcon et ferme la porte.

Scène X

LA COMTESSE DE PASSELIEU, LOUISE

Louise va et vient, prépare le déshabillé de la comtesse, pose les oreillers sur le lit. Mme de Passelieu commence à se dévêtir.

Mme DE PASSELIEU. — Est-ce que vous avez un peu entendu la musique, la pièce ?

LOUISE. — Oh ! oui, madame la comtesse. Nous étions tous dans les embrasures de portes, ou bien ici, en haut.

Mme DE PASSELIEU. — Ça vous a amusés, cette comédie ?

LOUISE. — Oh ! oui, madame la comtesse. Pour amusant, c'est amusant. Seulement, c'est raide.

Mme DE PASSELIEU. — Ah ! vous trouvez ?

LOUISE. — C'est même mauvais quand les valets de pied entendent des choses comme ça... Après, on ne sait plus comment les tenir, ils n'ont plus d'égards.

Mme DE PASSELIEU. — Au fait... et M. le comte ?... Les nouvelles n'étaient pas déjà si bonnes, cet après-midi !... On n'a pas télégraphié ce soir de la maison de santé ?

LOUISE. — Non, madame la comtesse.

Mme DE PASSELIEU. — C'est insensé !

LOUISE. — Hier, la dépêche est arrivée à onze heures.

Mme DE PASSELIEU. — Il est deux heures du matin.

LOUISE. — Le bureau de la Bourse reste ouvert toute la nuit.

Mme DE PASSELIEU, après un temps. — Avez-vous pris quelque chose ?

LOUISE. — Non, madame... On se réservait !

Mme DE PASSELIEU. — Comment ?

LOUISE. — Le chef a préparé à souper pour l'office... On n'attend que moi... On doit se mettre à table dès que madame la comtesse m'aura rendu ma liberté.

Mme DE PASSELIEU. — Je vous la rends ! Allez...

LOUISE. — Mais madame la comtesse n'est pas prête !

Mme DE PASSELIEU. — Je n'ai plus besoin de vous. Allez, allez.

LOUISE. — Merci, madame la comtesse. Bonsoir, madame la comtesse.

Elle sort. Mme de Passelieu va vers sa chambre. Au moment d'y entrer, elle aperçoit les affaires du vicomte.

Mme DE PASSELIEU. — Qu'est-ce que c'est que ça ? (Elle examine le paletot, la canne, enfin le chapeau.) M. C. Oh !... Ah çà, je suppose... qu'il n'est pas dans mon lit ?...

Elle essaye de voir, par la glace sans tain ; mais le store est baissé. Au même instant, on frappe à la porte du fond. Elle hésite, puis y court, ouvre et se trouve nez à nez avec Courpière. Un long temps.

Scène XI

LA COMTESSE DE PASSELIEU, COURPIÈRE

Mme DE PASSELIEU. — Je suis tellement suffoquée que je ne trouve rien à vous dire.

COURPIÈRE. — Remettez-vous. Prenez votre temps. Je ne suis pas pressé.

Mme DE PASSELIEU. — C'est encore aimable ce que vous me dites là.

COURPIÈRE, descendant. — Ah ! vous prenez tout de travers.

Mme DE PASSELIEU. — Dites donc... c'est comme ça que vous me respectez, à cette heure-ci ?

COURPIÈRE. — Vous n'avez rien compris à ce qui est arrivé tout à l'heure.

Mme DE PASSELIEU. — Comment cela ?

COURPIÈRE. — On prétend que vous autres femmes, vous éprouvez une peur et un trouble délicieux... quand... soudain... vous vous apercevez... qu'un gamin, que par habitude vous prenez encore sur vos genoux... y pèse plus lourd... qu'il est devenu homme... et dangereux... Est-ce que vous croyez que le gamin lui-même n'est pas effaré... quand il s'aperçoit que la belle dame... l'amie de maman... le regarde avec une complaisance moins maternelle, le flatte d'une caresse moins chaste ?... Pauvre gamin ! Il ne pense d'abord qu'à fuir, c'est bien naturel... et le signe... l'aveu de son désir... c'est sa timidité.

Mme DE PASSELIEU. — Quelle blague ! Quelle blague ! Mais continue, c'est charmant.

COURPIÈRE. — Oh !... ce n'est pas la peine, si vous ne me croyez pas.

Mme DE PASSELIEU. — Oh ! si... Je t'en prie... Je te croirai si tu veux... Continue.

COURPIÈRE. — Bon... Alors... à plus forte raison... que voulez-vous qu'il fasse, le petit jeune homme, quand... la dame... se jette à sa tête ?... Car, il n'y a pas à dire, vous vous êtes jetée à ma tête.

Mme DE PASSELIEU. — Oui.

COURPIÈRE. — J'ai bien fait tout ce que je pouvais pour ne pas comprendre, mais c'était vraiment trop visible.

Mme DE PASSELIEU. — Oh ! oui.

COURPIÈRE. — Et puis, tout le monde autour de moi le voyait, et riait de moi... le baron, mon père... ma mère... oui, ma mère !... Et mon ami Robert Esprels, vous savez ?

Mme DE PASSELIEU. — Je sais.

COURPIÈRE. — A mon âge, on ne supporte pas la moquerie. J'ai pris sur moi. Et comme les gens très timides, j'ai été... trop audacieux. Je me suis caché là. Vous êtes venue. Ah ! Dieu ! qu'il m'a fallu de courage pour ne pas me sauver dix fois ! Mais qu'il m'a fallu de patience pour ne pas entrer avant que votre femme de chambre fût partie ! Enfin, elle est partie. Vous étiez seule. Ah ! je ne sais pas comment j'ai osé frapper à la porte, entrer, je ne sais pas...

Mme DE PASSELIEU. — Il n'y a pas un traître mot de vrai dans tout ce que vous me racontez. Je ne suis pas un instant votre dupe. Mais c'est exquis !... Vous êtes capable de tout, vous êtes un impudent drôle, un hypocrite... Mais Dieu ! que vous avez donc une jolie voix pour mentir !... Oh !... mentez encore !...

COURPIÈRE. — Non... Je ne sais pas mentir quand on ne me croit pas.

Mme DE PASSELIEU. — Ça ne fait rien !

COURPIÈRE. — Si... D'ailleurs... vous avez joliment raison de ne pas me croire. C'est vrai... qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ce que je vous raconte. Voulez-vous que je vous dise la vérité, maintenant ?

Mme DE PASSELIEU. — Oh ! si vous voulez. Ça m'est bien égal. Ça reviendra toujours au même.

COURPIÈRE. — Oui, mais ce sera la vérité... La vérité, c'est que tout à l'heure je ne voulais pas, et maintenant je veux, voilà.

Mme DE PASSELIEU. — Caprice ?

COURPIÈRE. — Oui... Pourquoi est-ce que je ne voulais pas ? Pourquoi est-ce que je veux ? Y a pas de raison.

Mme DE PASSELIEU. — Ça, c'est encore un mensonge. Je te connais. Tu dois avoir un intérêt.

COURPIÈRE. — Evidemment. Mais lequel ? Cherchez... Et puis, qu'est-ce que ça vous fait, le motif ? Il n'y a

que le résultat qui vous touche. Vous êtes bien trop contente que je sois là.

Mme DE PASSELIEU, protestant faiblement. — Oh !...

COURPIÈRE. — Mais si.

Mme DE PASSELIEU, cédant. — Mais oui... Je serais plus contente...

Elle regarde vers la chambre.

COURPIÈRE. — Oh ! pas si vite...

Mme DE PASSELIEU. — Comment, pas si vite ? Pourquoi ?

COURPIÈRE. — Je ne sais pas, moi, mais... pas si vite.

Mme DE PASSELIEU. — Qu'est-ce qui te prend ?

COURPIÈRE. — Vous savez... je suis plus neuf qu'on ne croit... J'ai la réputation d'être une espèce d'homme à bonnes fortunes... Oh ! j'ai eu des aventures, mais... très peu... et c'est toujours moi qui ai été pris.

Mme DE PASSELIEU. — Vrai ?

COURPIÈRE. — Oui... Vous vous rappelez la gouvernante de ma petite nièce, Mlle Lucile ?

Mme DE PASSELIEU. — C'est elle qui t'a commencé ?

COURPIÈRE. — Dans la voiture, un dimanche soir, en me reconduisant à Stanislas. Mais ça ne compte pas. Après, ç'a été la margrave de Raguse.

Mme DE PASSELIEU. — Fichtre !

COURPIÈRE. — Robert Esprels lui a raconté — nous étions d'accord — que je n'avais jamais marché. Ça l'a montée, cette brave dame... Moi, quand j'ai vu que ça prenait si bien, j'ai recommencé chaque fois.

Mme DE PASSELIEU. — Avec la baronne Duval ?

COURPIÈRE. — Oui... Crois-tu !...

Mme DE PASSELIEU. — Canaille !... Non, tu es admirable de m'expliquer ton jeu à l'instant même où tu le joues avec moi.

COURPIÈRE. — Et où, une fois de plus, il réussit.

Mme DE PASSELIEU, qui n'y tient plus. — Oh ! oui.

Elle veut encore l'entraîner.

COURPIÈRE. — Mais non, mais non, pas si vite... Oh ! je sais bien qu'à ton âge on a de l'appétit...

Mme DE PASSELIEU. — Insolent !

COURPIÈRE. — Mais, n'est-ce pas une raison pour préférer le service à la russe, où les hors-d'œuvre sont à eux seuls tout un véritable repas ?

Mme DE PASSELIEU. — Ce que j'en fais, c'est pour toi. Toi, tu es à l'âge de la gloutonnerie. Alors, je me résignerais — en soupirant — à me passer des hors-d'œuvre en question.

COURPIÈRE. — Ne te passe donc de rien. Je n'ai pas de gloutonnerie. Mon tempérament est le plus commode et le plus obéissant qui soit. Tiens, je pourrais rester comme ça toute la nuit.

Mme DE PASSELIEU. — Cristi ! pas moi... C'est égal, tu sais, comme novice, je te retiens. Tu es... un virtuose.

COURPIÈRE. — Hou !... un petit prodige, tout au plus, un petit prodige... Ce qui, entre parenthèse, n'est pas toujours aussi insupportable qu'on veut bien le dire.

Mme DE PASSELIEU, à demi pâmée. — Oh ! non !...

On entend un bruit sourd et lointain.

COURPIÈRE. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

Mme DE PASSELIEU. — C'est la porte cochère qui vient de battre.

Deux coups de sonnette.

COURPIÈRE. — Vous attendiez une visite ?

Mme DE PASSELIEU. — Tu es bête !

On frappe à la porte.

VOIX DE LOUISE, au dehors. — Madame la comtesse n'est pas encore couchée ?

Mme DE PASSELIEU. — Non. Qu'est-ce que c'est ?

VOIX DE LOUISE. — C'est la dépêche.

Mme DE PASSELIEU. — Ah ! bien... Donnez.

Elle entr'ouvre la porte, prend la dépêche et referme. Elle jette la dépêche sur la cheminée, vient prendre Courpière par la main et l'attire vers la chambre.

COURPIÈRE, se faisant tirer. — Vous ne lisez pas ?

Mme DE PASSELIEU. — Je sais ce que c'est.

COURPIÈRE. — Vous n'êtes pas curieuse.

Mme DE PASSELIEU. — Mais je suis bien élevée.

COURPIÈRE. — Oh ! je vous permets.

Mme DE PASSELIEU, impatientée. — Laisse donc ça !

COURPIÈRE. — Vous n'osez pas lire cette dépêche devant moi ?

Mme DE PASSELIEU. — Oh ! que vous m'ennuyez ! Lisez-la vous-même. (Elle va jusqu'à la porte de sa chambre. Courpière ouvre la dépêche, la lit et regarde Mme de Passelieu avec effarement.) Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ?

Sans dire un mot, il lui tend la dépêche. Elle la lit, fait sourdement : « Oh ! » et tombe assise.

COURPIÈRE, à lui-même. — Veuve !... (Il va prendre son chapeau et son manteau, puis revient à Mme de Passelieu.) Je n'ai pas besoin de vous dire la part que je prends...

Mme DE PASSELIEU. — Oh !... (Un temps, puis elle lève les yeux et voit qu'il a son chapeau à la main, son paletot sur le bras.) Vous partez ?

COURPIÈRE. — Dame... évidemment. (Il va vers la porte de gauche. A lui-même.) Veuve...

Elle déchire avec rage la dépêche, le rideau baisse.

RIDEAU

ACTE II, SCÈNE XV. — Courpière : *« Je n'ai pas besoin de vous dire la part que je prends... »*

ACTE III, SCÈNE VIII
De gauche à droite : Courpière, Robert Esprels, la comtesse, le baron Duval, le comte.

ACTE III

A Courpière. On voit d'angle une partie de l'aile du château. Terrasse praticable à balustrade, d'où l'on descend sur la scène par un perron. Vue sur le parc.

Scène première

COURPIÈRE, ROBERT ESPRELS, BLANCHE

On voit dans le salon, derrière l'une des portes-fenêtres, qui est fermée, Lambercier, Mme de Passelieu, Arrow et la comtesse de Courpière s'installant autour d'une table de bridge. Le baron Duval et le comte demeureront près de cette même table pour suivre le jeu. Mme Arrow, debout dans l'encadrement d'une autre porte-fenêtre, qui est ouverte, observe Courpière, Robert Esprels et Blanche, qui sont restés en bas. Courpière, assis dans un rocking-chair ne s'occupe à rien. Esprels placé tout contre la table, essaye d'y voir clair pour lire un journal ; et Blanche, qui s'attarde sans motif au pied du perron, semble un peu embarrassée de sa contenance. Mme Arrow se décide enfin à rentrer dans le salon.

COURPIÈRE, feignant de ne point prendre garde à Blanche, et s'adressant à Robert Esprels. — Tu vas longtemps me lire au nez ? Qu'est-ce que tu lis ?

ROBERT. — Les journaux de ce matin, que le facteur vient d'apporter. J'y trouve — enfin ! — quelques détails un peu circonstanciés sur ce beau crime rural qui a été commis, voilà quarante-huit heures, à moins de deux lieues de Courpière. Il faut lire les journaux de Paris pour être informé des faits divers régionaux.

BLANCHE. — Il y a donc de beaux crimes, monsieur Esprels ?

ROBERT. — Non, mademoiselle, c'est une expression consacrée.

COURPIÈRE, tournant la tête. — Tiens, vous ne jouez pas au bridge, mademoiselle ? Vous n'avez pas la passion du bridge ?

BLANCHE. — Non. Et je trouve... comment dire ?... scandaleux... qu'on y joue par une soirée si douce, dans ce décor de fête galante. Quelle faute de style !

COURPIÈRE. — Bien dit... (A Robert Esprels.) Pas vrai ?

ROBERT, distraitement. — Oui, oui...

BLANCHE. — D'ailleurs... il n'a seulement pas été question de moi... Je vais tout de même les regarder jouer.

Et, comme on ne la retient pas, elle monte et rentre dans le salon.

Scène II

COURPIÈRE, ROBERT ESPRELS, puis Mme ARROW

ROBERT, après un temps. — Tu dois avoir eu tout à l'heure une bonne surprise... avant le dîner... quand tu as vu débarquer Mme de Passelieu ?... J'imagine que cette arrivée inattendue te... contrarie... Vous ne vous gênez guère, toi et... Mme Arrow... depuis trois semaines que le couple loge ici... Et je n'ai pas lieu de croire qu'il doive t'être bien agréable de voir survenir une... doublure... qui aspire sans doute à la remplacer dans son emploi.

COURPIÈRE, après un temps. — Oui, je suis assez... ennuyé... que Mme de Passelieu me tombe sur les bras... Mais ce n'est point du tout pour les motifs que tu supposes... Je prendrai la peine de te rappeler que le ciel s'est manifesté pour la première fois dans cette affaire en m'inspirant, à l'endroit de Mme de Passelieu, un sentiment d'insurmontable respect. Eh bien, j'interprète ce sentiment par un... pressentiment qu'elle deviendrait un jour veuve, à seule fin que je la puisse posséder légitimement.

ROBERT. — Oh !

COURPIÈRE. — Or, ce dénouement si moral, et souhaitable à tous égards, eût, à coup sûr, été fort compromis, si j'avais préalablement fait la gaffe de procurer à Mme de Passelieu des plaisirs illégitimes.

ROBERT. — C'est évident.

COURPIÈRE. — Je dois m'en garer plus que jamais, ma situation n'est pas commode : la comtesse est en grand deuil, il faut que je gagne sept mois !... et que, d'ici là, je la... je la maintienne en forme, tout en évitant de la surentraîner... Je viens m'enterrer à Courpière pour... retarder le contact, et on l'invite à coucher sous mon toit !

ROBERT. — Tu sais que je tombe des nues.

COURPIÈRE. — Bah ?

ROBERT. — Tu veux épouser ?

COURPIÈRE. — « Madame Cardinal » doit être contente... Car si Mme de Passelieu est la maîtresse rêvée, j'imagine qu'elle doit aussi être l'épouse idéale.

ROBERT. — Ce n'est pas la même chose !

COURPIÈRE. — Certes !... Et... pour ce que je compte faire d'elle... je juge beaucoup moins scabreux de l'épouser... que de m'afficher comme son amant.

ROBERT. — Pour l'épouser... il faut attendre ?

COURPIÈRE. — Sept mois pleins... et deux ou trois pour lui en parler. Il y a exactement cinq mois de... l'accident.

ROBERT. — Le... enfin, la... la vie... doit te coûter cher avec Mme Arrow ?

COURPIÈRE. — Très.

ROBERT. — Et je pense que tu es... plutôt gêné... depuis ... depuis précisément cinq mois... depuis que Lambercier a rompu avec Jeanne Thillier...

COURPIÈRE. — Je n'avais plus un centime... juste mon billet... quand je suis venu, le mois dernier, ici. Il était temps que j'y trouvasse le vivre.

ROBERT. — Et que les Arrow y fussent hébergés. (Un temps.) Je n'ai pas le... maniement des femmes du monde : je n'en ai jamais... connu... Je me demande comment elles s'y prennent pour... solliciter... et comment on s'y prend pour leur offrir... de l'argent.

COURPIÈRE, souriant. — Naturellement, cela ne donne lieu, de leur part, à aucune sollicitation, ni... après... à aucun remerciement. On leur donne, elles reçoivent, cela se fait sans mot dire.

ROBERT. — Le péché muet... (Un temps, le regardant en face.) quand, pour une raison ou pour une autre, on cesse de... leur donner ?

COURPIÈRE, troublé, détournant les yeux. — Il n'y a pas davantage d'explications... Sans doute, elles s'étonnent... elles s'inquiètent... mais, bien entendu, elles ne vont pas réclamer. Et, comme ça, on gagne toujours un peu de temps. (Robert s'éloigne. Mme Arrow a reparu dans l'encadrement de la porte-fenêtre, puis, impatientée, s'est avancée. Il la voit.) Vous êtes là ?

Scène III

COURPIÈRE, Mme ARROW

Mme ARROW. — Ecoute. (Il lui fait signe de se taire.)

COURPIÈRE, tout bas. — Qu'est-ce que nous avons besoin de parler ?... D'abord, toi, je ne veux pas que tu parles, parce que... tu parles mieux... tu dis de trop jolies choses d'amour, tu m'humilies... Moi, je ne sais faire que les gestes... (Elle s'écarte, effrayée.) Est-ce qu'ils comptent ? Personne ne compte. J'aimerais t'aimer devant tout le monde. Notre amour serait mieux ce qu'il doit être, avec un peu d'impudeur... et de publicité.

Mme ARROW. — De l'impudeur... non... de la franchise... c'est ce qui nous manque... Nous avions pourtant bien commencé... Quand je me rappelle... les étranges aveux... qui furent nos premières paroles d'amour... et les préliminaires de notre pacte !... « Vous ne pouvez pas aimer la femme que je passe pour être, si vous êtes l'homme qu'on dit. — Si justement ! » Pourquoi ensuite tant de ménagements et d'hypocrisies... et ce grand silence... et ces mines innocentes ou ces regards détournés... chaque fois qu'il a fallu... que tu achètes... ma liberté ?... Et pourquoi suis-je honteuse aujourd'hui ?...

COURPIÈRE. — Oh ! Dieu !...

Mme ARROW. — ...Comme si je n'avais pas toute honte bue avec toi... aujourd'hui qu'il faut... s'expliquer... mettre les points sur les *i* ? (Le voyant chanceler.) Qu'est-ce que tu as ?

COURPIÈRE. — Rien, rien, je ne sais pas... Dis vite...

Mme ARROW. — Tu ne vas pas faiblir ? Oh ! ce n'est pas le moment.

COURPIÈRE. — Mais non. Parle donc, parle donc !

Mme ARROW. — Eh bien... l'autre... lui... a comme nous, paraît-il, ses... délicatesses. Jamais, tu entends, jamais, depuis que je suis sa chose... et son instrument de fortune... il n'a usé de moi, il ne m'a exploitée franchement, sans correction... Il éprouve le besoin de sauver les apparences !... Depuis que nous sommes à Courpière, nous n'avons plus de maison, plus de comptes, plus de prétexte pour parler ensemble argent... et je me flattais... qu'il ne s'apercevrait pas... Ah ! il est bien trop fin pour s'y laisser tromper longtemps ! Voilà huit jours que je lis dans ses yeux qu'il a décidé quelque chose contre nous. Je ne vis plus ! Enfin, hier, tu sais, il est allé à Paris. Au retour, il m'a froidement annoncé que nous recevrons demain matin une dépêche qui nous rappelle...

COURPIÈRE. — Ah !

Mme ARROW. — Et que nous partirons directement pour Londres, où nous resterons trois mois.

COURPIÈRE. — Trois mois !

Mme ARROW. — Tais-toi !...

COURPIÈRE. — Trois mois sans toi ! Mais je ne pourrai jamais, je ne pourrai jamais !

Mme ARROW. — Mais tais-toi donc !... Tais-toi !... (Un temps.) Et je t'en supplie, écoute-moi jusqu'au bout. (Courpière écoute, l'air égaré, absent.) Je l'ai... pressé de questions... Il m'a parlé... pour la forme... de je ne sais quelle mauvaise affaire... d'une somme... dont il a l'urgent besoin.

COURPIÈRE. — Combien ?

Mme ARROW. — Vingt mille.

COURPIÈRE, avec dérision. — Ah !

Mme ARROW. — Avant... oui, c'est avant la fin de la semaine qu'il lui faut ça. Il a, paraît-il, des moyens de se le procurer... là-bas... N'importe... Dans toute cette histoire, il n'y a rien de vrai, que la menace... la menace sous condition... de nous séparer... et le chiffre qu'il fixe à la prolongation de ses complaisances.

COURPIÈRE, complètement affolé, balbutiant. — Demain !... Trois mois !... Je ne peux pas... Je vais mourir... Je vais mourir...

Mme ARROW. — Maurice !

COURPIÈRE. — Je vais mourir... Je ne t'ai pas assez dit... Tu ne sais pas... Tu ne peux pas savoir... Quand tu

es là... ta présence... la joie de ta présence... Et quand tu n'es plus là, je... je suis fou...

Mme ARROW. — Calme-toi !... Mon petit !...

COURPIÈRE. — Je pense à toi tout le temps... Je parle aux autres, j'ai l'air de m'occuper d'autre chose... Je pense à toi... Je compte les minutes... Si tu dois venir... quand je n'ai plus qu'un quart d'heure à t'attendre, je ne peux pas... Alors, quand j'aurai trois mois !... Comment ferai-je ? Comment ?

Mme ARROW. — Ah ! Dieu !...

COURPIÈRE. — Et si c'était fini ?... Fini tout à fait ?... Si ce n'était pas trois mois, mais toujours ?... Oh !... Oh !... j'ai peur... j'ai peur que ce soit fini.

Mme ARROW. — Fini ! Comment veux-tu que ce soit fini ? Est-ce possible ?

COURPIÈRE. — Non, non !... N'est-ce pas ? Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible !

Il l'enlace. Long baiser.

Mme ARROW. — Ah !... Nous perdons notre temps !... Pense donc qu'il faut aviser ce soir !

COURPIÈRE. — Ce soir !

Mme ARROW. — Après tout, qu'est-ce qui te bouleverse ? Il ne s'agit que de payer : ce n'est pas neuf !... Je ne sais pas, moi, mais... tu m'as dit : « Je ne suis pas pauvre. »

COURPIÈRE. — Moi ?

Mme ARROW. — Cette fille ?

COURPIÈRE. — Quelle fille ?

Mme ARROW. — L'amie secrète, humble, dévouée... utile... qui te servait à draîner la caisse de Lambercier ?

COURPIÈRE. — Ah !... Ah !... ma pauvre amie...

Mme ARROW. — Quoi ?

COURPIÈRE. — Tu ne sais pas ce qui est arrivé... quelques minutes à peine après... après que je t'avais révélé cette... combinaison ?... (Elle l'interroge des yeux.) Il a tout découvert... sauf, par bonheur, ma complicité... Il l'a chassée ! (Un temps.) Tu vois bien que c'est fini... C'est fini...

Mme ARROW, avec impatience. — Fini... si tu n'es pas l'homme que je croyais... si tu es lâche !

COURPIÈRE. — Lâche, moi ! Ah ! ... Mais tu ne sais pas... tu ne sais pas ce que je serais capable de faire pour te garder !... Voler, tuer... Tuer !... Tiens, Lambercier... Elle... l'autre... n'y est plus... Mais lui est toujours là... Oh !... le tenir... enfermé... dans une chambre... le pistolet sur la gorge... et lui faire signer... des billets... des billets...

Mme ARROW. — Tu es fou !

COURPIÈRE. — Non, non... il y a des moyens de le faire chanter.

Mme ARROW. — Crois-tu ?

COURPIÈRE. — Il doit faire des choses ignobles.

Mme ARROW. — Comme tout le monde !

COURPIÈRE. — Je l'ai fait suivre.

Mme ARROW, haletante. — Ah !

COURPIÈRE, retombant au désespoir. — Eh bien, non. Non, on n'a rien trouvé, rien. C'est une vraie demoiselle.

Mme ARROW. — Alors, au lieu de perdre ton temps et ta peine à des bêtises, fais donc le plus simple.

COURPIÈRE. — Quoi ?

Mme ARROW. — Demande-lui la somme.

COURPIÈRE. — Non.

Mme ARROW. — Il est généreux. Il a de l'amitié pour toi. Tu n'as qu'à tendre la main...

COURPIÈRE. — Jamais !... Je prends, je ne quémande pas.

Mme ARROW. — Tu n'as pas le choix. C'est un entêtement stupide ! Alors... qu'est-ce qui arrivera ? Nous serons séparés !

COURPIÈRE. — Je ne veux pas !

Mme ARROW, désespérée. — Mais moi non plus, je ne veux pas... Je ne peux pas... Moi aussi, je vais mourir si mon mari m'emmène !

COURPIÈRE. — Désobéis !

Mme ARROW. — Tu ne sais pas de quoi il est capable !

COURPIÈRE, avec un geste de protestation. — Qu'il y vienne !

Mme ARROW. — Ah ! contre moi, ça me serait bien égal ! Mais contre toi !

COURPIÈRE. — Oh !

Mme ARROW. — Quand il ne rançonne pas, il tue.

COURPIÈRE. — Littérature !

Mme ARROW. — Réalité !... Je le sais, peut-être ! (Elle se cache le visage dans les mains, comme si un affreux souvenir l'épouvantait.) Oh ! j'obéirai, j'obéirai... (Brusquement, avec désespoir.) J'obéirai si c'est le seul moyen de sauver ta vie. Mais alors je sacrifie la mienne... Maurice !... Oh ! Maurice !... Invente donc quelque chose pour qu'il ne veuille plus nous séparer !... Ce n'est pourtant pas possible que tu sois déjà à bout d'expédients... Tu es si ingénieux !... Je t'admire tant !... Maurice !... Oh ! Maurice, je t'adore !... (Long baiser. Redressant la tête, soudain.) Et cette femme qui vient d'arriver ?

COURPIÈRE. — Mme de Passelieu ?

Mme ARROW. — Oui... Oh !... Que ce soit moi qui te dise ça !... Moi qui t'aime si jalousement... C'est atroce... Et c'est ignoble... Non ! Non, rien n'est ignoble de ce qui peut nous assurer l'un à l'autre... J'avais cru... J'avais cru comprendre... que tu pourrais faire de celle-là... tout ce que tu voudrais. ..

COURPIÈRE. — Pas d'ici à demain.

Mme ARROW. — Pourquoi donc ?

COURPIÈRE. — Maintenant qu'elle est libre, il s'agit de l'épouser.

Mme ARROW. — L'épouser !...

COURPIÈRE. — Je ne veux plus t'aimer au jour le jour... à toute minute trembler de te perdre... Je ne veux plus être ton amant pauvre...

Mme ARROW. — Arrow ne m'emmènerait pas demain s'il avait la certitude que dans quelques mois cette fortune te tombe.

COURPIÈRE. — La certitude ? Comment l'aurait-il ?

Mme ARROW. — Si tu te mettais d'accord avec cette femme.

COURPIÈRE. — Ce soir ?

Mme ARROW. — Pourquoi pas ?

COURPIÈRE. — Brusquer les choses... tout compromettre..,

Mme ARROW. — Trouve mieux.

COURPIÈRE. — Tu as raison... Le moment est mal choisi. Tout ça est précipité... Mais tu as raison... il faut... eh bien... je vais lui parler.

Mme ARROW. — Prends garde.

Robert Esprels entre, fort affairé, et se dirige vers le salon. Il est suivi d'un domestique qui porte une lettre sur un plateau. Lui-même tient un cahier ouvert et un stylographe. Pendant les premières répliques de la scène suivante, Mme Arrow retourne au salon.

Scène IV

COURPIÈRE, ROBERT ESPRELS, UN DOMESTIQUE

COURPIÈRE, se lève. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

Mme ARROW. — Vous êtes devenu employé des postes ?

ROBERT. — C'est cette lettre recommandée, tu sais, qui est arrivée pendant que nous étions tous en promenade.

COURPIÈRE. — Non, je ne sais pas.

ROBERT. — Il est venu pour Camille une lettre recommandée... le petit facteur auxiliaire a eu la complaisance de la rapporter ce soir. J'étais à la grille. Tu permets. Je vais lui faire signer le registre

Mme ARROW. — Pendant qu'il joue au bridge !

COURPIÈRE. — Tu vas te risquer dans la cage ! Préviens. (Il appelle.) Lambercier, voici votre lettre. Il y a une signature à donner.

LAMBERCIER. — Je viens.

Protestations des joueurs.

COURPIÈRE, à Robert. — Tu vois. (A Lambercier.) Oh ! ce n'est pas la peine. On vous apporte le registre.

ROBERT. — Ou même... si vous voulez... je vais signer pour vous.

LAMBERCIER. — Oui... s'il vous plaît... D'ailleurs, nous avons presque fini... Je...

Les joueurs lui imposent silence.

COURPIÈRE, à Robert. — Non... donne!... Tu ne saurais pas... Moi, j'ai un talent merveilleux pour imiter les signatures.

ROBERT. — Oh ! ce n'est pas la peine d'imiter.

COURPIÈRE. — Si, si ! Quand je fais quelque chose, je le fais consciencieusement... (Il signe, puis fait admirer son œuvre à Robert.) Hein ! quel superbe faux !

ROBERT. — Oui.

COURPIÈRE, prend la lettre, rend le registre au domestique qui sort, et, soupesant la lettre. — Mazette !... Elle est lourde.

ROBERT. — Laisse donc cette lettre. Elle n'est pas à toi.

Scène V

COURPIÈRE, ROBERT, puis LAMBERCIER, puis Mme DE PASSELIEU, Mme ARROW

LAMBERCIER, dans le salon. — Ah ! bien, maintenant c'est fini... Vous n'avez pas besoin de moi pour faire les comptes.

Il vient en hâte.

COURPIÈRE. — La voilà, votre lettre.

LAMBERCIER. — Merci. (Il ouvre l'enveloppe.) Oh !...

COURPIÈRE. — Une tuile ?

LAMBERCIER. — Oui... Oh ! ça n'a pas d'importance.

COURPIÈRE. — Mais quoi ?

LAMBERCIER. — Un... un reliquat de compte du tapissier qui a installé (Plus bas.) Jeanne... Il y joint une lettre... un peu bien pressante.

COURPIÈRE. — Mettez-vous à sa place. Peut-il deviner que vous avez déjà versé cette somme, qui, au lieu de tomber dans sa caisse, a arrosé celle d'un mystérieux X ?

ROBERT, bas. — Maurice...

LAMBERCIER, examinant le mémoire de plus près. — Mais... non... Je n'ai jamais payé ce mémoire-là... Jamais il ne m'avait été présenté.

ROBERT, à Courpière, bas. — C'est toi qui es refait.

COURPIÈRE. — Combien ?

LAMBERCIER. — Une trentaine de mille.

COURPIÈRE, outré. — Il a mis ce temps-là à vous présenter son mémoire, et il a le toupet de vouloir être payé tout de suite !... Payez-le donc en traites, pour lui apprendre !

LAMBERCIER. — Dieu !... Jamais je ne signe un effet de commerce. Je paye tout comptant... et de mes propres mains. Et pas plus tard que demain, j'irai à Paris régler cet homme.

COURPIÈRE. — Ne vous donnez donc pas la peine : j'y vais.

ROBERT. — A Paris ? C'est la première nouvelle. Tu vas demain à Paris ? Quoi faire ?

LAMBERCIER. — Si vous n'avez rien à y faire, je ne veux pas que vous vous dérangiez pour moi.

Courpière hausse les épaules de mauvaise humeur. Mme de Passelieu paraît sur la terrasse.

Mme DE PASSELIEU, à Lambercier. — Eh bien, vous savez, je viens de prendre quelque chose pour mon rhume, comme on dit...

COURPIÈRE. — Vulgairement.

Mme DE PASSELIEU. — Il paraît que je joue comme une savate, et M. Arrow, qui ne badine pas avec le bridge, ne me l'a pas envoyé dire.

COURPIÈRE, à Lambercier. — Vous retournez ?...

Geste vers le salon.

LAMBERCIER, après hésitation et regard à Courpière. — Oui...

LE BARON. — Mais il nous manque encore un quatrième. (Appelant.) Maurice ?

COURPIÈRE. — Oh ! je ne joue pas ! Vas-y donc, Robert !

ROBERT. — Merci ! J'ai horreur du bridge ! Je n'y connais rien !

COURPIÈRE. — Tu te feras dire des choses désagréables. Ça te dressera.

Robert, docile, remonte le perron et sort.

Scène VI

COURPIÈRE, Mme DE PASSELIEU, puis Mme ARROW

Mme DE PASSELIEU, ironique. — Dieu me pardonne, vous les renvoyez tous pour rester en tête à tête avec moi.

COURPIÈRE. — Ça vous étonne ?

Mme DE PASSELIEU. — Je n'en reviens pas. Depuis cinq mois que je suis veuve... je vous vois déployer... justement pour esquiver le tête-à-tête... une ingéniosité si diverse et si admirable que je ne puis me défendre de vous en faire tous mes compliments... Encore que votre réserve affectée soit... passablement insolente... après ce qui s'est passé entre nous.

COURPIÈRE. — Oh ! pardon. Je vous supplie de n'oublier point que grâce à Dieu, il ne s'est rien passé du tout.

Mme DE PASSELIEU. — « Grâce à Dieu ! »

COURPIÈRE. — Certainement « grâce à Dieu ». D'abord il vous a rendue libre. Mais, surtout, avouez qu'il l'a su faire merveilleusement à propos. Il ne m'a pas laissé le temps de déshonorer notre amour ! Il m'a gardé... digne... de vous... Ah ! je sens bien que je devrais tarder encore... attendre... deux ou trois mois... non... un mois, le demi-deuil. Mais, ma chère, je n'y tiens plus... j'en ai déjà trop dit : il faut aller jusqu'au bout. Vous devinez ?... Vous devinez ce que je vous demande ?... C'est... (Lui prenant la main droite.) cette main-ci.

Mme DE PASSELIEU, retirant sa main. — Dites donc, mon petit... est-ce que vous vous moquez de moi ?

COURPIÈRE. — Il est étrange de reprocher à un homme la pureté de ses intentions.

Mme DE PASSELIEU, vivement. — Aussi je n'y pense pas.

COURPIÈRE. — A la bonne heure.

Mme DE PASSELIEU. — Je me suis mal exprimée. Tenez compte de ma surprise, — bien naturelle. Et donnez-moi un peu de temps pour réfléchir.

COURPIÈRE. — Non... Pardonnez-moi, mais... mon cœur ne saurait attendre... Je ne vous laisserai pas rompre cet entretien que je n'aie obtenu de vous une réponse positive.

Mme DE PASSELIEU. — Ah ?... Eh bien... après ma surprise... laissez-moi vous témoigner ma reconnaissance.

COURPIÈRE, avec un geste de protestation. — Oh !...

Mme DE PASSELIEU. — Si, si ! Laissez-la déborder. Vous concevez bien, n'est-ce pas ? que j'apprécie l'avantage inespéré de me refaire un avenir, au moment où je pensais plutôt que mon existence fût close. Vous aimant avec cela... comme je vous aime, doutez-vous que je considère sans une joie éperdue le bonheur que vous me proposez... et sans une tentation... vertigineuse... de l'accepter ?

COURPIÈRE. — Ah !

Mme DE PASSELIEU. — Non, pourtant, non, je ne céderai pas, j'aurai le courage de ne pas céder... de préférer à la sécurité du mariage... une liaison précaire et sans garanties... J'ai peut-être un souci... indiscret... de votre réputation... mais je pense à une autre raison que les bonnes langues donneraient de notre mariage, et j'en rougis pour vous.

COURPIÈRE. — Je n'autorise personne, même vous, à rougir pour moi. J'ai une conscience... C'est elle qui m'interdit d'accepter votre... proposition... d'ailleurs si obligeante.

Mme DE PASSELIEU. — Ça... ne fait pas votre affaire ?

COURPIÈRE. — Du tout. (Un temps, puis Mme de Passelieu éclate de rire.) Qu'est-ce qui vous fait rire ?

Mme DE PASSELIEU. — Notre hypocrisie, ou, si vous préférez, notre belle éducation. Nous exprimons l'un et l'autre en phrases correctes, et je dirai même fleuries, des... sentiments qui n'auraient toute leur saveur que traduits dans le plus pur argot.

COURPIÈRE. — Voyons un peu !

Mme DE PASSELIEU. — Eh bien, moi, je pense : « Il veut ma galette... » (Et elle indique d'un geste gamin, que ladite galette passera sous le nez de Courpière.) Vous pensez : « Elle y viendra. Elle s'imagine qu'elle n'y viendra pas, elle y viendra... Ou alors je ne marche pas. » Voilà !

COURPIÈRE. — Voilà. Je ne l'aurais pas... formulé ainsi, mais... voilà.

Mme DE PASSELIEU. — Qu'est-ce que vous avez ?

COURPIÈRE. — Moi ?

Mme DE PASSELIEU. — Je ne vous reconnais pas. Vous avez quelque chose... Ça ne vous ressemble pas de faire une pareille démarche brusquement... maladroitement... sans choisir votre heure et sans... tâter votre terrain. (Courpière, ne sachant que répondre, hausse les épaules.) Vous êtes embêté?... (Avec un geste d'excuse.) Ça ne me regarde pas. (Un temps.) Vous rendez-vous compte de l'énormité du sacrifice que vous me demandez ?... Car... ne mentons plus... c'est à vous épouser que je perds... Je vous fais grâce de tout ce que ma raison peut me dire contre un mariage... qui ferait jaser... mais c'est joliment agréable à mon âge, d'être libre : veuve, riche et sans préjugés... Si vous aviez, en échange, d'autres avantages à m'offrir, il fallait me les faire... entrer... désirer... Ah ! vous n'avez pas été habile... il me semble que c'était le cas de me rappeler le petit prodige... qui m'a serré de si près, un certain soir, il y a cinq mois.

COURPIÈRE. — Ça peut se retrouver.

Mme DE PASSELIEU. — Oh !... non !... Du moins, pas tout de suite.

COURPIÈRE, fat, se rapprochant. — Oh !

Elle secoue la tête.

Mme DE PASSELIEU. — Je ne me fais pas plus forte que je ne suis... je ne cache pas... je n'ai jamais assez caché... la gourmandise que j'ai de vous.

COURPIÈRE. — C'est un joli péché, la gourmandise.

Mme DE PASSELIEU. — Oui, le malheur, c'est que... oh ! mon cher, j'ai des particularités de tempérament... bien curieuses...

COURPIÈRE. — Ah !...

Mme DE PASSELIEU. — Vous est-il arrivé parfois de vous mettre à table avec une faim à tout dévorer ? Et puis, une contrariété, n'importe quoi : la gorge se serre, vous n'avaleriez plus une bouchée ; voilà !

COURPIÈRE. — Quoi ?

Mme DE PASSELIEU.— Vous venez de me donner sur les nerfs et de me couper l'appétit. Je n'ai plus qu'à me lever de table, reconduisez-moi dans le salon. Nous reprendrons cette passionnante conversation un autre soir, mais, pour le moment, pas mèche.

COURPIÈRE. — Oh ! Oh ! Oh ! Oh !

Mme DE PASSELIEU, d'une voix altérée, très faible. — Je vous assure. (Un temps.)

COURPIÈRE. — Allons bon ! Vous pleurez ?

Mme DE PASSELIEU. — Non !

COURPIÈRE. — Mais si !

Mme DE PASSELIEU. — Laissez-moi !

COURPIÈRE. — Qu'est-ce qui vous prend ?

Mme DE PASSELIEU. — Ah ! que c'est bête !... Que c'est bête de m'avoir gâté ça !... Quand je pense à la fête que je me faisais de vous revoir après si longtemps... et de vous voir... ici !... Ici, où je vous ai connu... si jeune... et déjà... désirable... Ici... où vous avez fait vos premières armes... Oh ! non, mais qu'est-ce que vous allez penser de moi ?... Alors, c'est ici que la margrave de Raguse vous a... pris, comme vous dites ? (Geste de Courpière.) Dans le parc, là-bas ? là-bas, près de l'étang ?

COURPIÈRE. — Et de la ruine à l'instar du parc Monceau.

Mme DE PASSELIEU. — Mon Dieu ! comment faut-il que je sois faite ? Ce souvenir devrait me rendre jalouse, eh bien, c'est... c'est le contraire... (Cachant son visage contre lui.) Je suis honteuse... (Après un temps.) Et encore, à la rigueur, que je ne sois pas jalouse d'un passé si lointain... Mais, des choses d'aujourd'hui...

COURPIÈRE. — Comment, d'aujourd'hui ?

Mme DE PASSELIEU. — Vous pensez bien que je ne suis pas aveugle !... Je vois bien que vous n'êtes pas maître de vous comme à l'ordinaire. Vos sens n'obéissent plus à votre volonté. Vous êtes maladroit et vous êtes sincère. Qu'est-ce qui vous a mis ainsi hors de vous ? Une autre femme ? Non, non... Non, je ne profiterai pas du désir qu'une autre vous a inspiré !... Maurice !... Non, laissez-moi, je vous en prie, laissez-moi... C'est fou... Ne jouons pas avec ça... Si encore nous avions un obstacle... une impossibilité matérielle qui nous serve de garantie !... Mais ils sont là-haut, tous à jouer... la maison croulerait qu'ils ne se dérangeraient pas... Personne ne peut venir... Nous sommes à l'abri comme dans une chambre... C'est trop dangereux... Ah ! tant pis... je t'adore !

Elle se jette à son cou.

COURPIÈRE. — Promets le mariage !

Mme DE PASSELIEU. — Ah ! canaille !

COURPIÈRE. — Promets.

Mme DE PASSELIEU, rageuse. — Ah ! tant pis, j'ai trop envie de toi. Oui !... Paye !...

COURPIÈRE. — D'avance ?... Non... Vous êtes ma fiancée, je vous respecte plus que jamais. Rentrez dans le salon. Je vais convoquer mes parents pour leur annoncer la grande nouvelle et solliciter leur consentement.

Mme DE PASSELIEU. — Tout de suite, comme ça ?

COURPIÈRE. — Tout de suite. Tenez, vous seriez bien aimable de vous charger de la commission. Priez mon père, ma mère, et le baron Duval... oui, le baron... Je les attends ici.

Mme DE PASSELIEU. — En plein air ?

COURPIÈRE. — Je ne peux pas leur dire ça devant tout le monde... Nous sommes envahis... On n'est un peu entre soi que dans le jardin.

Scène VII

COURPIÈRE, ROBERT ESPRELS

ROBERT. — Eh bien ?

COURPIÈRE. — Mme de Passelieu et moi, nous sommes fiancés !

ROBERT. — Oh ! mon petit... Tu es content ?

COURPIÈRE. — Très content !

ROBERT. — Comme tu dis cela !

COURPIÈRE. — Ah ! c'est qu'il vient de m'arriver une chose... J'ai cru que j'allais y passer...

ROBERT. — Ce n'est pas... tragique.

COURPIÈRE. — Tu trouves, toi ?

ROBERT. — Qu'est-ce que tu veux, mon petit ? tu n'as plus dix-huit ans : tu touches peut-être à l'âge de la grande sensualité.

COURPIÈRE. — Merci bien.

ROBERT. — Et puis, ce soir, tu n'es pas dans ton assiette.

COURPIÈRE. — Non... assurément... (Un temps.) Ah !... Voici la famille. (Robert fait mine de se retirer.) Non, reste. Tu vas assister à quelque chose de pas ordinaire.

Scène VIII

LES MÊMES, LA COMTESSE, LE BARON DUVAL, LE COMTE, puis BLANCHE

LA COMTESSE. — Eh bien, nous voici à vos ordres. Ma foi, je vous suis reconnaissante de nous avoir fourni un prétexte pour lâcher cette interminable partie et pour quitter le salon. Qu'il fait doux ! C'est un crime de s'enfermer pour jouer au bridge par un temps pareil.

LE BARON DUVAL. — C'est une ingratitude envers la Providence à qui nous devons de si belles soirées.

LE COMTE. — Oui.

COURPIÈRE. — Et puis vous me permettrez de vous dire que nos invités vous accaparent. Nous ne sommes

jamais entre nous. A Paris, où nous ne logeons pas sous le même toit, il faut bien que je me résigne à me passer des joies intimes de la famille. Ici, du moins, je voudrais vous avoir à moi.

LE COMTE. — Ah!... Il n'est rien tel que de vivre ensemble pour ne se voir jamais.

LA COMTESSE, au comte. — Votre expérience personnelle vous a mis bien souvent à même de constater cette vérité désolante.

COURPIÈRE. — Quoi qu'il en soit, figurez-vous que le désir me vient d'avoir personnellement un foyer. J'ai des velléités... de mettre en pratique les exemples si édifiants que je vous dois à tous deux.

Un froid.

LA COMTESSE. — Est-ce pour nous faire part de ces louables intentions que vous nous avez... réunis ?

COURPIÈRE. — Oui, et je ne veux pas davantage vous faire languir. Ces... préliminaires un peu lents n'avaient pour but que de vous préparer à une grande nouvelle. Mon cœur a parlé, et je viens en fils respectueux, vous demander de consentir à mon mariage avec... celle que j'ai choisie.

Silence.

LA COMTESSE. — Et... quelle est l'épouse de votre choix ?

COURPIÈRE. — C'est Mme la comtesse de Passelieu. (Un temps. Avec quelque ironie.) Nous nous aimons depuis fort longtemps !

LA COMTESSE, se levant. — Depuis l'enfance

LE COMTE. — Ce n'est pas sérieux ?

COURPIÈRE, le dévisageant. — Pourquoi ?

LE COMTE. — Ce mariage me semble un peu... disproportionné.

COURPIÈRE. — Les mariages disproportionnés sont les seuls qui soient avantageux pour une des deux parties.

LE COMTE. — Mettons que je parle de l'âge.

COURPIÈRE. — Naturellement. Mais on n'a que l'âge que l'on paraît. Tenez, vous...

LE COMTE. — Monsieur...

LE BARON DUVAL. — Je vous avais prédit que vous iriez loin.

Il suit la comtesse qui retourne vers le château.

LE COMTE. — Vous oubliez le nom que vous avez l'honneur de porter.

COURPIÈRE. — Je ne m'en suis jamais mieux souvenu. (A la comtesse.) Vous vous retirez ?

LA COMTESSE. — Le chef de famille a seul titre pour trancher ces questions-là. J'aime mieux ne pas m'en mêler. Je retourne au jeu.

Elle sort.

LE COMTE. — Vous faites bien.

COURPIÈRE, doucereusement. — Elle n'était pourtant pas de trop.

LE COMTE. — Je vais pouvoir hors de sa présence vous parler plus librement.

COURPIÈRE. — Alors, plus bas.

LE COMTE. — Voyons, cette femme...

COURPIÈRE. — Elle est née, elle est riche, je croyais que vous seriez très content.

LE COMTE. — Elle est impossible.

COURPIÈRE. — Qu'est-ce que vous avez à lui reprocher?

LE COMTE. — Elle n'a gardé aucune des apparences d'usage. (Rire insolent de Courpière.) Il est de notoriété publique...

COURPIÈRE, avec violence. — Mon père !...

Tumulte dans le salon. « Ah ! ça, qu'est-ce qui se passe ? On se dispute ? Une scène de famille !... C'est inconvenant ! On ne s'entend plus jouer. »

BLANCHE, très émue, venant sur la terrasse, au moment où la comtesse va rentrer. — Mais qu'est-ce que c'est, madame, qu'est-ce que c'est ?

LA COMTESSE, souriante. — Rien du tout, ma chère enfant, vous voyez, je vais reprendre mes cartes.

Elle rentre dans le salon. Blanche reste sur le seuil.

COURPIÈRE, ayant recouvré tout son calme. — Si quelque chose est de notoriété publique... alors, ce n'est pas la peine de me le dire : probablement, j'en suis informé, comme tout le monde.

LE COMTE. — Eh bien, alors, c'est du propre !

COURPIÈRE. — Plaît-il ?

LE COMTE. — Enfin, l'homme qui l'épousera, vivra... au su de tous... des libéralités de ses amants !

COURPIÈRE. — Les siens sont morts, mon père, ou du moins congédiés.

Blanche fait un geste douloureux. Nouveau tumulte dans le salon.

LE COMTE, très haut. — Ah ! et puis, en voilà assez ! Je suis bien bon de discuter avec vous. Vous êtes majeur, n'est-ce pas ? Eh bien, vous me ferez les actes respectueux.

Il retourne vers le château.

COURPIÈRE, désespéré. — Les actes... (Courant à lui.) Mon père !...

Geste du comte. Il rentre.

Scène IX

COURPIÈRE, ROBERT, BLANCHE

COURPIÈRE, égaré. — Les sommations ! Est-ce que je peux faire les sommations ?

ROBERT. — Voilà un scrupule que j'approuve, mais que je ne comprends pas très bien. Avoue qu'il est bizarre de respecter à ce point-là l'autorité de son père et ses droits... quand tu respectes si peu sa personne.

COURPIÈRE. — Il ne s'agit pas de scrupules !... Je n'ai pas le temps.

ROBERT. — Pas le temps ?

COURPIÈRE. — Tu ne vois donc rien ? Je me moque d'épouser Mme de Passelieu trois mois plus tard ou plus tôt, ou de ne pas l'épouser du tout. Mais il faut que je sois fiancé à elle ce soir, fiancé officiellement, que tout le monde le sache... qu'on sache que je vais être riche... ou bien, l'autre... Arrow...

ROBERT. — Arrow ?

COURPIÈRE. — Oui... emmène sa femme... Il l'emmène demain matin !... Pour trois mois !... Ils vont à Londres !... Je ne peux pas... Je ne peux pas me passer d'elle... Je veux la garder... Robert...

ROBERT. — Maurice !... mon petit Maurice !... Ne pleure pas !... Toi, pleurer !...

Il l'a entraîné vers la gauche. Tous deux disparaissent dans le parc. Les derniers mots se perdent.

Scène X

BLANCHE, LAMBERCIER

BLANCHE, seule, accablée. — Oh !... (Brusquement, elle se tourne vers le salon et appelle.) Camille !...

LAMBERCIER, du salon. — Quoi ?

BLANCHE. — Viens.

LAMBERCIER. — Mais...

BLANCHE. — Tu ne joues plus, viens.

Il paraît.

LAMBERCIER. — Qu'est-ce que tu me veux ?

BLANCHE. — Tu vas à Paris, demain ?

LAMBERCIER. — Oui.

BLANCHE. — Eh bien, tu m'emmèneras.

LAMBERCIER. — Mais, je vais à Paris pour faire une course. Je serai de retour à l'heure du dîner.

BLANCHE. — Tu reviendras si tu veux, moi, je ne reviendrai pas.

LAMBERCIER. — Qu'est-ce que ça veut dire ?

BLANCHE. — Ça veut dire que je ne me sens pas à ma place et que je veux m'en aller. La santé de ma mère ne lui permet pas de me conduire dans le monde, c'est toi qui me chaperonnes et tu peux croire que je t'en suis très reconnaissante. Mais alors... il ne faudrait pas me

conduire dans les endroits... où tu ne devrais aller que tout seul.

LAMBERCIER. — C'est pour la maison où nous sommes ?

BLANCHE. — Précisément.

LAMBERCIER. — Qu'est-ce qui te prend, aujourd'hui, à la campagne... quand à Paris...

BLANCHE. — Ah ! si tu crois qu'à Paris je ne me suis pas vingt fois sentie gênée... et gênante... Non, gênante, pas trop... car c'est une justice à leur rendre, ils ne se gênent pas beaucoup pour moi. A tout propos, j'entends des choses, que j'aimerais tellement mieux ne pas comprendre... Oui, quand je ne fais qu'entendre, il n'y a encore que demi-mal... J'en ai assez ! J'en ai assez ! Je veux partir. Quand ce ne serait que par fierté.

LAMBERCIER. — Par fierté ?

BLANCHE. — Je ne trouve pas que nous fassions ici la figure que nous devrions y faire. Nous pourrions être des espèces de souverains, nous sommes des espèces de parias ; et ce qui nous met hors la loi, c'est encore moins notre argent que notre honnêteté.

LAMBERCIER. — Qu'est-ce que tu veux ? Ce n'est pas moi qui ai fait le monde : je l'aurais fait autrement. Il est ce qu'il est. Il est partout comme ici.

BLANCHE. — Allons donc ! Ah ! non ! il n'est pas partout comme ici. Je n'ai pas beaucoup d'illusions, j'ai de l'expérience, hélas !... Mais ici, tout de même, tu sais, il il y a un peu d'excès.

LAMBERCIER. — Blanche !

BLANCHE. — Ah ! quand je pense que tu rougis de notre fortune, tu as toujours l'air de t'excuser, tu es humble, on dirait que tu la crois mal acquise, volée !... Ah ! je n'en sais rien, mais je sais bien une chose, c'est que le milieu où nous avons grandi avait un autre aspect de correction bourgeoise et de probité que celui-ci. Avant d'être introduite par toi ici, avant de franchir le seuil de cette maison, avant de connaître ton ami et sa famille... sa famille !... je t'assure que je n'avais jamais vu, approché, touché que d'honnêtes gens !

LAMBERCIER. — Oh ! Blanche !...

Pendant toute la réplique suivante, il tente, vainement, à plusieurs reprises, d'interrompre sa sœur. Courpière et Robert reviennent.

BLANCHE. — Je ne peux plus !... Toi, tu es habitué... Ton intimité presque quotidienne avec Maurice de Courpière t'a... façonné... ton affection imbécile pour lui t'incline à toutes les complaisances... Mais... si tu flairais... ce qui se trame ici... si tu l'avais vu rôder autour de... cette femme... puis... de l'autre... si tu étais obligé... de voir, de raisonner... de deviner les... les trafics... honteux... si tu avais assisté comme moi au... conseil de famille... si tu avais entendu... les mots abominables... si tu avais vu le père et le fils dans la fureur de leur duel, ah !... ah !... il ne resterait pas grand'chose de ta tendresse naïve, ni même de ton snobisme...

COURPIÈRE, approchant. — Oh ! vous êtes bien émue, mademoiselle, et vous parlez un peu haut.

BLANCHE. — Vous avez parlé vous-même si haut tout à l'heure, que personne n'a plus de ménagements à garder. On ne peut vraiment pas faire semblant de ne rien avoir entendu et de ne rien savoir.

COURPIÈRE. — Mais... vous savez quelque chose de plus que les autres, vous.

BLANCHE. — Quoi donc ?

COURPIÈRE. — Vous savez que j'apporte dans mes... trafics, comme vous dites, une certaine délicatesse ou une certaine originalité. Je n'y associe que des personnes... qui ne valent pas mieux que ça... et je m'abstiens... d'autres combinaisons, qui seraient beaucoup plus simples... et peut-être, plus indiquées.

BLANCHE. — Je ne comprends pas.

COURPIÈRE. — Je veux dire que la seule femme à qui je n'aie pas donné le droit de me juger comme vous faites, c'est vous... vers qui je n'ai jamais levé les yeux.

Il s'éloigne. Les joueurs reviennent, très en train.

Scène XI

LES MÊMES, Mme DE PASSELIEU, LE COMTE, LA COMTESSE, LE BARON DUVAL, ARROW, Mme ARROW

Mme DE PASSELIEU. — Nous gagnons quatorze louis.

LAMBERCIER. — C'est une somme.

LE BARON DUVAL. — Voilà un sans-atout que je n'oublierai pas de sitôt.

LE COMTE. — Quelle heure est-il donc ?

ARROW. — Onze heures moins dix.

LE COMTE. — Eh bien, ce n'est pas une heure indue pour des enragés de bridge.

LA COMTESSE. — C'est l'heure de dormir, à la campagne.

ARROW. — Non, mais c'est l'heure de se recueillir. Oh ! vous êtes si légers, vous autres Français : vous ne savez pas être émus des belles choses respectables que vous possédez. Mon éducation anglaise me fait si bien comprendre ce digne ensemble, d'une vieille famille, d'un vieux château et d'un vieux parc, au clair de lune ! Et je ne suis jamais fatigué d'admirer le tableau des mœurs patriarcales, dans un cadre ancien.

Mme DE PASSELIEU, à Courpière. — Il en a de bonnes... Dites donc, et vos parents ? Ça n'avait pas l'air de marcher tout seul. Vous faisiez un bruit !

COURPIÈRE. — Ah ! c'est juste... Soyez contente : ils ne veulent pas entendre parler de vous comme bru.

Mme DE PASSELIEU. — Ah ! bah ?... Eh bien, mais alors, mon pauvre ami... vous voilà de plus en plus embêté ?

COURPIÈRE. — Dame !

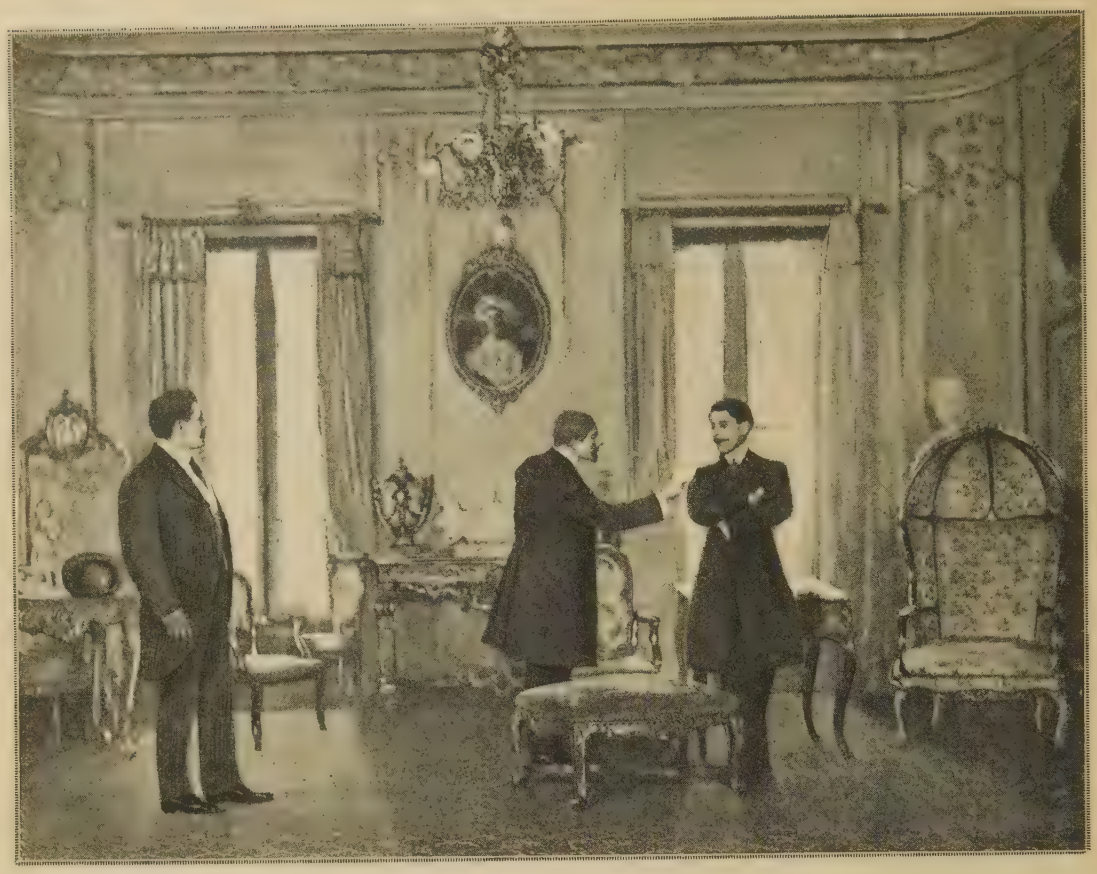
Mme DE PASSELIEU, engageante. — Entre nous, qu'est-ce qu'on vous demande.

COURPIÈRE. — Vingt.

Mme DE PASSELIEU. — Mille ? Phu...

Elle lui tourne le dos. Le rideau baisse.

RIDEAU



ACTE IV, SCÈNE III. — Lambercier, à Courpière : « *C'est un faux !...* »

ACTE IV

Chez le vicomte de Courpière, en l'hôtel Lambercier, place de la Concorde. Le salon du premier acte, mais à la lumière du jour.

Scène première

COURPIÈRE, CHARLES

Au lever du rideau, Courpière, aidé de Charles, arrange des fleurs d'hiver dans des vases.

COURPIÈRE. — Passez-moi... Merci... (Jugeant son œuvre.) Ce n'est pas mal.

CHARLES. — Un peu funèbre, à mon goût, monsieur le vicomte.

COURPIÈRE. — Qu'est-ce que vous voulez, Charles ? Un 15 décembre, on ne trouve que des chrysanthèmes... Encore heureux d'en trouver si tard... En voici *une* superbe.

CHARLES. — *Un*, monsieur le vicomte... Un.

COURPIÈRE, négligemment. — Ah ! oui, c'est du masculin... Vous êtes lettré.

CHARLES, modeste. — Oh !...

COURPIÈRE. — Je parie que vous mettez l'orthographe et que vous avez une écriture de fonctionnaire.

CHARLES, de même. — Oh !...

COURPIÈRE, après un temps. — Vous allez quelquefois à la Comédie-Française ?

CHARLES. — Le plus souvent possible, monsieur le vicomte.

COURPIÈRE. — Vous avez dû voir une pièce... qui s'appelle *Ruy Blas*.

CHARLES. — Oh ! monsieur le vicomte... tous les domestiques vont voir ça.

COURPIÈRE, il regarde l'heure. — Les jours d'échéances... ordinaires... le garçon de la banque passe quelquefois très tard ?

CHARLES. — Oui... monsieur le vicomte.

Il sort.

COURPIÈRE. — Ah ! c'est probablement M. Lambercier.

CHARLES, de l'antichambre, où il est allé ouvrir. — Non. c'est M. Robert Esprels.

Scène II

COURPIÈRE, ROBERT ESPRELS

COURPIÈRE, non sans plaisir. — Ah !... En voilà, un revenant ! On ne s'est pas vu depuis des éternités.

ROBERT. — Oui... tu m'en as fait passer, des vacances, toi !... Tu quittes brusquement Courpière.

COURPIÈRE. — Je ne pouvais pas agir différemment. J'en veux beaucoup à ma famille.

ROBERT. — Je te donne raison. Toi, parti... je n'ai pas osé partir tout de suite. J'ai demeuré une huitaine. Je ne me suis pas amusé. Puis, j'ai fait un voyage d'un peu plus de deux mois — avec ma propre famille, hélas ! — en Italie.

COURPIÈRE. — Ah ! oui, merci de tes cartes postales.

ROBERT. — Et puis, je suis retourné, pour quelques jours, chez tes parents. Voilà... Et toi, qu'as-tu fait durant ces trois mois ? Paris ne devait pas être bien gai, en cette fin d'automne ?

COURPIÈRE. — Très supportable... quand on a de la compagnie.

ROBERT. — Ah ?...

COURPIÈRE. — Le mari a fait seul le voyage de Londres... Elle s'est trouvée très libre... Nous en avons profité.

ROBERT, avec un grand trouble. — Je... je suis bien content pour toi, mais... presque... effrayé... (Regard de Courpière.) Oui, quand je me rappelle... pour quel motif il l'emmenait... ce qui... ce qui te manquait pour la... retenir... je ne peux pas m'empêcher de me demander... comment... tu t'es... procuré...

COURPIÈRE. — Tu dois bien t'en douter un peu.

ROBERT. — Pas du tout.

COURPIÈRE. — Mais si, voyons... Tu ne te rappelles pas ?... Tu ne voulais absolument pas me laisser rendre à Camille le petit service... d'aller payer pour lui ce tapissier...

ROBERT. — Tu y es allé tout de même ?

COURPIÈRE. — Oui, j'ai quitté Courpière le lendemain matin. Lambercier y restait. Je me demande sans ça comment je me serais tiré d'affaire.

ROBERT. — Tu as gardé la somme...

COURPIÈRE. — Je n'avais naturellement pas la moindre idée de garder pour moi ces trente mille francs, qui ne m'étaient que confiés. Mais, quand je me suis trouvé en face de l'imbécile qui, par son retard, par sa négligence me les coûtait, à moi, ces trente mille francs...

ROBERT. — Maurice !...

COURPIÈRE. — J'ai eu un transport de colère. Je me suis mis à l'agonir de sottises. Et quand il a cru sauver sa tête en me disant, — au moment juste où j'allais tirer de ma poche les trente billets pour les lui jeter : « Si M. Lambercier veut m'accepter une traite à trois mois... » j'ai répondu machinalement : « C'était son intention. »

ROBERT. — Alors ?

COURPIÈRE. — J'ai bien été un peu embêté d'avoir dit ça. Mais le respect humain ne me permettait pas de me contredire. Et puis, cet homme avait sur lui une traite toute préparée. Il me l'a laissée. Tu connais ma fatale aptitude à l'imitation des signatures. Je lui ai retourné son effet le lendemain, revêtu de l'acceptation de Camille.

ROBERT. — Mais tu es fou !... Oh ! je... je ne te fais aucun reproche, parce que... tu racontes ça... avec une telle inconscience... qu'il est clair que tu es irresponsable... Mais Lambercier ?... Comment prendra-t-il... la chose... quand viendra le jour de l'échéance ?

COURPIÈRE. — Nous devrions déjà le savoir : c'est aujourd'hui...

ROBERT. — Oh !

COURPIÈRE. — 15 décembre. Et je m'étonnais tout à l'heure que le garçon de recettes n'eût pas encore passé.

ROBERT. — Ah ! quand on arrive tout joyeux de te revoir, toi... on peut être bien sûr que tu vous auras ménagé une bonne surprise !... Mais, malheureux, tu ne sais pas que Lambercier pourrait...

COURPIÈRE. — Ça m'est bien égal.

ROBERT. — Hein ?

COURPIÈRE. — Ça m'est bien égal, parce que c'est une affaire finie.

ROBERT. — Quelle affaire ?

COURPIÈRE. — Arrow est de retour depuis hier soir. Il est de l'Automobile, à côté : les rendez-vous deviennent dangereux... Et comme il n'a plus les mêmes raisons pour être... tolérant... tu vois bien que c'est fini... Elle va venir... encore aujourd'hui. C'est probablement la dernière fois. Rien ne me touche plus, puisque c'est fini.

ROBERT. — Fini ! Fini !... Tes amours avec Mme Arrow, peut-être... Mais il reste ce que Lambercier peut vouloir contre toi... et que je n'ose pas imaginer. (On sonne.)

COURPIÈRE. — Ne te casse donc pas la tête : nous allons être fixés tout de suite ; car, cette fois, ce ne peut être que lui. (A Charles qui entre.) C'est M. Lambercier ?

CHARLES. — Oui.

COURPIÈRE. — Faites entrer.

Scène III

COURPIÈRE, ROBERT ESPRELS, LAMBERCIER

Silence. Puis Charles introduit Lambercier, blême, tout tremblant, et qui tient un papier à la main. Silence encore après que Charles est sorti. Puis Lambercier vient mettre son papier sous le nez de Courpière.

LAMBERCIER. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

COURPIÈRE, doucement. — C'est une traite.

LAMBERCIER, avec éclat. — C'est un faux ! (Courpière fait un petit claquement de langue comme pour le réprimander.) Oh ! Maurice... Maurice !...

Il s'effondre, en sanglotant, dans un fauteuil. Long silence. Robert Esprels, très ému, vient toucher l'épaule de Courpière et lui montre Lambercier.

COURPIÈRE, avec une pitié méprisante. — Pauvre bougre !

ROBERT. — C'est lui qui est au désespoir ! Tu en auras raison avec un mot de regret.

COURPIÈRE. — M'humilier !... Le ferais-tu, toi, s'il s'agissait de ta peau ?

ROBERT. — Non, certes !... Mais pour la tienne, je le ferai...

COURPIÈRE. — Tu as du courage. Je ne m'en mêle pas.

ROBERT, allant à Lambercier. — Lambercier... Vous ne voudrez certainement pas abuser du billet que vous avez entre les mains. Ça ne vous ressemblerait pas... Vous êtes un brave homme.

LAMBERCIER, se redressant. — Non! Je ne suis pas un brave homme. Mais je suis un pauvre homme. Je n'ai seulement pas pu lui dire jusqu'au bout, sans faiblesses, ce que je venais lui dire. C'est honteux. (Montrant le billet.) Il ne s'agit pas de ça, une misère! Mais vous comprenez bien que je n'ai pas passé mon temps à pleurnicher, depuis ce matin qu'on m'a présenté ce papier. J'ai fait ma petite enquête, j'ai interrogé... et je sais. L'amant de Jeanne Thillier... c'était lui. Alors, je vais le traîner en cour d'assises.

ROBERT, épouvanté. — Lambercier !

COURPIÈRE. — Laisse donc.

ROBERT. — Lambercier ! Vous ne ferez pas ça ! Vous ne pouvez pas faire ça ! Je vous en supplie !

COURPIÈRE. — Ah ! dis donc, en voilà assez.

ROBERT. — Laisse-moi tranquille, toi !... Je vous en supplie !... C'est moi qui vous supplie !... Vous ne pouvez pas faire ça !

LAMBERCIER. — Je le ferai.

ROBERT. — Non !

LAMBERCIER. — C'est déjà fait ! (Il sort.)

Scène IV

COURPIÈRE, ROBERT ESPRELS, puis CHARLES

COURPIÈRE, avec calme. — Te voilà bien avancé. (Esprels baisse la tête. Silence. Puis Courpière va, d'un pas déterminé, vers la table. Robert Esprels jette un cri de terreur.) Qu'est-ce que tu as ?

ROBERT, embarrassé. — Ce que j'ai ?... Mon Dieu... Je ne sais pas... je ne sais pas si tu te rappelles... qu'un jour... ici... ici même... oui, tiens, le jour où l'on a pendu la crémaillère... nous avons parlé... à propos de nos anciennes fréquentations... de Belleville... nous avons parlé... des faits divers qui finissent mal, et... du banc... des accusés... (Il lui prend la main.) Tu m'as dit : « On peut toujours être sûr de ne pas s'y asseoir, on n'a qu'à vouloir »... Alors... en te voyant marcher... d'un pas si résolu... vers cette table... où je sais que tu ranges ton... oui... j'ai eu peur... je... voilà.

COURPIÈRE. — Je t'ai dit aussi que je ne me ferais pas sauter...

ROBERT. — Oui !

COURPIÈRE. — ... que je trouverais mieux.

ROBERT. — Et ?

COURPIÈRE. — J'ai trouvé. (Il sonne. Revenant à Robert Esprels.) Je ne me ferai pas sauter le caisson. je t'en donne ma parole d'honneur.

ROBERT. — Ta parole d'honneur...

COURPIÈRE. — Robert, ce n'est pas le moment d'en douter.

ROBERT. — Oh ! Maurice...

Courpière met dans une enveloppe la dépêche qu'il a reçue de Mme Arrow et écrit une adresse sur l'enveloppe. Charles entre.

COURPIÈRE, à Charles, lui remettant l'enveloppe. — Un peu vite. N'est-ce pas ? (Un temps.)

ROBERT, toujours très inquiet. — Certes, je ne doute pas de ta parole, mais... Je ne sais pas ce que tu combines... Enfin... ce ne peut pas être un dénouement... très... différent... Maurice... Tu attends Mme Arrow ?

COURPIÈRE. — Oui.

ROBERT. — Tu n'as pas l'intention de... d'en finir... tous les deux ensemble ?...

COURPIÈRE, éclatant de rire. — Ah ! mon pauvre Robert, voilà par exemple une idée admirable ! Tu concevrais, toi, qu'un Courpière finît comme une grisette ?

Geste de Robert Esprels. Un temps.

ROBERT. — Puisque tu attends Mme Arrow, je ne sais pas à quelle heure, tu auras la bonté de me faire signe quand il sera temps que je m'en aille.

COURPIÈRE, regardant la pendule. — Je l'attends à l'instant même. Mais je te prie, au contraire, de ne pas t'en aller. J'aurai sans doute besoin de toi.

ROBERT. — Ah ?

COURPIÈRE. — Oui... Va dans la bibliothèque... où il y a des livres à figures assez... gais. Tu auras là de quoi ne pas t'embêter.

ROBERT. — Oh !...

COURPIÈRE. — Ou... tiens-toi dans ma chambre, car je recevrai Mme Arrow ici.

ROBERT. — Ah ?

COURPIÈRE. — Naturellement. Sans ça je n'aurais pas fait tous ces frais de fleurs.

Il pousse doucement Robert Esprels dehors, referme la porte et achève, avec un calme parfait, sa mise en scène. Quand on sonne, il va ouvrir lui-même.

Scène V

COURPIÈRE, Mme ARROW

Mme ARROW, entrant avec lui. — Vous ouvrez votre porte vous-même ?

COURPIÈRE. — J'ai envoyé Charles faire une course tout près. (Un temps.) J'avais presque peur que vous ne puissiez pas venir.

Mme ARROW. — C'est bien pour cela que je vous ai télégraphié.

COURPIÈRE, un peu bas. — Il est arrivé.

Mme ARROW. — Ponctuellement. A l'heure dite. Comme toujours.

COURPIÈRE. — Alors !

Mme ARROW. — Son premier mot a été pour me donner l'ordre catégorique de ne plus vous voir. Et cette fois... j'obéirai.

COURPIÈRE. — Tu ne m'aimes plus ?

Mme ARROW. — Et toi, Maurice ?... Gardons-nous des paroles ordinaires... Pour nous, elles seraient injustes. Qu'est-ce que nous avons à nous reprocher ? Nous n'avons jamais menti qu'aux autres. Ce n'est pas pour trahir que nous nous séparons. Ce n'est même pas parce que nous sommes écœurés et las d'avoir à nous procurer chaque jour... notre rançon... Mais nous avons fini de nous aimer. L'amour s'use. Les amants médiocres peuvent s'aimer indéfiniment : pas nous.

COURPIÈRE. — Le chapitre est clos... Moi aussi..(Avec un sourire énigmatique.) je suis allé jusqu'au bout de t'aimer.

Mme ARROW. — Alors, Maurice, je suis venue parce que... on ne se fait pas tuer pour... du passé.

COURPIÈRE, avec un rire du bout des lèvres. — Ah ! Ah !

Mme ARROW. — Je connais l'homme. Je sais de quel ton il m'a intimé son ordre hier... Je ne veux pas qu'il te touche. Je suis venue te dire adieu, parce que je veux que tu vives.

COURPIÈRE. — Ah ! voilà !... C'est que justement je ne peux pas.

Mme ARROW. — Quoi ?

COURPIÈRE. — Oui... parce que... parce que je suis allé jusqu'au bout de t'aimer.

Mme ARROW. — Qu'est-ce que tu appelles être allé jusqu'au bout de m'aimer ?

COURPIÈRE. — Oh ! Je vais te le dire... C'est l'heure des comptes... le jour des échéances... Tu ne t'es jamais demandé comment, depuis trois mois, je me procurais ce que tu appelles notre rançon ?... Tu n'es pas curieuse. Sache donc que Lambercier vient de monter ici comme un fou, et de me mettre sous le nez une fausse traite qu'il a des raisons de m'attribuer...

Mme ARROW. — Ah !...

COURPIÈRE. — Ce n'est pas tout, attends... Ce fait nouveau lui a brusquement éclairé un passé où il n'avait jamais encore vu goutte. Il a compris — enfin ! — au bénéfice de qui Jeanne Thillier l'exploitait naguère. Il aurait peut-être passé sur la traite, mais... l'autre révélation a fait déborder la coupe... Et il est allé déposer une plainte contre moi... Voilà où j'en suis...

Mme ARROW. — Tu as fait ça !

COURPIÈRE. — Pour toi... Tout ce que j'ai toujours fait, c'était pour toi. Tu as été la cause première de tous mes actes. Tu es l'unité de ma vie. Il ne me restait qu'un pas à franchir, et, logiquement, je devais le franchir, je le devais. J'ai volé... Je suis un homme... (Geste.) Alors, tu comprends... je ne vais pas me laisser mettre la main au collet, n'est-ce pas ?... J'ai déjà... réglé le dénouement. Je n'avais pas trop de temps. Sois tranquille, il est bien, le dénouement. J'ai à peine besoin de te dire que je compte t'y associer, comme au reste, Veux-tu ?

Mme ARROW. — Soit ! Que dois-je faire ?

COURPIÈRE. — Mais, c'est déjà fait... Il fallait venir, tout simplement.

Mme ARROW. — Et maintenant ?

COURPIÈRE. — Attendre... (Il regarde l'heure.) Pas longtemps (On entend un coup de sonnette.) Tiens... (On entend, dans l'antichambre, la voix de M. Arrow qui demande : « M. de Courpière ? ») Comprends-tu ?...

Mme ARROW. — Mais il va te tuer !

COURPIÈRE. — Parbleu !... Tu as peur ?... Veux-tu partir ? Rien n'est plus simple, et il est encore temps.

Mme ARROW. — Je reste.

COURPIÈRE. — Merci. (Il crie.) Entrez donc !

Scène VI

COURPIÈRE, Mme ARROW, ARROW, puis ROBERT ESPRELS

ARROW ouvre la porte et entre. Il s'arrête aussitôt, les bras croisés, et dit, sans aucune colère ni aucun trouble. — Bien.

Puis il fait un pas vers le couple.

COURPIÈRE. — Halte !... Et pas un mot. Vous n'avez rien à me dire, à moi. Et je n'ai rien à entendre de vous. (Il se lève, il va vers sa chambre et appelle.) Viens donc. (Robert Esprels entre.) Dis de ma part à monsieur que je reste, ici, à sa disposition.

ARROW. — Je retourne moi-même à côté, à l'Automobile-Club. C'est commode.

COURPIÈRE. — Oui... (A Robert.) Maintenant, prends la peine d'aller mettre en voiture Mme Arrow, et reviens.

ARROW, avec un geste impérieux. — Inutile. (A sa femme.) Venez.

Elle échange un regard avec Courpière et suit son mari.

Scène VII

COURPIÈRE, ROBERT ESPRELS, puis CHARLES

ROBERT, consterné. — Tu vas te battre avec M. Arrow !

COURPIÈRE, souriant. — Oui, je vais me battre avec le spadassin.

ROBERT. — Oh !...

COURPIÈRE. — Tu vois... quand on veut bien... on est toujours sûr de ne pas s'y asseoir, sur le banc des accusés. (Robert le regarde sans comprendre, ou sans vouloir comprendre.) Je t'avais dit que je trouverais, pour me supprimer, quelque chose de plus original, de plus élégant, que de me supprimer moi-même. Je crois que c'est trouvé.

ROBERT. — Alors, c'est toi qui... avais prévenu...

COURPIÈRE. — Chut !... Seulement, je n'ai pas de temps à perdre. Aussi, je veux que la rencontre ait lieu demain au petit jour... (Un peu plus sourdement.) comme une exécution... Je compte sur toi, tu seras mon témoin...

ROBERT. — Je te remercie.

COURPIÈRE. — Mais il m'en faut un autre... quelqu'un... de très bien né, de très haut placé... pour le procès-verbal.

ROBERT. — Oui, pour compenser le fâcheux effet de ma roture...

COURPIÈRE. — Je compte t'adjoindre, mon parrain, le général marquis de La Baratière. Il est de l'Épatant. Il y passe sa vie. C'est à côté, comme l'Automobile, seulement, de l'autre côté. J'y vais, j'en ai pour un instant... Tu es ému ?

ROBERT. — Un peu, mais... on est des hommes... Quant à toi, je te trouve, tu sais... magnifique...

COURPIÈRE. — Oh !... Je ne tire pas vanité de ma présence d'esprit, ni de mon sang-froid ; car je n'impute pas à mon courage, mais à ma dépression physique et morale, l'attitude dont tu veux bien me féliciter.

ROBERT. — Oh ?

COURPIÈRE. — Je me suis dépensé trop, dans ces derniers temps. J'ai fait trop d'efforts pour rien. Somme toute, je suis vaincu. Je suis las... et aussi indifférent à la mort qu'on l'est au sommeil quand les yeux se ferment d'eux-mêmes. Croirais-tu que ma foi même s'obscurcit?

ROBERT, indifférent à ce détail. — Oh !...

COURPIÈRE. — J'en suis à ne plus rien pressentir au delà de ce monde. (Il sonne.) J'ai déjà un avant-goût du néant. (A Charles qui entre.) Donnez-moi donc ma pelisse, je vous prie. (A Robert.) Ça m'embête pourtant de finir sur un double péché grave. (Regard interrogatif de Robert.) Duel... et suicide, puisque ce duel n'est qu'un suicide déguisé... Baste ! Ce dénouement est le seul logique. (Charles revient. Enfilant sa pelisse.) Et comme je ne puis douter de la logique de mon Créateur... Et puis, il serait un peu fort qu'un Courpière fût damné pour s'être conduit en homme de son rang et en galant homme... Ah !... A tout à l'heure, mon petit.

ROBERT. — Je puis faire ces quelques pas avec toi...

CHARLES. — C'est que...

ROBERT. — Quoi ?

CHARLES. — Mlle Lambercier est là...

COURPIÈRE. — Mlle Lambercier ?

CHARLES. — Elle désirait parler à monsieur. Elle attendait que M. le vicomte fût parti. Je l'ai fait entrer dans la bibliothèque.

COURPIÈRE. — Il ne me plaît nullement que Mlle Lambercier... monte ici, d'abord... et puis qu'elle y ait avec toi des colloques mystérieux. Qu'est-ce que c'est que ces manières-là ?... (A Charles.) Faites-la donc entrer.

Charles va chercher Blanche, l'introduit, et se retire.

Scène VIII

LES MÊMES, BLANCHE.

Elle a un imperceptible mouvement de surprise, quand elle se voit en présence de Courpière, mais elle se remet aussitôt.

COURPIÈRE. — Mademoiselle ?

BLANCHE. — Vous m'excuserez d'avoir monté chez vous. Je n'ai qu'un mot à vous dire, et il fallait que je vous le dise tout de suite... Voilà... Vous savez que mon frère est incapable de garder pour lui ce qui l'effraye, ou ce qui le chagrine... Ordinairement, c'est à vous qu'il se confie... Quand, pour une raison ou pour une autre, il ne peut pas vous faire ses confidences, c'est à moi... Alors, je suis souvent mise au fait de choses qui ne regardent guère une jeune fille... Mais peu importe, ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Enfin, voilà... Il vient de me dire, à peu près, le griefs qu'il a contre vous... (Geste de Courpière.) Je vous en prie... Et il m'a dit aussi... ses intentions... Je lui ai fait comprendre — sans peine — que son... projet était... vilain... et irréalisable... Quand on est... quand on a été... avec quelqu'un... dans les termes où il était avec vous, on ne peut pas se porter à de telles extrémités, c'est impossible... Et c'est particulièrement impossible à un Lambercier... Dans notre situation de fortune, on ne peut pas... pour de l'argent... non... Enfin, alors... voilà... j'ai pensé qu'il fallait vous aviser le plus tôt possible... que cette affaire n'aura aucune suite... Elle est... classée, il ne sera plus question de rien, c'est fini.

COURPIÈRE. — Mademoiselle, je ne sais vraiment quelle forme donner à mon remerciement. Cet embarras ne doit pas vous surprendre. Vous aviez la délicatesse de vouloir me l'épargner : vous pensiez me faire... transmettre par un tiers, ce que je vous ai — assez sottement — réduite à me dire vous-même et en face. Croyez-bien que si j'avais pu soupçonner l'objet de votre visite...

BLANCHE. — Oh ! monsieur, croyez bien aussi que rien ne me gêne comme de recevoir des témoignages de reconnaissance, même si je les mérite... Heureusement, ce qui arrange tout, c'est que vous ne me devez aucune reconnaissance. Encore une fois, je n'ai considéré que le devoir de mon frère, mettons son intérêt... et... le mien... Qu'aurait-on dit de lui... de nous deux... On nous jette déjà bien assez la pierre...

COURPIÈRE, s'inclinant comme pour prendre congé. — Je me tiens quand même pour votre obligé. Je vous suis reconnaissant. D'ailleurs, je puis l'être sans que ma fierté en souffre, parce que votre bienveillante intervention et le désistement de votre frère ne sauraient plus avoir pour moi aucun effet utile. (Elle l'interroge des yeux.) Je ne peux pas m'expliquer plus clairement, mais... la menace que votre frère a tout à l'heure proférée contre moi a déjà entraîné des conséquences qu'il ne dépend plus de lui, ni de vous... ni même de moi... de... modifier... (Elle secoue la tête.) Plaît-il?

BLANCHE. — Je vous demande pardon, je sais très bien... je crois savoir à quoi vous faites allusion... et cette affaire-là, non plus, n'aura aucune suite.

COURPIÈRE, avec impatience. — Qu'est-ce que vous ?... (Se ressaisissant.) Pardon... Non... Il est absolument impossible que vous compreniez de quoi il s'agit.

BLANCHE. — Vous oubliez qu'après mon séjour à Courpière, je ne pouvais plus ignorer grand'chose de vous... A Paris, où je suis de retour depuis trois semaines, il m'était peut-être plus difficile encore de fermer les yeux. Nous habitons la même maison, mon appartement est au-dessous du vôtre ; je ne sors guère... Vous pensez bien que je ne cherche pas à vous espionner, mais je... je sais trop souvent... malgré moi,.. qui vous recevez.

COURPIÈRE. — Ah !

BLANCHE. — Aujourd'hui... tout à l'heure... une chose que je redoutais sans bien me rendre compte, est arrivée... quelques instants après la femme... Oh ! non... non... Je ne peux pas vous raconter, à vous... ce que je viens de faire...

COURPIÈRE. — Il faut pourtant que je le sache.

BLANCHE, après un temps. — Oui... (Elle reprend avec décision, mais sans accent.) Quelques instants après la femme, j'ai vu venir le mari... Alors, je suis allée guetter sa sortie sur l'escalier. Je n'ai pas attendu longtemps, il a reparu, mais pas seul : il l'emmenait. Je les ai abordés très naturellement. Nous avons descendu ensemble. J'ai pu le regarder sans qu'elle me voie. Il a deviné que je voulais lui parler seul. Il l'a mise en voiture, et il est resté. Alors, je lui ai dit... Alors, je l'ai prié... de renoncer... aux projets de vengeance qu'il pouvait avoir contre vous...

COURPIÈRE. — Vous vous êtes permis !...

BLANCHE. — Il m'a répondu qu'il n'avait contre vous aucun projet de vengeance... ou qu'il y renoncerait pour moi...

COURPIÈRE. — Vous savez qu'un frère ne pardonnerait pas à sa sœur ce que vous avez fait ! De quel droit, à quel titre, pourquoi avez-vous fait ça ?

BLANCHE. — Ah ! voilà, pourquoi ?... Il est évident que cela ne s'accorde guère avec les choses... peu amicales... que je vous ai dites, la dernière fois que nous nous sommes vus. Est-ce que j'obéis, comme toutes les femmes, à... un besoin machinal... de guérir ceux qui sont malades et de sauver ceux qui sont perdus ?... Est-ce que je suis assez naïve pour chercher, pour trouver des excuses à vos erreurs et pour ne pas désespérer de votre avenir ?... Est-ce que j'ai pour vous les indulgences... de M. Esprels, tenez, qui reste là, dans son coin, tout bouleversé de joie à l'idée que vous voilà tiré d'affaire... ou de mon frère... mon pauvre homme de frère qui a cru, jusqu'à ce matin, que vous étiez le plus sûr de ses amis... et qui n'attendra seulement pas jusqu'à ce soir pour recommencer d'en être convaincu? Mais qu'importe? J'ai fait... ce que j'ai fait... et il fallait bien que je vienne vous le dire... Adieu, monsieur...

Elle sort.

Scène IX

COURPIÈRE, ROBERT ESPRELS

COURPIÈRE. — Mais c'est fou !... Je ne trouve que ça à dire... C'est fou !

ROBERT. — Ah ! Toi, par exemple, laisse-nous tranquilles !

COURPIÈRE. — Hein ?

ROBERT. — Il n'y a pas de galerie, n'est-ce pas ? Il n'y a que moi. Tu ne vas pas poser pour moi. Tu es enchanté !

COURPIÈRE. — Ench...

ROBERT.— Parfaitement, tu es enchanté. Ah! tu peux : tes affaires s'arrangent à souhait. Il n'y a qu'une chose qui me chiffonne...

COURPIÈRE. — Quoi donc ?

ROBERT. — Pauvre petite !

COURPIÈRE. — Tu la plains ?

ROBERT. — Dame !... Je suis effrayé... de ce qui l'attend.

COURPIÈRE. — C'est donc que tu me connais mal. Je suis décidé à être le modèle des maris.

ROBERT. — Bah ?... Eh bien, tant mieux... Je suis bien content.

COURPIÈRE. — Quelle émotion !

ROBERT. — J'ai déjà beaucoup d'affection pour Mlle Blanche Lambercier... et je ne voudrais pas...

COURPIÈRE. — Oui... tu es un tendre. (Robert Esprels sourit malgré lui.) Tu me ris au nez !

ROBERT. — C'est que... c'est que je pense que... maintenant... je ne vais plus pouvoir t'appeler... comme je t'appelais... en moi-même...

COURPIÈRE. — Et comment m'appelais-tu ?

ROBERT. — La Terreur du faubourg Saint-Germain.

COURPIÈRE. — C'est bien.

RIDEAU

Mlle Laurence Duluc (Blanche Lambercier).

Phot. H. Manuel.

The play *Monsieur de Courpière* is entered according to act of Congress, in the year 1907, by M. Abel Hermant, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

Monsieur de Courpière, il convient de retourner la vieille et un peu puérile formule et de constater qu'aujourd'hui, au théâtre, le vice — et quel vice ! — peut être récompensé et la vertu punie sans que personne s'en étonne ni s'en scandalise. Ce préambule suffit à montrer l'art qu'a dû déployer M. Abel Hermant pour mener à bonne fin son entreprise. Quand la matière est si peu attrayante, il faut que l'exécution le soit infiniment pour emporter le très élégant et très littéraire succès qui a été celui de *Monsieur de Courpière*. Il est impossible de pousser plus loin l'art de l'euphémisme. *Monsieur de Courpière*, ce sont *les Liaisons dangereuses* du vingtième siècle ; on peut même y mesurer le chemin accompli, dans ce genre, depuis Laclos : il n'est pas mince ! »

M. Louis Artus dit, à peu près identiquement, dans *le Petit Journal* :

« La haine de M. Abel Hermant pour une société dont on ne sait pas quel mal elle lui a fait est élégante et froide. Elle s'affirme dans maints ouvrages : celui-ci sur l'armée, celui-là sur la diplomatie, un autre sur une certaine bourgeoisie. *Monsieur de Courpière* est un pamphlet terrible contre la noblesse.

» Ici, la haine a été féconde et le pamphlet est incontestablement une œuvre d'art. Le roman d'où a été tirée la pièce nouvelle du théâtre de l'Athénée fait penser aux *Liaisons dangereuses*. Entre le chef-d'œuvre de Choderlos de Laclos et le livre de M. Abel Hermant, les ressemblances sont nombreuses, sans qu'il y ait aucunement imitation. Les deux auteurs ont analysé, avec la même clairvoyance cruelle, avec la même malignité, le même milieu social. A plus d'un siècle de distance, ils y ont vu la même laideur morale. Ils ont exprimé leur dégoût avec la même élégance, ils ont si bien dépeint leurs héros, avec tant de grâces et une telle minutie que parfois ils ont paru les chérir. Enfin, la perfection du langage, la valeur littéraire, ici et là, sont presque égales.

» Je viens de dire trop combien j'aime *Monsieur de Courpière*, pourtant, je le déteste de toutes mes forces, de tout mon goût pour ce qui est sain et honnête. La pièce, après le roman, m'a révolté... et il faut pourtant bien dire que je l'admire parce qu'elle a des qualités propres et que j'y retournerai peut-être. Elle est claire, bien faite, intéressante, dialoguée par un maître écrivain. »

Et M. Camille Le Senne, dans *le Siècle* :

« Ce *Monsieur de Courpière*, si difficile à raconter, ce sont *les Liaisons dangereuses*, de M. Abel Hermant. Un peu plus d'afféterie dans le style et de préciosité dans la psychologie que chez Choderlos de Laclos. En revanche, une véritable maîtrise théâtrale, âpre et coupante, qui souvent — trop souvent, car le théâtre ainsi orienté s'engage dans une voie inquiétante — fait applaudir le tour de force de la difficulté vaincue. »

M. Jules Renard, qui vient, tout récemment, d'être appelé à siéger à l'Académie Goncourt, est, dans *Messidor*, franchement élogieux :

« Elle est bien jolie, légère, libertine assurément, mais elle ne révolte pas. On en goûtera l'audace spirituelle et l'adresse, le tact aux instants scabreux. Si quelques abus, au premier acte, par exemple, d'explications cyniques, l'alourdissent un peu, on écoute jusqu'à la fin, d'une oreille charmée, cette pièce écrite avec soin, et il suffirait, pour s'y plaire, de la regarder. M. Abel Hermant n'a pas peur, M. Deval non plus, et quoi qu'il arrive, il faut les féliciter. »

Et M. Henri de Weindel aussi, dans *l'Indépendance belge* :

« Ce fut, à l'Athénée, grâce au tact comme à l'audace de M. Abel Hermant — l'auteur — grâce à la mesure comme à l'excès de M. André Brulé — l'interprète — une délicieuse fête de l'immoralité. Du fait de l'un, du fait de l'autre aussi, le dix-huitième siècle, avec toute sa corruption joliment cynique, revécut pour nous et revécut mieux qu'à travers les auteurs mêmes, puisque l'auteur ici avait pris soin de nous le rendre accessible en le modernisant. C'est Valmont, sans doute, que nous avons entendu, le Valmont des *Liaisons dangereuses*, le Valmont de Chaderlos de Laclos, mais c'est Courpière que nous avons vu, le Courpière de M. Abel Hermant. Le ton seul est demeuré par-dessus les années ; et aussi bien est-ce à ce tour de langage que nous avons dû de pouvoir écouter, j'en appelle aux prudes spectatrices d'hier, la comédie adorablement licencieuse que M. Abel Hermant écrivit en souci d'elles. »

On l'a pu constater : presque tous les écrivains que nous venons de passer en revue ont, à propos de *Monsieur de Courpière*, cité *les Liaisons dangereuses* ; voici donc, d'après *Gil Blas*, l'opinion de M. Nozière qui vient de si adroitement adapter au théâtre le roman de Choderlos de Laclos :

« M. Abel Hermant étudie, avec une âpreté singulière et une rare constance, ses contemporains. Il n'est pas un romancier, mais un historien. Il regarde autour de lui, il prend des notes, et, dans chacun de ses livres, toute une société apparaît : les universitaires, les officiers, les journalistes, les milliardaires américains, les diplomates, les grands bourgeois, l'aristocratie française, ont été observés par cet artiste à la clairvoyance cruelle. Il ne s'abandonne pas à de violentes indignations : simplement, il constate. Froid et souriant, il nous présente des êtres vils, grotesques, monstrueux. Ses tableaux sont si terribles, qu'ils nous semblent inspirés par la seule fantaisie de l'auteur, et, cependant, nous reconnaissons les personnages, nous murmurons leurs noms. Ainsi, à la fin du dix-huitième siècle, quand on publia *les Liaisons dangereuses*, nombre de gens s'accordèrent à déclarer que jamais on n'avait vu des Français et des Françaises aussi corrompus que le vicomte de Valmont et la marquise de Merteuil. Cependant on désignait plusieurs hommes et plusieurs femmes qui auraient servi de modèles à Choderlos de Laclos.

» Je ne sais si M. Abel Hermant — comme Laclos — poursuit un but moral et s'il n'a qu'un dessein : nous offrir le spectacle du vice pour nous ramener à la vertu. Mais je le soupçonne de ne pas s'intéresser seulement à l'activité de ses héros ; je crois bien qu'il aperçoit, sans en être attristé, le prochain effondrement d'une société corrompue. Cet homme jeune, correct, souriant, au langage poli, à la voix douce, à l'articulation précise et autoritaire, ferait bonne figure dans une prochaine Révolution. Il ne me déplaît pas de l'imaginer parmi les juges qui seraient chargés d'épurer la nation. Dans les charrettes, qui conduiraient à la guillotine les mauvais citoyens, il apercevrait ceux dont il fit de sanglants portraits et il soupirerait : « Faut-il donc les exécuter une fois encore ? »

» Et j'avoue que M. Abel Hermant m'est très sympathique. »

Après cela, n'avions-nous pas raison de penser que *Monsieur de Courpière* était une œuvre de toutes façons non négligeable, et intéressante à connaître et à garder, au moins comme document littéraire, quelle que soit d'ailleurs l'opinion sociale ou politique que l'on professe ?

***

Au surplus il est incontestable que *Monsieur de Courpière* a eu à l'Athénée un réel succès. M. Deval, directeur de ce théâtre, n'avait rien négligé pour présenter, comme il convenait, l'œuvre hardie, et délicate — je veux dire habile — de M. Abel Hermant. Décors ingénieux et somptueux, jolies toilettes. Interprétation soignée : le vicomte de Courpière est incarné par M. André Brulé ; il n'était pas possible de trouver un artiste qui pût présenter ce personnage de façon plus exacte et plus légère ; auprès de lui on applaudit vivement M. Félix Ander, jeune comédien dont le talent a été pour ainsi dire révélé au public par sa composition du rôle de Lambercier. Mme Laurence Duluc tient très agréablement le rôle sympathique de Blanche Lambercier ; Mme Nelly Cormon pare de sa beauté magnifique Mme Arrow, et son jeu est original et séduisant ; Mme de Miramon soutient avec une intelligence extrême le personnage difficile de Mme de Passelieu. Et l'ensemble des autres rôles est fort bon.

GASTON SORBETS.

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

L'ILLUSTRATION est le seul journal qui, pour tenir ses lecteurs au courant du mouvement théâtral, leur offre le texte complet des pièces à succès, après leur première représentation sur les grandes scènes parisiennes. Lire chez soi, si loin de Paris qu'on habite, les œuvres dramatiques nouvelles, dont tout le monde parle et qu'on ne pourra entendre et applaudir que plus tard, c'est un des plus grands plaisirs intellectuels que l'on puisse éprouver. Le journal qui le procure à ses abonnés ne saurait leur offrir une plus belle prime gratuite.

Nos abonnés ont déjà reçu, depuis le 1er janvier 1907 :

VINGT-CINQ PIÈCES DE THÉATRE

Ils vont encore recevoir, parmi les pièces en cours de représentation ou en répétitions :

APRÈS LE PARDON
de M. Pierre Decourcelle, d'après le roman de Mme Mathilde Serao (Théâtre Réjane);

L'ÉVENTAIL
de MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet (Gymnase);

SON PÈRE
de MM. Albert Guinon et A. Bouchinet (Odéon);

SAMSON
de M. Henry Bernstein (Renaissance);

CŒUR A CŒUR
de M. Romain Coolus (Théâtre Antoine);

L'AUTRE
de MM. Paul et Victor Margueritte (Comédie-Française) ;

L'AFFAIRE DES POISONS
de M. Victorien Sardou (Porte-Saint-Martin).

L'Illustration théâtrale publiera aussi au fur et à mesure de leur apparition les prochaines œuvres de MM. Henry Bataille, Paul Bourget, Alfred Capus, Gustave Geffroy, Pierre Loti, Octave Mirbeau et Natanson, André Picard, Michel Provins, Jean Richepin et Henri Cain, etc.

ABONNEMENTS A *L'ILLUSTRATION*

donnant droit à tous les numéros de *L'ILLUSTRATION THÉATRALE*

France, Algérie, Tunisie		Colonies, Étranger (Union postale)	
Un an	36 francs.	Un an	48 francs.
Six mois	18 »	Six mois	24 »
Trois mois	9 »	Trois mois	12 »

ON S'ABONNE DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

Le Directeur : René Baschet

Imprimerie de *L'Illustration*, 13-15, rue Saint-Georges, Paris (9e)
L'Imprimeur-Gérant : A. Chatenet